B 6294
B 6290-95 als Vol. 6

Bandel, M

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-119201541511222-149961138-16/fragment/page=0002

de
François Belleforest

Histoires tragiques

T. 6.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-119201541511222-149961138-16/fragment/page=0004

LE

SIXIESME ET DERNIER TOME DES HISTOIres tragiques, & nouuelles de Bandel.

Augmentees outre les precedentes impressions.

B 6294



A LYON,
Par Benoist Rigaud.
1583.
Prins sur la copie imprimée à Paris pour François Gueffier 1578.



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-119201541511222-149961138-16/fragment/page=0006

AV LECTEVR.

C'EST vn grand soulagement, plaisir & profit à tous ceux qui n'ont pas la commodité de voyager & de se munir par là de ceste solide sageſſe que l'experience des choſes nous apporte, de pouuoir voir par le moyen des liures imprimez comme en vn miroir les geſtes des vns & des autres, la fin & issue de chaque actiõ, & la comparaiſon des vertueuſes aux vicieuſes. Auſsi l'hiſtoire eſt veritablement vn tableau qui nous repreſente & remet comme deuant les yeux les choſes paſſees. Mais pource que l'eſprit humain, qui se plait en varieté, & qui

desire touſiours rencontrer quelque choſe qui le delecte, laiſſe bien ſouuent de lire les hiſtoires, pource qu'il n'y a rien dedans que choſes ſerieuſes, traitees grauement, ſans fard, ni ſans ces mignardiſes qui attirent & conuient ordinairement les lecteurs, quelques vns ont trouué bon de ramaſſer & recueillir les faicts & dits tant des grands perſonnages que du menu peuple, leſquels par leur recit eſmouuent à pitié ou à riſee, & en ont faict des liures qu'ils ont appellé Nouuelles. Ceux qui deſirent de rire en proffitant ont en iceux dequoy ſe contenter. Mais ſur tous ceux qui ont traité ſemblables matieres, Bandel, noſtre autheur ſemble eſtre le plus excellent, & ſignãment en ce qu'il n'a point farcy ſes liures d'hiſtoires fabuleuſes & controuuees, mais de vrayes,

vrayes, de la plus part desquelles il a esté tesmoin oculaire, ou pour le moins il les tenoit de ceux qui les auoyent veu ou ouï. Apres sa mort on a trouué en son estude, outre les trois premieres parties qu'il auoit faict imprimer à Luques, vn assez iuste volume qui contient Nouuelles aussi ioyeuses, admirables & dignes de commiseration qu'il y en ayt en ses œuures precedents. Ayãt recouuré ceste derniere partie escrite de la main mesme du seigneur Bãdel, ie la fis imprimer y a quelques mois: mais voyant qu'elle meritoit bien d'estre veuë d'vn chacun, pour soulager ceux qui n'entendẽt point l'Italien, ie l'ay faict mettre en François, & depuis imprimer, laquelle maintenant ie te presente. Ie m'asseure, ami lecteur, que

tu en rapporteras & fruict & plaisir, & me sauras gré de la peine & diligence que i'y ay prise, qui ne sera que m'esguillonner d'auantage à mettre tousiours en lumiere ce que ie pourray recouurer & que ie iugeray digne d'estre produict en public. A Dieu.

***

TABLE

TABLE DES HISTOIRES DE CE LIVRE.

VN se feint estre Baudouin Comte de Flandres, & Empereur de Constantinople, lequel Comte de Flandres estoit mort dixhuict ans auparauãt en Leuant. Ce faux Baudouin suscita de grans brouillis en Henaut. Mais en fin la Comtesse de Flandres, fille du defunct, le fit pendre publiquement, comme imposteur qu'il estoit. fueillet 1.

Vn Courtisan s'en va à confesse, & dit à son confesseur qu'il a volonté de

tuer vn sien ennemy, combien que ceste sienne volonté, n'ayt eu aucun effect. Le bon confesseur qui estoit ignorant, ne le veut absoudre, alleguant que la volonté estoit reputee pour le faict, partant dit qu'il se faut addresser à l'Euesque de Ferrare. Gonnelle prend de là occasion d'en bailler vne à ce confesseur. 12

Cruauté d'Amide contre Muleassem Roy, de Tunis son pere, lequel il priua & de la veuë & du Royaume. 21

Arnoul Duc de Gueldres est despouillé de son Duché par son propre fils, & par luy mis en prison. Depuis par la faueur du Pape, de l'Empereur, & du Duc de Bourgongne, il est remis en son estat. Son fils apres auoir quelque temps demeuré prisonnier, fut conduit par les Gantois deuãt Tour

nay,

nay, qui le firent honteusement mourir. 22

Long, fortuné & secret amour de deux amans, qui s'estans promis la foy coniugale, vescurent longuement ensemble en grand' ioye, puis moururent miserablement tous deux, pour estre leurs amours descouuertes par la malice de la Ducheſſe de Bourgongne. 47

Belle vengeance des Cordeliers contre les Musniers de Paris, qui les auoiẽt faict dancer par force. 90

Gentile inuention d'vne chambriere, pour deliurer de mort sa maistresse, & son amy. 97

Romilde, Ducheſſe du Friol, s'enamourache de Cancan Roy de Bauieres,

qui luy auoit occis son mary. Et s'accorde de luy liurer la cité, s'il la veut prendre à femme. La fin où la conduisit sa desbordee luxure. 101

Alphonse dixiesme Roy d'Espaigne, repudie sa femme, pource qu'il n'en pouuoit auoir lignee, & en fiance vne autre: mais deuant ses secondes nopces, sa premiere femme se trouua enceinte, qui faict qu'il reprend la premiere, & marie la seconde à vn sien frere. 105

François de Carrare, Seigneur de Padoue, deuient amoureux d'vne sienne citadine, & en iouyt. Sa femme s'en apperçoit, & le descouure au mary de l'amoureuse. En fin ayans accordé leurs fleutes, ils s'en vengent, payans en la mesme monnoye ceux qui leur faisoient tort. 109

Accelin

Accelin premier du nom, rauit vne ieune fille, promise à vn sien neueu, dont s'en ensuyuit des grands esclandres, la mort d'vn grand nombre d'hommes, & la ruine de plusieurs Chasteaux. 118

Cassan Roy de Tartarie, voyant vn miracle manifest, se conuertist à la foy Chrestienne auec tous ses subiects. 121

Belle ruse du Duc Galeas Sforce, auec laquelle il abusa vn de ses Conseillers, de la femme duquel il iouyssoit. 127

Vn escolier en vn mesme temps, & en vn mesme lict iouyst de deux siennes amoureuses, sans que l'vne s'apperceust de l'autre. 130

Guillau

Guillaume Duc d'Aquitaine, apres auoir esté perſecuteur du ſiege Apoſtolic, ſe repent en fin de ſes pechez, abandonne ſa Duché, & s'en va incognu parmy le monde, pelerinant & faiſant penitence: puis meurt ſainct homme. 138

Chaſtiement qui fut donné à Iſabelle Lune Courtiſane, pour auoir deſobey aux commandemens du gouuerneur de Rome. 154

Gonnelle faict vne peur au Marquis Nicolo de Ferrare, pour le deliurer de la fieure quarte. Le Marquis vouluſt auoir ſon reuanche, qui fut cauſe de la mort du pauure Gonnelle. 158

Prouëſſe merueilleuſe d'vne ieune fille pour defendre ſon pays contre les Turcs, & comme elle en fut magnifiquement

fiquemẽt guerdonnee par la seigneurie de Venise. 163

Origine de la tresnoble maison de Sauoye descendue de lignee Imperiale. 167

Plaisante baye que Gõnelle fit à Ferrare aux freres Mineurs. 176

La femme d'vn Gentilhomme se donne du bon temps amoureusement auec le compaignon de son mary, & embeguine si bien sondict mary, qu'il ne peut croire les vrays raports qu'on luy faict de sa femme. 179

Subite ruse d'vn escolier estant auec son amoureuse, pour se cacher lors que le mary vouloit entrer en sa chãbre. 171

Gonnel

Gonnelle donne vne plaisante baye à son Seigneur le Marquis Nicolo da Este, Seigneur de Ferrare. 178

Facetieuse & sale baye d'vn Bargamasc à vn autre Bargamasc, lequel se pensant parfumer la barbe & les cheueux de composition odoriferante, se les empastrouilla tous de puante gadoue. 187

Ce que fit vne belle, noble & riche damoiselle apres le decez de son mary, n'ayant le don de continence, & ne se voulant neantmoins remarier, & la ruse dont elle vsa pour pourueoir à son affaire. 194

Gonnelle donna vne baye à la Marquise de Ferrare & sa femme, & se deliure gentiment des rets que ladite Marquise luy auoit tendu pour s'en venger. 206

Simon

Simon Turchi deuient ennemy de Ieroſme Deodati Luquois: Il ſe reconcilie auec luy: puis le meurtrit d'vne eſtrange maniere, eſtant deſcouuert il eſt bruſlé vif à Anuers. 215

Vn drappier de Lyon, pour pouuoir aller dormir la nuict auec vne eſpouſee, faict certaines paches auec vn ſien ſeruiteur de boutique, & le faict coucher en ſon lict auec ſa femme. Le ſeruiteur oubliant les pachés faictes auec ſon maiſtre, continue toute nuict l'amoureux deduit auec ſa maiſtreſſe & ce qui en aduint. 240

Deux amoureux faiſans la court à vne meſme fille: l'vn n'eſtant ſi bien venu que l'autre, fait en ſorte qu'il met diſſention entre les deux parties, dont s'en enſuiuit ſon malheur, & la fuite de l'autre. 253

Vne

Vne Damoiſelle nommee Anne de Buringel, fait empoiſonner ſon mary par vn à qui elle promet mariage, & depuis elle empoiſonne ſon pere, ſa ſœur, & deux de ſes petits neueux, & de ce qui s'en enſuiuit. 260

HISTOIRE PREMIERE.

A Charles Fornare, marchand Geneuois.

Vn se feint estre Baudouin, cõte de Flandres, & Empereur de Constantinople, lequel Comte de Flandres estoit mort dixhuict ans au parauant en Leuãt. Ce faux Baudouin suscita de grands broüillis en Henaut: Mais en fin la Conteſſe de Flãdres, fille du defunct, le fist pendre publiquement, comme impoſteur qu'il estoit.

TENANT son regne en France, le Roy Loys 8. pere de Loys neufieſme (lequel estant mort au siege de Tunes, pour l'exaltation & defence de la foy Chre-

ſtienne, il fut pour la ſaincteté de ſa vie, mis au nombre des Saincts, & canonisé par l'Egliſe.) Du temps donc de Loys huictieſme, & lors que la Comteſſe Ieanne poſſedoit le païs de Flandres & Haynaut, qui luy eſtoient eſcheuz par le decés de ſon pere, s'eſleua vn quidam, de de telle audace & temerité, qu'il oſa bien ſe preſenter en Haynaut, d'où eſtoit natif Baudouin, & là affermer qu'il eſtoit le vray Baudouin, qui pluſieurs ans au parauant eſtoit mort en Leuant. Autresfois luy auoit on dit qu'il reſſembloit grandement à Baudouin. Et encore que en Haynaut ne ſe trouuaſt perſonne qui le recongneuſt, neantmoins ceux qui ſe deſdaignoient d'eſtre gouuernez par la Comteſſe Ieãne, le recueillirent pour le vray Baudouin, le ſuiuans comme leur vray

& na

& naturel Seigneur.

Ce impoſteur ſe voyant auoir eſté receu des Hannuyers, eſpera que le meſme luy aduiendroit en Flandres, eſtant donc accompaigné de quelques vns, il ſe met en chemin, monſtrant vne grande grauité en ſes actions, & parlant auec telle maieſté qu'il luy ſembloit conuenir à vn Empereur de Conſtantinople. Comme la Comteſſe Ieanne ensend cecy, ne voulant qu'il entraſt plus auant, de peur de cauſer quelque mutation au païs, elle enuoye le Preſident de ſon conſeil eſtroit, auec aucuns de ſes Conſeillers, pour le rencontrer. Ce Preſident eſtant arriué au lieu où eſtoit le faux Baudouin, commença à l'interroguer de ceſte façon, en la preſence de tous ceux qui s'y trouuerent. Si tu es le vray Empereur de

Constantinople, & pere de la princesse Ieanne, nostre Comtesse & dame, quelle raison t'a esmeu de laisser la charge de ce glorieux & tresdigne Empire, qui par tant d'excellens Seigneurs qui là se trouuerent, te fut commis? Maintenant que cet Empire a plus besoing, que iamais, de ton conseil, prudence & valeur, comme as tu eu le courage, comme as tu peu souffrir que ces Barons, lesquels t'esleurent entre tant & de si grands Seigneurs, & te colloquerent si amoureusement & honnorablement au siege Imperial, ayent esté par toy laissez en proye à la gueulle des chiens payens aux barbares si contraires & si fiers ennemis des François? Ie croy fermement que si tu estois le vray Baudouin, tu ne te fusses si longuement caché des tiens, & eusses eu plus grand

grãd ſoing de ton empire de Leuãt. Tu euſſes beaucoup mieux faict de n'vſurper point le nom de Baudouin, auec ces tiẽnes impoſtures mal baſties, eſtant jà tout clair & manifeſte à l'vn & à l'autre empire, qu'il y a enuiron vingt ans que noſtre Prince mourut, comme auſsi nous tous l'auons pleuré pour mort. Ie voudrois encor' ſçauoir de toy, à quelle occaſion toy ayant la charge des affaires de Leuant (apres les auoir ſi mal gouuernees, que par ta faute elles ſont tombees en ruine) tu as feint d'eſtre mort: Quel guerdon, quelle louãge attẽdois tu de ceſte ſi ſotte feinte? Et ſi tu as voulu qu'vn chacun, tant Grec que Latin, que de toute autre nation, t'ait creu mort, par quelles raiſons veux tu maintenant que nous croyons que tu ſois vif, ayant eſté l'eſpace d'enuiron

vingt ans hors de la cognoissance de tout le monde. Auec quel voile de tenebres as tu si long temps tenu cachee la maiesté de ton visage, qui de tous estoit cognu, veu que ja par deux dixaines d'ans, personne ne t'a veu, & ne se sçait point que tu ayes esté en aucune place. Que veut dire que tu n'es retourné à ta maison, & sorty hors du sepulchre, pendant que le Roy Philippes Auguste viuoit, & durãt la vie de plusieurs Barons François & Gentilshommes Flamãs, qui t'eussent peu conuaincre pour faussaire? Quelle nouuelle forme as tu prise, trompant ainsi tant de personnes, auec vn masque emprunté? Dy moy, te semble il raisonnable, qu'estant couru si grands laps de temps, depuis que nous auõs pleuré pour mort le vray Baudouin, maintenant, & madame

dame la Comteſſe Ieanne fille legitime & heritiere des grands domaines du defunct, & nous tous deuions croire ſi legerement que tu ſois le vray Baudouin? Ne ſçait on qu'autresfois ſe ſont trouuez perſonnes du tout mechaniques, qui ont bié eu ceſte hardieſſe de ſe feindre eſtre iſſus de ſang Royal? On a aſſez veu de telles impoſtures & ſimulees feintes, & s'en lit aſſez tous les iours dãs les bõs autheurs de l'vne & l'autre langue. Parquoy il n'eſt pas bon d'eſtre trop facile à croire, iuſques à ce que l'on ſoit certainement eſclarcy de ce dequoy l'on peut douter. Tu peux bien auoir ouy les dommages, les deſolations, les pillages, & les ruines que le païs de Haynaut & la Flandre ont ſouffert en tant de lieux, par guerres cruelles & ſanguinaires, qui les ont

tourmenté, depuis que le vray Baudouin partit d'icy, & nauiga en Leuant. Mais toy, quel allegement, quel secours, quel rafraischissemẽt nous as tu aporté en nos si grandes & griefues afflictions, trauaux & destourbiers? Tu veux donc que le païs de Haynaut & de Flandres, lequel tu n'as voulu en aucune maniere recognoistre pour ton païs, pour tes vassaux, pour tes amis, en leurs vrgens affaires & tribulatiõs, te recognoissent maintenant pour leur citadin, pour leur Comte, & pour leur naturel Seigneur. Que respons tu aux raisons que ie t'ay mises en auant? Alors l'impostеur, (sans estre aucunement esmeu ny changé de visage, nõ point comme vn criminel deuant vn iuge, mais bien comme vn vray & naturel Seigneur, reprenãt & accusant ses subiects)

iects) luy respondit ainsi audacieusement: Ceste mienne disgrace est veritablement plus grande que ie ne me persuadois. Mais cõme pourroit elle estre plus grande? Ha miserable que ie suis, le plus malheureux de tous les malheureux. En ma propre maison, au païs de ma naissance, en mon ancié & paternel heritage, ie trouue mes vassaux beaucoup plus cruels que ie n'ay faict les ennemis en terre estrange. A la iournee d'Andrinopoly, combatant vaillamment pour l'honneur de ma patrie, & de ces citadins, qui maintenant font semblant de ne me pas cognoistre, se monstrans ainsi contraires & ingrats en mon endroit, comme que les issues des batailles sont douteuses, apres que i'eu faict deuoir de prudent capitaine, & acte de bon soldat, mes compagnons

commencerent à tourner honteuſe-
ment le dos & à prendre la fuite.
Cela fit qu'apres que ie me vy enue-
loppé des ennemis, & abãdonné de
tous les miens, & voyãt qu'en vain
ie m'efforçois, ou de reſtaurer la ba-
taille, ou de me ietter vif hors des
bataillons des ennemis, eſtant ia
bleſſé en pluſieurs endroits, ie fus
contraint me rendre priſonnier. Il
m'aduint ſi bien en celle miſerable
calamité que la maieſté de mon vi-
ſage & le tiltre de Comte de Flan-
dres me ſauuerẽt, & me firent reſpe-
cter de telle façon par ceux qui me
prindrent, que ie ne receus ny iniu-
re, ny deshonneur aucũn, au cõtrai-
re, horſmis la liberté, fus biẽ traicté
d'eux, l'eſpace de dixhuict ans. Ie
voulus pluſieurs fois payer ma ran-
çon, mais ils n'y voulurent onc en-
tendre, & moins me voulurent ils
permet

permettre de reſcrire par deça. A la longue, voyant qu'on n'auoit point ſi ſongneuſe garde ſur moy comme au commencement, ie deliberay de m'enfuir. Ayant donc vn iour trouué l'occaſion, ie m'eſcampe enuiron la minuict. Mais le malheur voulut que quelques Barbares, qui ne me cognoiſſoyent, me prindrent derechef priſonnier. Ie ne fus point d'aduis de leur deſcourir qui i'eſtois. Ils me conduirent en Aſie, & me vendirent là pour Eſclaue à certains Suriens, auec leſquels ie demeuray l'eſpace de deux ans, labourant les champs, piochant la terre, coupant du bois, puiſant de l'eau, & faiſant autres ſeruices champeſtres, le mieux qu'il m'eſtoit poſsible, de façon que ie faiſois tout le labeur de la grange auec ces mains, auec leſquelles tant de fois i'auois honorable

rablement combatu, & vaincu les ennemis, & gouuerné tant de peuples auec le ſceptre Imperial. Finablement noſtre Seigneur Dieu ayant compaſsion de mon long & ennuyeux ſeruage, voyãt paſſer des marchands Allemans pres d'vne foreſt où ie coupois du bois (car alors il y auoit treues entre les Latins & ceux de Leuant) ie me recommãday à eux. Ces marchands ayans compaſsion de ma miſere, ne m'eſtimãs toutesfois autre qu'vn pauure Flameng, me racheterent pour bien petit prix, & ſi me donnerent encor de l'argent pour m'en pouuoir plus commodement retourner à la maiſon. Mais, moy miſerable, combien m'eſtoit il plus expedient de finir ma vie en celle captiuité, que d'eſtre reuenu en ma maiſon, pour y ouïr mes ſubiects meſmes

mes en ma presence, m'appeller imposteur, & dire que ie ne suis le vray Baudouin. Cecy n'eusse ie iamais creu. Et toutesfois ie me sens icy blasmé, & dire d'iniures plus grandes que iamais ne m'oserent dire les Grecs, contre lesquels plusieurs fois i'ay porté les victorieuses armes. Les peuples de la braue Thrace qui marchissent à mon Empire, les cruels Scythes, qui tiennent plus du bestial que de l'humain, ny les Barbares de Surie, ausquels estant vẽdu pour esclaue, i'ay si long tẽps seruy, ne furent iamais si desbordez de leur langue contre moy, comme i'experimente maintenant mes propres subiects: lesquels toutesfois, s'il y auoit en eux raison, humanité, reuerence, ou tant soit peu de ciuilité, deuroyent prendre les armes en ma faueur contre tout le mon-

de,

de, pour me defendre & maintenir en mon eſtat & aux terres de ma naiſſance, ſi l'eſtranger ſe mettoit en deuoir de m'iniurier: mais i'eſpere que Dieu vous ouurira les yeux. Ie ne veux pas pour me reinſtaller en mon eſtat, prendre les armes à l'eſtourdie. Maintenant dites moy, qui vid iamais les affaires de Flandres plus florir, qui les vid iamais de plus grande eſtime, reputation, credit & reuerence, tant à l'endroit de noz voiſins que de toute autre nation, qu'elles eſtoyent lors que ie la gouuernois en perſonne? Iamais la gloire du nom Flamant ne fut ſi haut eſleuee, ny ſi illuſtre qu'elle eſtoit lors que ie maniois le païs. Hà, païs vrayement ingrat à ſon Prince, hà ingrats & deſloyaux vaſſaux! Eſt-ce cy le gracieux accueil, l'honnorable & amiable entree que vous

vous faites à vostre Prince? Me receuez vous en ceste façon? Suis-ie donc si desastré, ay-ie le destin si cõtraire, qu'il faille, apres tant de perilleux voyages, tant de dommages, tant d'infortunes & trauaux, apres auoir surmonté tant de difficultez, que ie soye ainsi outragé par mes propres subiects? Ce ne sont pas cy les antiques vertus, les loüables coustumes, les benignes manieres de faire, ny l'ancienne façon de caresser les siens que ie laissay icy lors que i'en party. Les hommes se sont changez & ont forlignez l'integrité & modestie de leurs saints ayeuls. Ce n'est donc point de merueilles si ie treuue la Flandre ainsi affligee, & mal, voire tresmal gouuernee, puis que ie ne retrouue plus icy des hommes, mais bien des bestes meschãtes, cruelles, & inhumaines.

Ceſt

Ceſt impoſteur s'eſchauffoit en ſon parler, & s'appreſtoit de desbagouler vne battelee d'iniures, & eſmouuoir quelque tumulte, quand le Preſident auec aigres paroles & menaces luy impoſa ſilence, luy diſant: Ces Seigneurs, Conſeillers, & moy, rapporterons tout ce que tu as dit à madame la Comteſſe Ieanne, noſtre dame & maiſtreſſe, ſans l'aduis de laquelle nous ne ſaurions rien determiner. Cependant nous te commandons ſur peine de la vie que tu ayes à te retirer quelque part en Haynaut, ſans attenter aucune choſe de nouueau, iuſques à ce qu'il nous apparoiſſe clairement ſi tu es le vray Baudouin ou non. Et à vous autres qui le ſuyuez, ie vous commande ſur ladite peine & confiſcation de vos biens, que vous ayez à vous retirer incontinent en voz maiſons,

maisons, & ne pratiquer plus auec ceſtuy que nous ne cognoiſſons encores, ne luy preſter faueur en quelque maniere que ce ſoit. A ce commandement pluſieurs ſe partirent, qui çà, qui là, & ne demeura auecques luy que quelque peu de villageois, qui euſſent bien voulu veoir le païs en trouble, pour deſrober & faire leur main. Le Preſident auec les Conſeillers, s'en alla parler à la Comteſſe, & luy dit tout ce qui s'eſtoit paſsé. La Comteſſe ſçauoit certainemẽt que ſon pere eſtoit mort, & (pour auoir gouſté combien il eſtoit doux d'eſtre Dame, & auoir le gouuernement de tant de peuples) n'euſt pas voulu durant ſa vie quitter vne ſi belle ſeigneurie. D'autre part pluſieurs Gentilshommes Flamans, qui n'aimoyẽt point eſtre gouuernez par vne femme, alloient

ſemant par le peuple, que ceſtuy là eſtoit le vray Baudouin, leur Prince naturel: de façon que deſia ces peuples (qui de leur naturel ſont enclins à rebellion) commençoiét à s'eſmouuoir. Ce conſiderant la Comteſſe fit ſubit vne depeſche au Roy Loys huictieſme, par laquelle elle luy fit entédre le tout. Le Roy, qui ſçauoit aſſeurement que Baudouin eſtoit mort, enuoya incontinent adiourner par vn Herault le faux Baudouin, à ce qu'il euſt incontinent à ſe rendre à ſa Cour par deuant luy, ſur griefues peines: & à ces fins luy enuoya ſauf-conduit pour venir, & pour s'en retourner. L'impoſteur ayãt eu ceſt adiournement, ſe met en chemin, & meine auec luy aſſez honnorable compagnie de Flamans & d'Hannuyers. Eſtre arriué, il ſe preſente au Roy, & comme

me à son Seigneur luy faict la reuerence. Le Roy luy parla en ceste façon, Tu ne te doibs pas esmerueiller si nous ne te recueillons comme Comte de Flandres & Seigneur de Haynaut, pource que nous ne sauons pas encor auec quel accueil nous te deuons receuoir, ny auec quel nom nous te deuons appeller, qui soit conuenable & à nous & à toy. Baudouin Comte de Flandres & de Haynaut, & Empereur de Cõstantinople, fut mon oncle, & l'vn des plus nobles & vertueux cheualiers qui fut point de son temps, tãt au faict de la guerre qu'en la courtoisie & autres excellentes parties qui reluisoient en luy. Pour estre son neueu estãt certioré de sa mort, ie le pleuray amerement. Ce me seroit vn fort grand contentement s'il estoit possible, que ce mien on-

cle, pere de madame Ieanne ma cousine, s'en retournaſt à ſa maiſon, s'il n'eſt mort: & s'il eſt mort, comme nous en ſommes tous aſſeurez, qu'il reſuſcitaſt miraculeuſement. Maintenãt il faut que toy, qui nous veux faire accroire que tu es le vray Baudouin, auec claires & euidentes raiſons nous demonſtres, & nous faces voir, comme il n'eſt point mort: mais que c'eſt toy qui es le vray Baudouin iadis Empereur de Conſtantinople. Il ne nous ſauroit aduenir nouuelle plus aggreable, plus ioyeuſe, ny de plus grand contentement, que de cognoiſtre qu'en vain nous auons pleuré la mort de noſtre oncle Baudouin, lequel veritablement nous aimions & honnorions comme pere. Mais eſcoute & reſpons aux interrogats que nous te ferons. Noz demandes & tes reſponces

ſponces pourront teſmoigner pour toy, pour icelles examinees ietter ſentence ſur affaires de ſi grande importance, & deſabuſer le monde qui ne ſçait que penſer de ton affaire. Or ſus, reſpon moy. Qui fuſt celuy qui t'inueſtit du fief de la Flandre? Auec quelle condition receuz tu le fief de ſi noble prouince? En quel lieu le receuz tu? En quel temps? Qui t'en porta les lettres? qui furent les teſmoins? Qui te fit cheualier de l'Ordre, & te chauſſa les eſperons? Qui fut celle que tu pris à femme? Qui eſt ce qui conduiſit ce tien mariage? où ce firent les nopces? quelle ſolennité, quelle feſte? quels tournois? Le vray Baudouin mõ oncle, ſçauroit fort bien rendre raiſon de tout cecy. Que penſes tu? quels eſtranges changemens apperceuons nous en toy? Le pau-

ure diable, lequel comme le corbeau s'eſtoit voulu veſtir des belles plumes du paon, plaignant & souſpirant, demouroit la teſte baiſſee, ſans pouuoir donner reſponce à pas vne des demandes que le Roy luy auoit faites. Le Roy derechef luy enioint de luy reſpondre, luy demandant, cõme il ſe pouuoit faire que ſi toſt il eut oublié ces particularitez. Puis ſe tournant deuers l'aſſemblee: Vous voyez, dit-il, comme le trompeur eſt pluſtoſt attaint, que n'eſt pas le boiteux, d'autant que les tromperies ont les pieds fort courts.

Ce malheureux non ſeulement vacille & change de couleur: mais encores demeure ſans pouuoir dire vn ſeul mot. Ie te promets, impoſteur que tu es, que ſi ie ne t'euſſe aſſeuré par mon ſaufconduit, ie te feroie

ferois donner le chastiement que ta temeraire presomption, & tes mensonges meritent. La Comtesse ayant eu aduis de ce qui s'estoit passé deuant le Roy, comme le miserable fut arriué en Haynaut, elle le fit prendre par la iustice, auec aucuns de ses faueurs, & luy fit faire son proces. Et apres qu'il eut confessé qu'il n'estoit pas Baudouin, elle le fit pendre & estrangler honteusement, auec bon nombre de ses adherans. Puis attrapant dextrement ceux qui auoient suiuy & fauorisé le faux Baudouin, auiourd'huy l'vn, demain l'autre, fit si bien qu'en peu de temps elle s'osta de deuant les yeux tous ceux qui luy auoient esté contraires. Telle fut la fin de l'imposteur, & de ses complices.

HISTOIRE SECONDE,
à vaillant & magnifique Cheualier, le Seigneur Loys Gonzague.

Vn Courtisan s'en va à confesse, & dit à son confesseur, qu'il a eu volonté de tuer son ennemy, combien que ceste sienne volonté n'ayt reuscì à aucun effect. Le bon confesseur (qui estoit ignorant) ne le veut absoudre, alleguant que la volonté estoit reputee pour le faict: partant dit qu'il se faut addresser à l'Eueſque de Ferrare. Gonnelle prent de là occasion d'en bailler vne à ce confesseur.

CEux-là sont dignes d'estre griefuemẽt chastiez, qui s'entremettẽt d'ouïr les confesions des vns & des autres, combien qu'ils ne soyent capables pour iuger de la grandeur

grandeur ou difference des pechez, qu'ils n'ayent appris que c'eſt que des excommunications tant des Eueſques, que du S. Pere le Pape, & qu'ils n'ayent aucune notice du droict Canon ny des incidences qui à chaque coup s'y preſentent. De là vient que quand ils ont receu quelque baye, ou quelque eſcorne, il ſemble que chacun en ſoit ioyeux. A ce propos ie vous veux compter vne galanterie faicte par vn gentil perſonnage, à vn de ces aſniers de confeſſeurs. Vous orrez donc cõme le cas aduint. Ceux qui ſont amis, ou familiers, ont de couſtume Paſques paſſees, de ſe demander l'vn à l'autre, quelle penitence leur pere confeſſeur leur a donné: s'il eſt ſeuere ou plaiſant, & autres ſemblables demandes. Maintenant ie vous dy, que du temps du Marquis Nico-

lo da Este, vostre honnoré ayeul paternel, vn varlet de chambre dudict Marquis s'en alla à confesse, deuant le Gardien de sainct François. Entre autre chose qu'il luy dit en confession, il luy declara que par l'espace de bien fix moys, il auoit continué en cette determince volonté de tuer vn sien ennemy: mais que iamais il ne luy estoit venu à point de faire son coup. Que depuis il s'estoit repenty de se sien peché, & auoit remis ce sié mal-talent à son-dit ennemy. Le Gardié qui n'estoit pas des plus sçauans, oyant ce faict, le tint à vn grand peché, & dit à son penitent. Las, mon enfant, comme t'es tu laissé embourber en vn si enorme & detestable peché: sache que ie ne te peux absoudre, & te conuiendra aller parler à monsieur nostre Euesque, pource que tels affaires

faires luy ſont reſeruez. Mon Pere, dit le Courtiſan, vous n'auez pas bien comprins ce que ie vous ay dit. Ie ne vous dis pas que ie l'aye tué: au contraire ie me ſuis repacifié auec luy: ſeulement ay ie eu cette mauuaiſe volonté de le tuer. Le Gardien reſpond, ie ne t'ay que trop entendu, mais c'eſt toy qui ne l'entens pas bien. Si tu euſſes eſtudié à Boulongne cõme moy, & employé pluſieurs annees à l'eſtude des droits Ciuil & Canon, tu euſſes appris vne grande maxime, qui dit que la volonté eſt reputee pour le faict. Parquoy va t'en à Monſeigneur l'Eueſque, qui eſt grand docteur Canoniſte, & prie le qu'il t'abſolue de ce peché, & puis ie t'abſoudray des autres. Le valet de chambre oyant cela, s'en part fort mal content, & ſe faiſant accroire qu'il y auoit

auoit bien grande difference entre le ſeul vouloir & l'executiõ, ne voulut autrement aller trouuer le grãd Vicaire, mais bien s'en alla vers vn autre religieux de Ferrare, qui eſtoit venu pour fort ſçauant & de bonne vie. Ayant conferé ſon affaire auec luy, l'erreur du Gardien fut cognu, qui deuoit auoir employé ſon eſtude de Bolongne aux Bucoliques, & à la Macaronee, & non pas au droict. Depuis il recita cet affaire en preſence de pluſieurs, entre leſquels ſe trouua le gentil Gonnelle, homme plaiſant, & de ioyeuſe conuerſation, duquel vous pouuez tous auoir ouy parler. Oyant ce diſcours, le bon Gonnelle ſe tourne deuers le valet de chambre, & luy dit: Vrayement ce tien confeſſeur doit auoir eſtudié autre choſe qu'à le droit Canon: que luy puiſſe venir vn plein

ſac

sac de rongne, la pecore qu'il eſt, eſtre ſi ignorant qu'il ne cognoiſſe combien eſt differente la ſimple volonté qui n'eſt executee, d'auec celle qui eſt accomplie par l'œuure exterieure. La choſe ſe diuulgua ſi bien qu'elle paruint aux aureilles du Marquis, lequel diſt à Gonnelle, Que te ſemble, compere Gonnelle, de cette pecore de Frate? cõbien il luy ſeroit bien emploié qu'on luy donnaſt quelque bonne baye. Gonnelle nota le dire du Seigneur Marquis, & commença à penſer que c'eſt qu'il pourroit faire qui peut tourner à dommage & honte au pauure confeſſeur. Apres qu'il euſt deſigné ce qu'il pretendoit de faire, il communique le tout au Marquis, qui le trouue fort bon. Aiant donc donné ordre à tout, vn matin il s'abille en Prince, & auec honnorable compagnie,

pagnie, s'en va à la messe à S. François. Vous deuez sçauoir que Gonnelle auoit en luy plusieurs parties qui le rendoient admirable. Entre autres, toutes les fois qu'il vouloit, en vn cil d'œil il desguisoit si dextrement les traits de son visage, que homme viuant ne l'eut sceu recognoistre, & si pouuoit demeurer en ce desguisement tout vn iour. Outre ce il parloit aussi naifuement tous les vulgaires des citez d'Italie, que s'il eust esté nay & esleué dés sa ieunesse en chacune d'icelles. Il auoit dextremẽt donné ordre que le Gardien fust aduerti cõme le Prince de Bisignane estoit à Ferrare pour s'en aller à Milan vers le Duc Philippes, Viconte de la part d'Alphonse d'Arragon, pour affaires de grande importance. Estant à la messe, vn Secretaire du Marquis fait appeller

le

Gardien, & luy dit que son maistre l'auoit enuoyé là pour accompagner le Prince de Bissignane, l'vn des premiers Barons du Royaume de Naples, & que ce Prince vouloit parler auec luy apres la messe. Le bon Gardien oyant cecy, prend auec luy quatre ou cinq des plus vieux du conuent, & s'en vint l'attendre à l'issue de la messe. Gonnelle estoit vestu des plus riches habits du Marquis, auec vne grosse chaine d'or au col, & se carroit auec vne merueilleuse grauité, en lisant l'office de la bien-heureuse vierge Marie. La messe finie, tous les Gentilshommes & courtisans qui accompagnoiét le nouueau prince de Bissignane, luy firent fort humblemét la reuerence, le bonnet au poing, & luy donnerent le bon iour, ainsi que l'on a accoustumé de faire. Le Gardien

Gardien s'acoſte auſsi de luy, & le ſaluë, luy diſant qu'il fuſt le bien venu. Le Prince luy rendit courtoiſement ſon ſalut, puis luy dit (oyans tous ceux qui eſtoient auecques luy.) Mon honnore pere, i'ay touſiours eu en grande deuotion & affection ceſte tienne treſſaincte religion, comme auſsi a touſiours eu la caſe des Seigneurs & Princes San ſeuerins mes ayeulx : auſsi auons nous toutes noz ſepultures dans les egliſes de ton ſacré ordre. Or d'autant que i'ay de couſtume de faire celebrer tous les ans quatre anniuerſaires, auec l'office, & la meſſe des morts, & que demain eſt vn des iours que i'ay deſtinez à celà, encor que ie ſoye aſſeuré qu'en mes terres on ne fera aucune faute de faire le tout celebrer, neantmoins pour mon plus grand contentement, ie vous

vous prie que demain du matin vous faciez chanter l'office du soir & du matin, auec les neuf leçons, & la messe des morts. Ie viendray pour ouyr le tout, & vous feray vne aumosne digne de moy. Le Gardien le remercia, l'asseurant que le tout seroit accomply ainsi qu'il le desiroit, & que d'abõdant il feroit que tous les freres chanteroient la messe des morts. Alors le simulé Prince appella son maistre d'hostel, & luy enioingnit qu'il parlast auec le pere Gardiẽ, & fit ce qu'il luy auoit ordonné, qu'il luy bailla vingt ducats, & autre dix pour les messes particulieres. Celà dit, il sort auec sa compagnie, le maistre d'hostel s'arresta au pere Gardiẽ, & luy demanda combien ils estoient de freres. Ce qu'ayant entendu, il luy dit, Mon pere, le Prince mon seigneur

m'a enchargé que demain ie vous face appreſter vn bon diſner, ainſi qu'il a accouſtumé de faire en ces ſiens anniuerſaires, auquel ſeront toutes les viandes dont l'on pourra finer en ceſte ville, de façõ que vous & voz religieux aurez vn diſner de Prince. Ie feray appreſter le tout au logis de Monſieur, & comme le matin l'office ſera acheué, vous manderez auec moy voſtre Procureur à qui ie conſigneray le tout, & l'accompagneray de ſeruiteurs, qui luy ayderont à porter la viande, qui ſera toute ſeruie en vaiſſelle d'argent, de celle du Seigneur Marquis. Ie viẽdray puis accompagné pour faire raporter la vaiſſelle, à fin d'appreſter le diſner du Prince mon ſeigneur, car il a accouſtumé de diſner tard, & ſi voudra, apres auoir ouy tous les diuins offices, ſe pourmener

ner bonne piece à pied par la cité pour faire exercice. I'apporteray auſsi les vingts ducats de fin or, que mon Seigneur a de couſtume de dõner pour aumoſne à chaſque aniuerſaire, & outre ce autre dix ducats pour les meſſes baſſes que tu t'es offert de faire celebrer à tes religieux, & te conſigneray le tout. Le Gardien demeura tout ioyeux: & raconta le tout à ſes freres, qui tous enſemble auec indicible deſir attendoient la groſſe aumoſne & le gras repas qu'ils eſperoient auoir le lendemain, qui fit que le iour venu, le bon Gardien ne fit appreſter choſe aucune pour leur diſner: ains entendit à la celebration des offices à la venue du Prince, faiſant appreſter ce qui faiſoit de beſoin: & pour plus grande ſolennité, il voulut eſtre celuy qui chãteroit la meſ-

se. Le simulé Prince, auec ceux de sa compagnie, sentans bien que l'office prendroit long trait, auant que d'aller à l'Eglise se munirẽt le cœur auec bons marsepains, pignons, pistaches, & autres confitures, humerent selon leur fantasie, les vns Maluoisie, les autres Muscat de Tage, les autres vin Garbe, que l'on dit auoir la vertu de chasser les flegmes & la cholere de l'estomach. Se sentans preparez pour pouuoir attendre le disner, quelque tard qu'il peut estre, ils se mirent en chemin vers l'Eglise du sainct Serafic, où ils trouuerent qu'on les attendoit. Le simulé Prince s'excusa enuers le pere Gardié de ce qu'il estoit ainsi venu tard, disant qu'il luy auoit falu despecher en diligence vn de ses gens vers le Roy de Naples, pour choses de grande importance. Là

dessus

dessus se commença à chanter l'office mout solennellement, qui dura bonne piece. Comme il fust fini, le simulé Prince auec douces paroles remercia le Gardien, & dit à son maistre d'hostel, que subitement il pourueust au disner des freres, & à l'aumosne qu'il leur auoit ordonnee. Le maistre d'hostel luy respond que tout estoit prest. Et ainsi s'en va le Prince Gonnelle vers le Palais du Marquis auec sa compagnie, autant cõtent que l'on sçauroit dire. Vne heure luy sembloit mil ans, iusques à ce qu'il eust trouué le marquis Nicolo, pour le faire vn peu rire de la baye donnee au Gardien & aux frates. Le Prince parti, le maistre d'hostel fait que le Gardien luy donne le Procureur du Conuent & vn autre frate pour venir auec luy, lesquels il conduisit tout le pas vers

le palais. Et sembloit proprement qu'il eust la goutte, tant il alloit lentement. Comme il fut arriué au palais, il mena les frates en vne chambre, leur disant qu'ils attendissent là, pource qu'en ce lieu il feroit apporter tout l'appareil du disner. Là dedans les pauures frates sans s'en estre apperceuz se trouuerent si bien enfermez, qu'il leur estoit impossible d'en sortir, ny mesmes ceux de dehors n'y pouuoient entrer. Ils demeurerent là bonne espace sans s'apperceuoir qu'ils fussent trõpez: mais voyans que la manne ne tomboit point du ciel, ils commencerẽt à entrer en soupçon, & ne sçauoiẽt dequoy. Le Gardiẽ qui n'auoit faict aucune prouision pour le disner des religieux, attendoit l'arriuee des viãdes promises, qui toutesfois n'alloient ny ne venoient. Trois & quatre

quatre fois il alla à la porte du conuent pour voir si son Procureur retournoit point : mais voiant que personne ne venoit, & que l'heure de leur disner estoit ja dés lõg tẽps passee, il ne sçauoit que penser, en vain tousiours attẽdant son disner. D'autre costé, les religieux, qui n'auoient rien mangé, estoient fort mal contents. En ces entrefaites, apres que Gonnelle qui auoit despouillé sa Principauté, eut conté au Marquis la solennité obseruee en la celebration des offices, il s'en alla, luy, & sa trouppe bien & beau disner. Apres auoir disné il reuient trouuer le Marquis, & en sa presence faict amener les deux religieux, qui auoiẽt tousiours esté enfermez en la chambre, & leur dit, Mes peres, vous direz à vostre Gardiẽ que i'auois bonne & determinee volon-

té de luy donner vn gras & bien far ci disner, qu'il se souuienne de ce qu'il dit la caresme passee à vn valet de chambre de Mõseigneur, lequel il ne voulut absoudre pource que la volonté est reputee pour le faict. Quant à moy ie me tiés asseuré d'auoir entierement satisfaict à ma promesse. Qu'il aille, qu'il aille estudier, & apprenne mieux à ouyr les confessions des penitents. Que si en cecy il y a de ma faute, elle luy doit estre imputee. Pour soustenir ce dire, le Marquis adiouste que vrayement Gonnelle auoit sagement parlé, les pauures religieux s'en partirent, & reciterent le tout au Gardien & aux autres religieux, qui entrerent en telle frenaisie, que peu s'en falut que de rage de faim ils ne mangeassent leur Gardien, & ce qui plus leur faschoit, c'estoit qu'ils

qu'ils se voyoyét estre moquez par Gonnelle. Mais il leur conuint mettre bas tout leur despit, pour s'entendre à manger du pain & du fromage, qui ne fut pas sans dire les matines de singe.

HISTOIRE TROISIEme à noble & tresmagnifique Seigneur, le Seigneur Alexandre Coste, Seigneur de Polunghera.

Cruauté d'Amide, contre Muleassem Roy de Tunes, son pere, lequel il priua & de la veue & du Royaume.

APres que L'épereur Charles cinquiesme eust faict l'entreprinse de la Goulette en Afrique, pour asseurer les frontieres de la Sicile,

Sardaine, Corsegue, du pais maritime du Royaume de Naples, des Geneuois, & des Espagnes & qu'il euſt chaſſé du Royaume de Tunis le Tiran Ariadeno, ſurnommé Barberouſſe, il retint pour luy le fort de la Goulette, & y mit garniſon de ſoldats Eſpagnols, auec leſquels i'auois ſi longuement faict le meſtier des armes, que i'eſtois tenu de la plus part pour Eſpagnol naturel. Le Royaume de Tunis il le reſtitua ſouz certains paches à Muleaſſem, que Barberouſſe en auoit chaſſé par grande fraude. Ce Muleaſſem eſtoit de l'ancienne famille des Chorrees, qui eſtoit iſſue de Homar, couſin du deſloyal faux prophete Mahomet, & auoit duré ceſte race plus de neuf cens cinquante ans, ſans iamais eſtre entrerompue. Eſtant Muleaſſem reinſtallé

installé en son paternel, & ancien Royaume, & voyant combien à la faueur du grand Seigneur Soliman les forces de Barberousse estoient puissantes, & notamment en Afrique, ayans les adherans dudit Barberousse grandement muni & fortifié Constance, cité Mediterranee, qui anciennement estoit nommee Cirthe, lieu de la naissance de Massiniisse, & d'autre part le long de la marine occupee, & renduë inexpugnable la petite Leptis, que les Afriquains nomment auiourd'huy Mahemonde, & nous autres l'appellons Afrique, & tenãs encor Adrumete que le vulgaire appelle Mahumette, Voiant dis ie toutes ces choses le Roy Muleassem se delibera de nauiguer en Italie pour y trouuer l'Empereur Charles qui y estoit pour lors, aux fins de pouuoir impe

trer

trer de luy vn bon secours contre les Turcs. Mais pour laisser le Royaume de Tunes pourueu contre l'ennemi, pour les occurrences qui eussent peu suruenir, il ordonna pour gouuerneur general, auec authorité fort ample, vn nommé Mahomet, qui pour lors exerçoit le premier magistrat de la Cité, que l'on nõme Manifet. A la Rocque il mit pour chastelain vn Corse renié, lequel d'esclaue il auoit fait franc. Ce Corse pour estre de nature fort ioyeuse & plaisante, estoit communement appellé Fares, qui en celle lãgue signifie ioyeux. Au camp il ordonna vn de ses fils nommé Amide, hardi ieune homme, afin qu'il tinst asseuree la campagne, & empeschast les courses des Turcs, & des Numides. Pour donner à l'Empereur, il portoit de riches & precieux

cieux tapis, & diuerſes garnitures de lict, qui eſtoient elaborees fort excellemmẽt à la Moreſque. Il portoit auſsi certaines perles de grand prix, & faiſoit mener deux grands cheuaux Numides, qui monſtroient eſtre de bonne race. Arriué en Sicile, & voulant nauiguer à Genes, il fut contrainct par l'impetuoſité des vents contraires, de laiſſer Genes à main gauche, & ſe retirer à Caiette, & de là à Naples. Alors eſtoit Viceroy à Naples, le ſeigneur dom Pierre de Tolede, lequel receut le Roy Afriquain fort courtoiſement, & le logea auec grande pompe au chaſteau Capuan, qui à ces fins eſtoit magnifiquement appreſté. Là il fut abondamment & ſomptueuſement pourueu de tout ce qui cõuient au viure d'vn puiſſant Roy. Les Neapolitains demeurerẽt grandement

dement esbahis de l'excessiue despence que le Roy faisoit en ses viandes, & principalement de ce qu'il s'y consumoit si grande quantité de precieux & chers onguents odoriferans, estant chose toute aueree, que pour appreſter & farcir vn paon & deux feisans, son cuisinier consumoit tousiours d'ordinaire en odeurs, la valeur de cents ducats d'or: car tel estoit le vouloir du roy. Il faisoit porter auec soy grande quantité de ces vnguents de bonne odeur: si que non seulement par la salle où il mangeoit: mais bien par tout le chasteau de Capue, & de tous costez on sentoit ces vnguẽts, & halenoit-on ceste tressouefue odeur, & sembloit que tout l'air d'alentour fust odoriferé. l'Empereur estoit lors en conference auec Paul tiers souuerain Põtife à Busset, chasteau

steau des marquis Pallauicins. Muleassem ne voulant plus s'abandonner à l'instabilité de la mer, & ne se tenant trop asseuré de son ennemi Barberousse qui estoit aux champs auec vne puissante armee, se delibera d'aller par terre trouuer l'Empereur. L'Empereur estant empesché auec le Pape pour affaires de grande importance, ne voulut qu'il se partit de Naples: car il designoit de faire guerre aux Sicambriés qui sont les Gueldrois & Cleuois. Alors on cognut que Muleassem n'estoit point tant venu d'Affrique en Italie, pour auoir secours de Charles le quint, que pour escheuer vn tresgrãd & dangereux desastre qu'il voyoit luy estre bien fort proche. Ce Roy Africain estoit grand Philosophe Auerroiste, & bien entendu en l'Astrologie iudiciaire. Par le calcul

calcul qu'il en auoit faict il cõgnoiſ ſoit que les pernicieux aſpects des eſtoilles le menaſſoient de la fin de ſa vie, & de la perte de ſon Royaume. Sur tout il craignoit Barberouſſe, ſe faiſant accroire que celle puiſſante armee qu'il entendoit ſe preparer à Conſtantinople, ſe mit ſus pour luy courir contre: mais il ne peut eſcheuer la mauuaiſe influence, ainſi que nous dirons. Comme il eſtoit à Naples, il euſt aduis par certains meſſagers, cõme Amide ſon fils l'auoit mal-heureuſemẽt trahi, & s'eſtoit faict Roy de Tunes, apres auoir maſſacrez ſes amis & ſes Lieutenants, pris la Rocque, & violé ſes femmes & concubines qu'il auoit laiſsé à Tunes. Aiãt ouy ceſte non attendue & cruelle nouuelle, merueilleuſement troublé en courage, il ſe delibera de ne point

perdre

perdre temps, mais bien promptement passer en Affrique, esperant pouuoir recouurer son Royaume perdu, & deffaire Amide, auãt qu'il peut estre confermé en son nouuel estat. Parquoy, auec la plus grande diligence & promptitude qu'il luy fut posible, il commença à assembler gens, & à despendre largemẽt, ayant publié le Viceroy, vn pardon pour tous ceux qui estoient cõdamnez à mort, pour les bannis & autres semblables mal-faicteurs, moyennant qu'ils voulussent aller à la solde de Muleassem, & le suyure à la reconqueste de son Royaume d'Affrique. A ces fins il assembla vne mediocre armee. De ces soldats fut faict Capitaine Iean Baptiste Lofredi gentilhomme Neapolitain, grandement desireux d'acquerir renom au faict des armes, outre le prouffit

qu'il en esperoit tirer. Lofredi s'accorda auec le Roy Affriquain de le seruir trois mois, & de prendre la conduite de ses soldats, qui estoient quelque peu plus de deux mil, entre lesquels furent aucuns Gentilshommes de la cité de Naples, qui de compagnie nauiguerent en Affrique, & sans encombrier arriuerent à la Goulette. Or pource qu'on pourroit desirer d'entẽdre par quelle occasiõ, & par quels instigateurs Amide fut induit à chasser son pere hors de son Royaume, nous le declarerons le plus brieuement qu'il nous sera possible. Laissant donc l'appetit de dominer à part, ie vous dis qu'auec le malheureux Amide estoient aucuns des principaux de la cour, lesquels le cognoissoient d'vn esprit aisé à manier, & prompt à se tourner de quelque part que l'on

l'on euſt voulu. Entre ceux cy eſtoit Mahomet, fils de ce Bohamar, qui fut Manifet regnant le predeceſſeur de Muleaſſem. Ce Bohamar auoit pris à femme Rahamane, pucelle de beauté non pareille, fille d'Abderomene, chatelain de la Rocque & de la cité. Muleaſſem s'enamoura ſi eſtrangement de ceſte Rahamane, que ſi toſt qu'il fut Roy, il fit premieremẽt chatrer ſon mary, & puis le fit mourir miſerablement. Mahomet pour raiſon de la mort de ſon pere haiſſoit le Roy d'vne haine plus que Vatiniene, laquelle il coua longuemẽt en ſon eſtomach, attendãt l'occaſion de la mettre à execution à l'entiere ruine de Muleaſſem. Il y auoit encor vn autre Mahomet, ſurnommé Adulze, more, natif de Grenade, qui eſtoit excellent ouurier pour l'eſcopeterie.

Ceſtuy vouloit auſsi grand mal à Muleaſſem, pource que le Roy l'appeloit touſiours treſmeſchant eſclaue, voire plus meſchant que tout autre. Ces deux, penſans que le tẽps eſtoit venu de chaſſer hors le Roy que tant ils hayſſoient, firent vne coniuration auec quelques autres, & commencerent à ſemer des faux bruits, & entre autres, que Muleaſſem eſtoit mort à Naples, mais qu'auant que mourir il auoit renoncé la loy de Mahomet, & s'eſtoit faict Chreſtié. Auec ceſte feinte, les coniurez exhorterent Amide à s'inueſtir du Royaume, & à ne perdre tẽps de peur que ſon frere, auec la faueur des Eſpagnols ne ſe fit Roy. Ce ſien frere eſtoit en oſtage à la Goulette, en la puiſſance de Frãçois Touarre, lieutenant de l'Empereur, & Capitaine de la Goulette, & s'appelloit

loit Mahomet, ieune homme de dixhuict à dixneuf ans. Pource que ce Mahomet reſembloit fort à ſon ayeul, non ſeulement de corps, mais auſsi d'eſprit & de manieres de faire, tout le peuple de Tunis l'aimoit ſingulierement. Amide eſtant ainſi eſguillonné par ſes amis, abandonne le lieu que ſon pere lui auoit aſsigné, & s'en vient droit à Tunis. Le peuple qui n'auoit rien ouy des bruits qu'on auoit ſemé, voiant ces changemens, eſtoit en fort grande doute. Et pluſieurs s'eſmerueilloient qu'ainſi de leger il euſt laiſſé ſon logis. Le Manifet oïant ce tumulte, lui courut ſubitemẽt à l'encontre, & le reprint fort aigrement de ceſte ſiẽne audace, & de ce qu'il auoit eſté ſi osé de commettre vne telle faute ſans l'ordre de ſon pere: & lui ſuadant de retourner à ſon

logis auec la faueur du peuple qui y accourut, il le pouſſa hors de la cité. Amide voiant que ſon deſſeing ne luy ſuccedoit point bien, ne retourna point autrement à ſon logis, mais ſe rendit au lieu où eſt le territoire de Mars, qui eſt depuis le port d'Vtique, iuſques à Carthage la ruinee. En cet endroit ſont des iardins royaux fort beaux, auec edifices magnifiques. Le Manifet ou gouuerneur, aiant fait ſortir Amide hors de Tunis, monte ſur vne legere barquette, & en toute diligẽce s'ẽ va par l'eſtãg à la Goulette, & par le auec Touarre Capitaine du lieu, pour ſcauoir s'il auoit rien appris de nouueau dudit Roy Muleaſſem. Apres que Touarre luy eut declaré qu'il n'auoit rien du tout apris, le Manifet luy fit entendre la temeraire audace d'Amide. Puis parla

auec

auec Mahomet fils du Roy, qui estoit en ostage, ainsi que nous auõs dit. Là estoit encor Abdalage frere dudit Manifet, & vn fils de Fares Corse, Chastelain de la Rocque, qui tous deux estoyent en ostage. De là auec la mesme promptitude le Manifet s'en retourne à Tunis. Il se trouua quelque malings citoyens, soupçonneux, cõme naturellement sont tous les Africains, lesquels entrerent en doute que le Manifet, auec la faueur de Touarre, n'eut ordi quelque menee pour establir à Tunis Mahomet fils de Muleassem en la place de son pere. Ces citoyẽs donc, qui ne se cõtentoyent du gouuernement du Roy, enuoyerent mes sages à Amide, qui dans les iardins de Mars souspiroit, & deploroit sa mauuaise & contraire fortune, & l'exhorterent de ne perdre coura-

ge, mais bien de vouloir retourner à Tunis. Amide ayant eu cet aduis, fut grandement reconforté, & reprit cueur, & si entra en bonne espe-rance pour les bons augures qu'il auoit euz, esquels les Affricains adiouſtent grand foy. Il se delibere donc, auec l'aide & esguillonnemẽt de Bohamar, Adulze, & autres leurs adherans, d'essayer de nouueau la fortune, laquelle iamais ne demeure ferme en vn estre, esperant que si au commencement elle luy auoit esté contraire, maintenant elle luy pourroit estre fauorable: & sans delayer sa deliberation, il s'en retourne à Tunis. Ayant trouué la porte de la cité ouuerte, s'en va tout droit au logis de Manifet, où ne le trouuant il tailla cruellement en pieces tous ses parens & amis. De là ayant en main le cimeterre sanglant, il

s'ache

s'achemine vers la Rocque : en laquelle voulant entrer, Fares le Chastelain ayant tiré la barriere au deuant de l'entree, s'efforcoit courageusemet de l'empescher qu'il n'entrast : mais vn Esclaue d'Ethiopie, qui accompagnoit Amide, donna d'vne espee à Fares dans les flancs, & le perçãt d'outre en outre, le ietta à terre plus mort que vif. Qui fit qu'Amide, esperonnant le cheual, passa sur le corps de Fares, & entra dedans, où ayant trouué Mahomet le Manifet, il commanda qu'il fust esgosillé comme vne brebis. Et en ceste façon, en moins d'vne bonne heure, il s'inuestit de tout l'estat. Tost apres il exerça sa bestiale cruauté sur ses petits freres, auec telle insolence & malheurté, qu'au sortir de là, tout rempli de sang, sans vergongne, & sans aucun respect il alla

adulterer quelques vnes des concubines de son pere. Cela faict il fit semer le bruit que son pere Muleas sem auoit renoncé la religió de Mahomet & s'estoit faict Chrestien, & que peu apres il estoit mort. Muleassem aduerti de tout ce qui s'estoit passé, ainsi que nous auons dit estoit ia venu à la Goulette en esperãce de recouurer son Royaume. François Touarre, qui estoit hõme de grand cerueau, & bien entendu, apres auoir diligemment discouru tout ce qui eust peu suruenir, conseilloit au Roy auec euidentes raisons, qu'il n'allast point à Tunis auec ce ramas de gens qu'il auoit amené d'Italie, sans premierement s'estre mieux enquis par le menu en quel estat estoit la cité, quels estoient les courages des citadins & du peuple. Car il ne s'asseuroit aucunement

cunement de la foy Africaine, & craignoit les embuſches des Arabes, pource que c'eſt vne nation qui aiſement d'heure à autre change, & qui ſuit celuy qui plus luy promet & plus luy dõne Puis plus ouuertement, auec plus de vehemence & paroles plus pregnantes il aduertit & admonneſta Iean Baptiſte Lofredi, qu'il ne ſe iettaſt point à bride aualee à vne telle entreprinſe: qu'il ſe ſouuint de l'ordre que le Viceroy de Naples luy auoit laiſsé par eſcrit, qu'il ne s'arreſtaſt point à la temeraire precipitatiõ du Roy, lequel pour le deſir deſmeſuré qu'il auoit de recouurer ſon Royaume, ne feroit aucune difficulté de ſe hazarder à tout peril: mais bien qu'il attendiſt le ſecours d'vne bonne, & forte trouppe d'Arabes, comme le Roy auoit promis, comme lon s'arreſtoit

restoit sur ces deliberations, certains Seigneurs Affriquains, sortis de Tunis, vindrent trouuer le Roy, feignans luy estre bõs amis, & auec vne leur barbare ceremonie, qui leur est peculiere & coustumiere, ioignans à leur gosiers leurs cimeterres nuds, luy firent serment de fidelité, & l'exhorterent de marcher auant courageusement, l'asseurãs que comme Amide verroit son pere armé, incontinent vaincu de vergongne & de crainte, il habandonneroit la Rocque & la Cité, & tout confus prendroit la fuite. Muleassem adiousta foy à ces faussses persuasions, & sans vser d'aucune dilation (quoy que Touarre le vouluſt retenir, & qu'en vain il s'efforçast de l'admonnester qu'il eust à se garder des fraudes & embusches Puniques) fit desploier

ses

ſes bannieres & eſtendards, & ſe mit à la route de Tunis. Lofredi le ſuiuoit allegrement, & d'vn courage hardi. Si ce Capitaine euſt eu autant de prudence, comme il auoit de hardieſſe, ſans doute les affaires du Roy euſſent prins autre chemin: toutesfois ne manquerent experts Capitaines en l'art de la guerre, cõme fut Nicolas Tomaſin, & Iaques Macedonio, Patrice Neapolitain, qui mirent en auant ce qui leur ſembloit eſtre expedient. Ceux-cy s'efforçoient de perſuader à Lofredi auec euidentes raiſons, qu'il n'euſt à ſe ietter ſi legerement aux champs, ſans premierement auoir veu, & deſcouuert la ſituation des lieux, ou biẽ fait deſcourir à ſoldats en ce experts: qu'il n'adiouſtaſt foy au dire des trõpeurs Africains: mais qu'il ſe continſt vn peu, & tint le Roy ſuſpens,

ſuſpens, qui n'auoit garde de combatre ſans luy, & par ce moyen attendiſt le ſecours des Numides, qui eſtoient prochains de là, & que ledict Roy auoit promis. Lofredi ſe retournant deuers eux, leur reſpondit autant ſuperbement que ſottemẽt: vous qui eſtes ſaiſis d'vne honteuſe peur, ceſſez, ceſſez deſormais de mettre en auant ces voſtres raiſons de peu de valeur, voire pluſtoſt chanſons d'enfant, & ne vueillez par le moien d'icelles amoindrir la hardieſſe des vaillans hommes: car ie vous aſſeure que ie ſuis auſsi eſlongné de vouloir rompre, & empeſcher l'eſperee victoire que nous tenons en la main, comme ie ſerois quaſi preſt à prendre chaſtiment de vous, qui vous monſtrez plus prompts à eſpouuenter auec fauſſes peurs les ſoldats, que non

pas

pas à courageusement mener les mains. Tomasin luy respondit haut & clair : Capitaine Lofredi, certainement la fortune ne tardera guieres à se venger de la temerité, & si ie ne me trõpe, en bref elle nous fera voir, qui sera celuy de nous qui aura plus esté amateur de vertu. Quãt à moy ie mettray peine de satisfaire honnestement au degré que ie tiens par vne hõnorable fin de ma vie: mais toy, aduise si tu es pour satisfaire à ton deuoir, & à la dignité de colonnel, qui si arrogamment & mal conseillé, mesprises, repousses, & desdaignes les sages remonstrances & sains aduis de tes cõpagnons. Cela dit, il se retourne deuers les soldats, & leur dit auec ioyeux visage: Mes chers amis & cõpagnons, c'est ce iourd'huy, qui au plaisir de Dieu nous fera victorieux. Mu-

leasiem

leasſem marchoit deuant auec vne troupe de ſes amis & enſeignes deſployes. Les Italiens le ſuiuoient, & ià eſtoient paruenus aux ciſternes, qui eſtoit le lieu où peu d'annees au parauant nous combatimes contre Barberouſſe, & le vainquiſmes. Nous eſtions ià à trois mil pres de Tunis, quand arriuerent aucuns Eſpagnols à cheual, que Touarre auoit mandé pour auertir le Roy, cõme les deſcouureurs luy auoient dõné aduis que l'embuſche des ennemis eſtoit parmy les Oliuiers, & que là y auoit grand nombre de Numides en aguet. Le Roy & Lofredi facilement meſpriſerent l'aduis que leur auoit mandé Touarre: car ils couroient à bride aualee à leur manifeſte ruine, & cheminoiẽt autant hardiment, que inaduiſement, vers le lieu qui eſt au deſſus

sus de l'Arsenal & du port. Comme Muleassem fut recognu de ceux qui estoient sur les murs de la cité, vne troupe d'Africains bien acconche, auec care ennemie & grãd hurlement, sort de la cité, & vint brauement escarmoucher les gens du Roy, qui les soustindrẽt courageusement. Muleassem, qui estoit vaillant de sa personne, auec sa lance en abbatoit autant qu'il en rencontroit, combatant assez inconsiderement. Il receut vn coup au visage, qui estonna grandement ses soldats, de façon qu'ils commencerent à tourner les espaules à l'ennemy. En ce point saillirent des oliuiers les Numides qui y estoient en embuscade, & en vn instant enuironnerent les Lofrediens, auec hurlement & cris espouuentables, selon leur constume. Les Lofrediens tire-

rent quelques menues pieces d'artillerie contre les ennemis: mais la multitude des Africains, qui combatoient contre eux estoit si grande, qu'ils n'eurent iamais loisir de recharger. Se voyans ainsi les malconduits Lofrediens, enuironnez de toutes parts par l'ennemi, se laisserent tellement saisir le cœur de frayeur & de crainte, que la plus part, aians ietté leurs armes par terre, fuyans honteusement: se fourrerent dans le marets. Là ayans attaint quelques vnes des nasselles qui s'y trouuerent, & se trouuans aucuns d'entr'eux encor saisis de leurs arquebuses, ils faisoient tenir loing le plus qu'ils pouuoient les Africains, & par ce moien secouroient les nostres, qui se iettoiét dans l'eau pour se sauuer. Lofredi se trouuant enuiróné des Numides, estant monté sur

té sur vn cheual Turc, qui nageoit comme vn poisson, comme vn homme perdu & estonné, se fourra dans le marets. Duquel estant l'eau fort peu profonde, pleine de bouë & de limon, & ne pouuant son cheual se mettre à nage, il voulut derechef tourner en terre, peut estre à fin que aiant repris cœur, il mouruſt plus honnestement & selon son degré, assauoir en combatant: mais se trauaillant en vain, il fut frappé par lerbares Bas, & tiré hors du cheual, & mourut dãs l'eau. Tomasin, Macedonio, Grandillo, & Laurens Mõtfort, ieunes hommes, hardis, & tresnobles, cõbatoient vaillammẽt. Ceux cy, depuis qu'ils virent qu'il n'y auoit plus d'ordre de remettre sus la bataille, apres auoir exhorté leurs compagnons de se porter vaillamment, afin qu'ils ne mouruſſent

point sans estre vengez, tous ensemble en vne troupe, comme lions deschainez se fourrerent au milieu des ennemis, & en occirẽt vne grande quantité: En fin tous couuerts de playes, aians perdu leur sang, cheurent honnorablemẽt au milieu d'vne grande multitude d'ennemis occis par leurs mains. Auec Lofredi mourut aussi Charles Foco Grec de nation, & de sang fort illustre. François Sergent, Antoine Bouche pleine, & Luce Brute, nagerent à sauueté iusques à la Goulette. Le demeurant fut tué par les Barbares, outre ceux qui demeurerent suffoquez dans les marets. Le desastré Muleassem, auec quelque peu des siens s'enfuioit tout couuert, & emplastré de son sang, de celuy de l'ennemi, & de la poudre. Et n'y eut aucun autre indice, qui le fist plustost

remar

remarquer par les ennemis, que la treſſouefue & grãde exhalation des precieux onguens qu'il portoit ſur lui. Il fut pris & preſenté au victorieux Amide, lequel n'eut rien plus à cœur que de le faire priuer de veuë, luy faiſant auec vne brulante broche de fer gaſter les prunelles des yeux. Le deſloial Amide vſa de ceſte meſme cruauté à l'endroit de Naaſar & Abdala ſes freres puiſnés, qui auoient ſuiui leur pere. Puis il eſcriuit à François Touarre qu'il auoit quelque peu de priſonniers Chreſtiens, leſquels il luy reſtitueroit. Il luy eſcriuoit auſsi comme il auoit laiſsé la vie à ſon pere Muleaſſem, combien qu'il meritaſt beaucoup plus grief chaſtiment. Et comme autresfois ledit Muleaſſem auoit priué de veuë pluſieurs de ſes freres, le meſme auſsi il luy auoit

faict faire, à fin qu'il fuſt exemple au monde, que les malefices des cruels, & des ſanguinaires ne demeurent point impunis, ſe glorifiant le malheureux & deſloyal fils d'auoir vsé de clemence à l'endroit de ſon pere, pource qu'il lui auoit laiſsé la vie. Il eſcriuoit encor qu'il eſtoit content de confermer l'amitié que Touarre auoit auec Muleaſſem, ſouz certaines conditions. Ce qu'il faiſoit pource qu'il eſtimoit ceſte amitié lui deuoir eſtre mout à propos, & à grand prouſit parmi les troubles de ſon nouueau royaume. Touarre accepta tout ce qu'il vit pouuoir preſentement ſeruir à ſon prouſit. Parquoy Amide lui preſenta certaine quantité de deniers pour la ſolde des Eſpagnols, qui eſtoient à la garde de la Goulette. Il lui reſtitue auſsi certains priſonniers

niers, entre lesquels estoient quelques Chrestiens qui vont ordinairement à la guerre à cheual, lesquels il auoit fait mettre en prison, pource qu'ils auoient suiui Muleassem. Ces prisonniers s'appelloient Rebattins.

Ie croy qu'il ne sera point hors de propos que ie vous die qui sont ces Rebattins, selõ que i'en apprins par le recit de plusieurs, lors que i'estois en Afrique. Vous deuez dõc sçauoir que ces Rebattins sont le demeurant des vieux Chrestiés, qui demeurerent en Afrique aux anciés voyages que les nostres firent par delà. Pource que c'estoient vaillans hommes & loyaux, les roys de Tunes & tout le peuple, les eurẽt touſiours en grande estime & honneur. Ceux cy vescurent touſiours Chrestiennement, & eurent leur demeu-

rance tirant de la porte de Tunes vers le midy, non gueres loing de la cité, en vn chasteau appellé Rebatto, qui depuis leur a baillé le nom de Rebattins. Ils se sont multipliez en bon nombre iusques à nostre tẽps, ils ont egliſes & preſtres, & font l'office diuin à la Romaine. En la terre de Rebatto n'habite aucun Africain, mais ſeulement ces Chreſtiens. Les rois de Tunis ont touſiours eu ceſte couſtume, comme auſsi en vſoit Muleaſſem d'auoir vne bonne eſquadre de ces Rebattins pour la garde de leurs corps, fians pluſtoſt leurs perſonnes aux Chreſtiens, que non pas aux autres de ce païs là. Pource leur auoiẽt ils aſsigné ce lieu auec poſſeſsions, & grande immunité. D'autant qu'ils font le meſtier de la guerre à cheual, on les appelle cheualiers Rebattins.

battins: mais reuenons à parler d'Amide, lequel restitua à Touarre toutes les enseignes Lofrediennes, auec le corps dudict Lofredi, mais sans teste, pource qu'elle luy auoit esté tranchee par les soldats Africains. Il donna puis pour ostage vn sien petit fils qui estoit aagé de neuf ans, qui s'appelloit Scite, à telle condition que si les trefues qui estoient entre eux, ne se changeoiét en vne paix, son fils lui seroit rendu sain & sauue. Ce mot Scite en langue Punique signifie fortuné. Amide fit aussi conduire à la Goulette toute l'artillerie que les Lofrediens auoient perdu. Encor que Touarre ne l'estimast pas grand cas, si estoit il content que les Africains ne s'en peussent seruir vn temps aduenir, combien que cette trefue ne semblast point dure: mais

au contraire qu'on a deuſt eſtimer neceſſaire pour pluſieurs raiſons: neantmoins Touarre ne la iugeoit point eſtre bien ſeante à la dignité Imperiale, luy ſemblant choſe hors de raiſon, & du tout indigne, qu'Amide iouyſt du regne, lequel il auoit volé contre le decret imperial, auec deſloiauté treſcruelle, & meſchanceté indicible, cõmettant vne ſi enorme cruauté en la perſonne de ſon propre pere. Pour ces cauſes Touarre cõmença à tenir nouueaux moiens, pour eſſaier s'il pourroit introduire quelqu'vn du ſang roial à Tunis, qui y regnaſt du vouloir & authorité de l'Empereur: ſachant bien que l'Empereur eſtoit grandement courroucé, & à bon droict, pour l'occaſion de ce qui s'eſtoit paſsé.

Entre les Numides eſtoit vn frere de

de Muleaſſem, qui ſe nommoit Abdemalec, lequel s'eſtoit touſiours tenu auec Ahemiſc roitelet de Numidie, duquel il auoit eſté benignement receu depuis qu'il s'enfuit de Biſcarei cité mediterranee, lors que les Turcs s'en ſaiſirent. Touarre manda appeller ceſtuy-ci pour le faire roy, lequel ne voulut point manquer à ſoimeſme, ny à l'occaſion qui ſe preſentoit, meſmement eſtant incité, & ce par le Numide Ahemiſc, & par pluſieurs aſtrologues, qui luy prediſoient que ſans aucun doute il ſeroit roy, & mourroit roy de mort naturelle dans la roialle Rocque de Tunis. Aduint, pendant que ceſte trame ſe faiſoit, qu'Amide apres auoir appaiſé les troubles de la cité s'eſtoit parti de Tunis, & s'en eſtoit allé vers Biſerte, pour là receuoir le reuenu d'vn

lac

lac fort copieux en poisson. Touarre lors, pour ne point manquer de sa foy promise, r'enuoia le petit Scite à Tunis : Lequel enuoyé, Abdemalec arriua de nuict à la Goulette, où il fut gracieusement receu par Touarre. Ayans aduisé ensemble ce qui estoit de faire, de peur que quelque espie ne les preuint, & annonçast à ceux de Tunes sa venue, & apres auoir laissé vn peu reposer les Cheuaux, il s'en partit auec sa bande de Numides qu'il auoit amenez, & s'en alla tout droict vers Tunis, où il entra par la porte Barbasueca, & de là tira droict à la Rocque.

Il n'y eust personne à la Rocque qui luy fit resistance, pensans ceux qui la gardoient que ce fust Amide, qui retournast de Biserte. Abdemalec s'estoit exprés couuert le visage

auec

auec vn voile de lin, selon la coustume des Africains, qui le font pour conseruer leur taint de l'extreme ardeur du Soleil, & de l'ennuieuse poudre. Estant entré dans le chasteau, il se descouure. Comme ceux qui y estoient pour le garder s'apperceurent de la tromperie, ils mirent la main aux armes: mais les soldats qui accompagnoient Abdemalec leur coururent incontinent dessus auec grande furie, & en occirent la plus part, entre lesquels fut Nansey Alla, Sicilien de nation, & Chrestien renié, lors Capitaine de la Rocque, lequel se mettant en defense fut des premiers tuez, qui fit que les autres estonnez n'eurent plus courage de tenir bon contre ceux qui estoient entrez. Et ainsi s'empara Abdemalec de la forteresse. Comme ceste nouuelle fut espãdue par Tunis, les Citadins coururent

rent vers la Rocque, & cõme subiects saluerent le roy Abdemalec: lequel incontinent fit mettre soubs seure garde Scite le petit fils d'Amide: puis s'accorda auec Touarre en la mesme forme que premierement s'estoit accordé Muleassem, & luy paya six mille ducats pour partie de la solde des soldats de la Goulette. Depuis il n'arresta guieres qu'il ne tombast griefuement malade, & cõfermant les predictions des Astrologues & mathematiciens, le trente-sixieme iour de son regne il mourut, & fut enseueli auec põpe royale. Touarre pratique auec les principaux du royaume qu'ils creassent pour roy Mahomet, fils du defunct Abdemalec, qui estoit aagé seulement de douze ans, mais d'vn gẽtil naturel, ce qui fut faict. Et incontinent furent esleus quelques vns des

princ

principaux qui fussent gouuerneurs du Roy en son bas aage, & qui maniassent les affaires de l'estat. Ceux cy furent Abdalage Manifet, frere de Mahomet Manifet, qu'Amide fit cruellement mettre à mort, & Mesuar Abdelchirin, qui signifie serf liberal. Outre ceux cy furét adioints Serreffe, grand docteur en la loy de Mahomet, natif de la noble cité de Bugee, où ont accoustumé d'estre les publiques escholes des Arabes. Bugee est ce que les anciens appelloient Vzicate. Pour quatriesme fut mis Iean Perel Tarentin, Cheualier Rebattin. Ces quatre estoiét obeys de tous : mais Abdelchirin, sans propos, se voulant monstrer bien entendu, mit en auant qu'il n'estoit point expedient pour le royaume de Tunis qu'il fust gouuerné par vn enfant: mais biẽ estoit de besoin

qu'il

qu'il y euſt vn roy de meur aage, qui ne peut eſtre abusé d'aucun: mais qui ſeul maniaſt les affaires de ſon royaume. Ceſte ſienne opinion eſtant diuulguee, & cherchant deſia s'il ſe trouueroit quelqu'vn du ſang Royal qui fuſt idoine, depleut à ſes compagnons, qui prenoient bien à gré d'auoir l'adminiſtration du royaume entre leurs mains, & mal volontiers l'auroient laſchee. Si bien que plein de courage felon à l'encontre de luy, deliberent de ne le laiſſer plus viure. Tellement que le miſerable Abdelchirin ſans s'en donner garde fut par eux cruellement maſſacré, luy impoſans ceſte calomnie, qu'il auoit voulu trahir la cité: ce que voulans rendre vray ſemblable, non contens ny raſſaſiez de ſa mort, ils tuerent auec luy grand partie de ſes parens

&

& amis. Estant mort Abdelchirin & les siens, les autres trois constituerent entre eux vn triumvirat, voire plustost vne ouuerte & cruelle tyrannie. Cependant Amide se voyant exclus de Tunis, s'en alla à Lepti, que nous appellons Afrique, & les Africains l'appellent Mahemedie, & de là nauiga à l'isle Menice, qui auiourd'huy se nomme Gierbi. Iean Perel, homme tout Chrestien qu'il estoit, fort addonné à ses plaisirs, s'empara du serrail des concubines d'Amide, & en peu de tẽps se mesla charnellement auec toutes icelles. Ceux de Tunis se lamentoient publiquemẽt, de ce que Abdelchirin, homme de bien & pere du pays, auoit esté ainsi laschement trahi, & faict mourir par ses cõpaignons, & ne pouuoient souffrir que la cité fust gouuernee par perſon-

nages si pernicieux, qui se laschoiét entierement la bride à toute auarice, volupté, & cruauté. Ils voyoient que s'ils vouloiét attendre que leur ieune Roy paruint en aage pour gouuerner luy seul son Royaume, le gouuernement des trois tyrans deuiendroit de iour en iour plus cruel, & beaucoup plus insupportable. Durant ces querelles, Amide alloit sondant les cœurs de plusieurs peuples, cherchoit d'auoir secours de tous, prattiquoit nouuelles amitiez, & confederations. Lors aussi l'infortuné Muleassem, miserable pour son aueuglement, prison & calamité, obtint du roy son neueu, & fils de son frere, qu'il peut sortir de prison, & de la Roeque, & s'en aller au temple d'Amet Bonari, qui de ces peuples fut autrefois reputé tressainct homme.

Les

Les Africains ont ce tẽple en la cité de Tunis en fort grande reputation: & y auoit autresfois vne asseurãce inuiolable, cõme en vn lieu sainct & diuine franchise. De-là à peu de iours estant arriué à la Goulette, Bernardin Mendozze, Capitaine d'vne armee Espaignole, Touarre, auec le congé du ieune Roy, conduist Muleassem à l'estang, & de là sur vn nauire le mena à la Goulette, à fin qu'il fust present aux conseils & deliberations qu'on tenoit pour prendre les armes contre Amide. Ce pauure Muleassem peu auparauant auoit eschappé la mort que quelques vns du pays luy vouloyent donner, & s'estoit sauué à la faueur d'vne bonne vieille qui par compassion l'auoit caché sous plusieurs liaces d'aulx. Il ne l'eschappa pas moins belle quand si à

point il fut conduit à la Goulette: d'autãt qu'Amide son fils treſcruel & abominable, auoit deliberé de le tuer dans le temple meſme d'Amet. Pour cauſe du pauure gouuernemẽt des trois gouuerneurs, ceux de Tunis appellerent Amide, qui y vint ſi promptement, qu'à peine le ieune Roy eut le moien de fuir. Ayant prins la cité, & la Rocque, il attrappa Iean Perel, lequel il bourrela auec treſcruels & inuſitez tourmẽts: puis luy ayant faict couper ſes parties hõteuſes, le fit bruſler tout vif. Perel mourut conſtamment: car comme auant que d'eſtre bourrelé, on luy promiſt la vie, en cas qu'il vouluſt renier la foy Chreſtienne, il aima plus cher mourir que de renõcer Chriſt. Amide fit apres mourir tous les officiers du Roy qui s'eſtoient eſchappé & quarãte Cheualiers

liers Rebattins. Outre ce qu'il estoit fort cruel de son naturel, il estoit si estrangement voluptueux, qu'il adultera sa propre sœur, voire exerçoit sans aucune vergõgne son abominable luxure sur tout sexe & sur tout aage, pourueu que la volonté luy en prist. Mais ayant traité son pere de la façon que vous auez ouy, quel acte en peut on dire plus meschant?

HISTOIRE QVATRIEME à tres-magnifique & courtois Cheualier, le Seigneur Loys Guerrier.

Arnoul Duc de Gueldres est despouillé de son Duché par son propre fils, & par luy mis en prison. Depuis par la faueur du Pape, de l'Empereur, &

du Duc de Bourgongne, il est remis en son estat. Son fils apres auoir quelque temps demeuré prisonnier, fut conduit par les Gantois deuãt Tournay, qui le firent honteusemẽt mourir.

IL me semble fort estrange, d'ouir qu'vn fils ait haussé la main contre son pere, que ie croirois volõtiers que les meres de ces meschans garnements doiuent auoir trompé leurs maris, n'estant vray semblable que les enfans, quelques meschans, & mal-heureux qu'ils soient ayent le courage d'offencer celuy qui leur a donné vie: toutesfois il y a eu tant de ces mal-heureux exemples par le passé, que nous sommes contraints de passer condemnation. Selim en l'an mil cinq cens douze, fit empoisonner son

son pere Baiazet, pour se faire luy mesme Empereur de Constantinople, ne pouuant attendre la mort naturelle de celuy qui ia estoit fort vieux. Long temps au parauant, Fresco d'Este pour se faire Seigneur de Ferrare, auec ses propres mains estrangla son pere Azzon qui en estoit Marquis. Ie ne me peux imaginer comme vne telle cruauté si barbare, & si bestialle peut entrer au cœur d'vn enfant. Si les Barbares & infidelles nations, qui ne cognoissent point Iesus Christ, tiennent sans aucun contredit pour vn acte du tout detestable cest enorme vice de battre, ie ne dis pas tuer leurs parens, de combié plus grand blame, voire eternelle infamie sont dignes ceux d'entre les Chrestiens que nous voyons encourir vne si mal-heureuse faute? Maintenant, me

souuenãt d'vn horrible & treſcruel meſfaict, qui aduint en Gueldres n'a pas long temps, m'aſſeurant que le recit ne vous en deſplairoit, ie l'ay reduit par eſcrit ainſi que vous verrez cy apres. Gueldres eſt ſituee entre le Rhin & Meuze. Enuiron l'an de ſalut 1470. plus ou moins eſtoit Duc en ce païs là, vn Seigneur nommé Arnoul, mout chargé d'ãs, mais qui auoit eſté braue Cheualier, vaillãt homme de ſa perſonne, & bien exercé aux armes, dont il auoit acquis vne grande renommee.

Il eut pour femme vne ſœur du Duc de Cleues, de laquelle il eut vn fils nommé Adolph, qu'il maria auec la ſœur du Duc de Bourbon, & furent celebrees les nopces auec treſgrand' pompe. Ceſt Adolph pratiquoit fort familierement auec Charles Duc de Bourgõgne, qui fut grand

grand ennemy du duc de Lorraine & des Souisses. Il auoit de tresmeschãtes manieres de faire, cruel outre mesure, & desireux de regner. Il voyoit son pere fort caduc, & qui auoit ia vn pied dans la fosse, neãtmoins il luy sembloit qu'il demeuroit trop tard sur terre. Estant donc enyuré d'vn desbordé appetit de se faire Seigneur, ne voulant plus attendre la naturelle mort de son pere, il corrompt vne partie des seruiteurs de sondit pere, & ayant apresté tout son fait, vn soir que le pauure vieillard s'estoit retiré en sa chambre pour s'aller reposer, ne se doutant de son fils, (mais qui eust peu douter de son fils?) l'inique & meschant Adolph, accompagné de ses Stafiers armez aussi mal-heureux & cruels que luy, entra en la chambre de son pere, saisit le mise-

rable vieillard tout deshabillé, & deſchauſsé qu'il eſtoit, & l'enuoya, & fit conduire iniquemẽt quaſi tout nud sãs ſouliers & à pied, quoy que ce fuſt au mois de Ianuier, enuiron cinq grandes lieues qui en vallent plus de vingt de celles d'Italie, dans vn ſien chaſteau où il l'empriſonna au fond d'vne groſſe tour, où il n'y auoit aucune clarté: & là le tint par l'eſpace de ſix mois en grãd malaiſe. Le Duc de Cleues en faueur d'Arnoul ſon beau frere, prit les armes cõtre ſon neueu, nõ ſans endommager le païs, & s'efforça de le faire deliurer: mais il n'en peut venir à bout. Charles Duc de Bourgõgne ſe mit auſsi en peine d'accorder le fils auec le pere, mais il n'y aduãça rien. Le Pape Sixte quatrieme, ayant ouy vne meſchanceté ſi deteſtable, enuoia vn legat à l'Empereur

pereur Federic, pere de Maximiliã, & l'enhorta de mettre la main à vn cas si enorme. Parquoy Federic, & Charles de Bourgõgne, moiennant l'authorité du Pape, firent tant, qu'Arnoul fut tiré de prison. Mais ne voulant Adolph donner à son pere ny terres, ny reuenu, le pauure vieillard intenta procés en la Court de l'Empereur contre son desloial fils. Outre le procez ciuil, quoy qu'il fut rompu & pesant, à cause de sa grande vieillesse, & qu'il fust mout affligé pour l'orde prison qu'il auoit soufferte, neantmoins, estant d'vne bonne temperature, & d'vne viue vieillesse, aidé de la generosité de son courage, il s'offrit de combattre son fils en camp clos. Le duc Charles, vouloit que le titre de Duc demeurast au pere, auec le chasteau de Graue, qui est prochain

de

de Brabant, & vaut de reuenu trois mil florins du Rhin, & qu'Adolph luy en donnaſt encor autres trois mil de prouiſion, luy demeurant tout le reſte du Duché. Le traiſtre fils, oyant cela, yure de deſpit, & peut eſtre encor de vin, dit. Auant que de faire ceſt accord auec Arnoul (ne le daignant nommer pere) i'euſſe pluſtoſt deſiré, lors que ie le tenois en mon pouuoir, luy auoir tranché la teſte, & l'ayant ietté dãs vn puits m'y precipiter apres. Le duc Charles, eſtant eſmeu de iuſte courroux, pour ceſte infame reſpõſe, fit empriſonner Adolph dans Namur, & reintegra le vieil Arnoul en ſon Duché de Gueldres. Eſtant priſonnier le mal-heureux Adolph, & ſe voyant le Duc Arnoul pres de ſa fin, pour recognoiſſance du bien faict qu'il auoit receu, il fit teſta-

ment, & institua le Duc Charles son heritier legitime, ayant premierement priué iuridiquement son fils de sa succession. Ainsi le Duc de Bourgõgne adioingnit aux grandes terres, & Seigneuries qu'il possedoit le Duché de Gueldres, & en iouyt paisiblement iusques à ce qu'en bataille rangee il fut occis par le Duc René de Lorraine, & les Souisses. Alors les Gantois tirerent de prison Adolph, & le conduirent deuant Tournay, principale ville de Tournesis, & là l'occirent honteusement, ainsi qu'il le meritoit, le permettant ainsi le Seigneur Dieu pour vengence du meschant traictemẽt, & iniure qu'il auoit faict à son pere.

HIS

HISTOIRE CINQVIEme à tres-illustre & excellente Princesse, Madame Antoinette Bource, Marquise de Gonzage.

Long, fortuné & secret amour de deux amans, qui s'estans promis la foy coniugale, vescurent longuement ensemble en grand' ioye, puis moururent miserablement tous deux, pour estre leurs amours descouvertes par la malice de la Duchesse de Bourgongne.

POur satisfaire à ce que ie promis au valeureux Seigneur Pierre (tres-excellente Princesse) ie reciteray vne histoire pitoyable aduenue

uenue au tres-noble païs de Bourgongne du temps de noz ayeulx. De la pourront apprendre & hommes & femmes à ne sousmettre le col au dangereux ioug d'amour, si librement qu'ils en demeurent enchainez de façon qu'ils ne puissent apres rompre ny deslier l'entrelacé lacs du fils de Venus. Iadis donc en Bourgongne (lors que elle estoit toute vnie & gouuernee par vn seul Prince) il se trouua vn Duc fort genereux, lequel apres le decés de sa premiere femme, se maria auec vne Dame d'excellente beauté, laquelle il aimoit grandement, combien qu'elle ne fust pas des plus vertueuses: mais elle trouuoit moyen de couurir fort finement la peruersité de son naturel. Ce Duc cherissoit fort en sa Court vn gentilhomme mout vertueux,

&

& qui estoit doué de toutes les bõnes parties qui sont requises à vn Courtisan. Aussi pour ses bonnes complexions & pour son courtois & tres-gentil naturel, il estoit aimé & hõnoré des grands, & des petits. Le Duc, qui l'auoit esleué & nourri dés l'enfance, l'aimoit grandemẽt, & le cognoissant de tresnoble maison: mais peu riche des biens de fortune, il luy fit beaucoup de bien, & luy donna quelques chasteaux. Il se fioit en luy de tous ses affaires comme en soymesme, & si tost qu'il se presentoit quelque cas d'importance, il prenoit son conseil, lequel il trouuoit tousiours bon & sage. La Ducheſſe ne se contentant des embrassemens de son mari, & desirant de rẽcõtrer quelqu'vn, qui quelque fois lui secoüast mieux son pelisson, sãs auoir esgard au degré qu'elle

le tenoit, ny à l'amour, & bon entretenement que tous les iours elle reçeuoit de son mari, ayant plusieursfois ietté sa veuë sur ce vertueux gentilhomme, qui s'appelloit Charles, & l'ayant merueilleusement à gré, tant pour sa beauté, que pour ses autres bonnes & louables parties: cõtre tout deuoir, sans considerer l'honneur de soy, & de son mari, qui estoit si grand Seigneur, s'enamoura estrangement de Charles, ne se pouuant aoulcr de tenir sa veuë sur luy, toutes les fois qu'il luy venoit encontre, qui estoit cent fois le iour, pource que iamais il n'esloignoit le Duc, lequel il seruoit d'vn cœur parfaict, & l'honnoroit comme vn Dieu terrestre. Elle n'osoit pas luy parler d'amour: & pource s'efforçoit-elle de luy faire entendre l'ardante flamme, qui la tour-

mentoit miſerablemẽt, auec ſes œillades & ſouſpirs amoureux: mais le tout eſtoit en vain, d'autant que Charles auoit ſon cœur autre part, & ne prenoit garde à choſe qu'elle ſceuſt faire. Ce que voyant l'enflammee Dame, vaincue de ſon appetit voluptueux, ne ſe pouuãt plus contenir, ny attendre d'eſtre priee, ſe delibera d'eſtre elle meſme la propre meſſagere de ſes amoureuſes & cuiſantes paſsions. Et ſe faiſant accroire qu'elle ne pourroit ſi bien exprimer ſon amoureux feu auec lettres, comme elle feroit bien de bouche, accompagnant ſes parolles auec vingtcinq larmettes, & autant d'ardent ſouſpirs, auint vn iour que le Duc s'eſtoit ſerré en ſa chambre auec l'Ambaſſadeur du Roy de France, & quelques vns de ſes conſeillers pour traitter enſemble

ble de quelques affaires secrets, trouuant sa commodité, elle appella à soy Charles, & faignant auoir à conferer auec luy chose d'importance, elle entra sur vne gallerie, où se pourmenans, elle luy commença à dire: Ie suis fort esmerueillee de vostre affaire, veu qu'estant en la fleur de vostre ieunesse, & reputé le plus beau, & vertueux Courtisan de ceste nostre Cour, on ne peut encor apperceuoir que vous aymiez aucune de tant de belles Dames, & gaillardes Damoiselles, qui y frequentent. Vous pouuez voir qu'en la Cour il n'y a aucũ gentilhomme qui ne s'entretienne auec quelqu'vne de ces dames, & ne face (ainsi que nous l'appellons) quelque alliance, prenant l'vne pour Cousine, ceste cy pour Sœur, celle là pour Alliee, l'autre pour Compagne, ou pour sa

grande Amie: & tous ordinairement se rendent seruiteurs des Dames: Mais vous, vous ne prattiquez auec aucune. Ie sçaurois volontiers d'où vous viét ceste maniere de faire si sauuage. Charles alors luy respondit (auec toute reuerence) en ceste façon: Madame, si ie me pensois estre digne, qu'aucune de ces Dames s'abbaissast de tant que de loger en moy ses pensees, peut estre prendrois ie la hardiesse de luy presenter mon seruice: Mais doutant qu'apres auoir esté refusé, on ne se moquast de moy, ce qui facilement pourroit aduenir, ie n'ose m'embarquer en aucune entrepriſe amoureuse. Ceste sage responce ne despleut point à la Ducheſſe: au contraire elle sentit croistre le feruent amour qu'elle luy portoit. Parquoy, auec voix tremblante luy dit.

Ie

Ie vous asseure, Charles, qu'il n'y a si grãde Dame en ceste Cour, ny en tous ces païs, qui ne s'estimast bien heureuse, si vous luy daigniez estre amy, & luy faire la Cour, ainsi qu'il se prattique ordinairement. Pendãt que la Ducheſſe parloit, qui disoit bien ce qu'elle vouloit dire, Charles tenoit la veuë contre terre, ne l'osant regarder en face: puis acheué qu'elle eut de dire, il prit cõgé d'elle, & s'en alla ailleurs. Ce qui despleut grandement à la Ducheſſe, qui eut bien voulu l'entretenir plus longuement. Et combien que Charles eut diuerses fantasies, qui luy passoyent par le cerueau, neantmoins il ne monstra iamais aucun semblant ny en faicts ny en parolles, par lequel on euſt peu penser qu'il euſt congneu quelle estoit l'intention & vouloir de la Ducheſſe,

se gouuernãt ne plus ne moins comme au parauant : chose qui ennuyoit extremement ladite Dame, & estoit occasion d'vne vie fort triste à celle qui vouloit autre chose que paroles. Et encor qu'elle desiraſt d'estre priee & repriee, tant pour raison de sa beauté, qu'à cause de son degré: neantmoins voyant la morgue que tenoit Charles, qui faisoit semblant de ne s'apperceuoir en aucune maniere des flammes, qui la consumoyent miserablement ne pouuant plus supporter si grande peine, aiãt mis au loing toute crainte & vergongne, conclut à part soy qu'elle mesme descouuriroit son amour à Charles, & le supplieroit hũblemẽt qu'il daignaſt auoir compaſsion de son feu. Parquoy le trouuant vn iour tout seul, luy dit tout bellement, Charles, i'ay à conferer

auec

auec vous d'affaires de grande importance. Charles luy respondit, auec la reuerence qu'il luy deuoit, Madame, ie suis prest de vous obeir de tout ce qui sera en ma puissance. Lors s'en alla la Ducheſſe à vne feneſtre, d'où eſtoyent aſſez eſloingnez les gentilshommes & damoiſelles qui eſtoyent dans la ſalle, & ſur icelle voulut qu'il s'appuyaſt auec elle. Si commença à ſuyure ſes premieres erres, le reprenant de ce qu'encor il n'auoit choiſi aucune dame pour ſa ſouueraine maiſtreſſe, s'offrant en tout euenement, de luy preſter en ce fait aide & faueur. A ces mots luy reſpondit Charles: Madame, ie vous ay ià dit, & de rechef ie vous le dis, que la grãde crainte que i'ay d'eſtre refuſé, ne me permet entrer en ce dangereux labirinthe d'amour, me congnoiſſant de tel

courage, que si apres auoir presenté mon seruice, i'estois refusé & esconduis iamais ie ne pourrois auoir ioye en ce monde, & ma vie seroit beaucoup pire que la mort. La Ducheſſe lors, prenant couleur au visage, comme fait la roſe matiniere au leuer du Soleil, penſant le vaincre & conquerir, luy dit auec voix tremblãte: Charles vous vous abusez grandement, & vous trompez outre meſure: car ie ſçay que ſi vous voulez eſtre vray & loyal amant, la plus belle Dame de ceſte compagnie ſe reputera bien heureuſe ſi vous vous diſpoſez de l'aymer, & vous donnant ſon amour, vous fera maiſtre & ſeigneur de ſa perſonne. A cela reſpond Charles, qu'il ne ſe pouuoit perſuader qu'en celle honnorable cõpagnie ſe trouuaſt dame ſi aueuglee & ſi mal fortunee que de

de l'estimer digne d'estre receu d'elle à seruiteur. La Duchesse voyant qu'il ne l'afferroit comme elle vouloit, ou plustost ne le vouloit afferrer (car elle le sçauoit estre prudent & accort) se delibera, comme lon dit, de s'oster le masque du visage, & commencer à parler plus clairement & luy declairer en quel tourment elle viuoit pour son amour. Que dis-ie viuoit? mais bien mouroit cent fois le iour. Suyuant sa resolution elle luy parla en ceste maniere, Charles, si ton bon heur & ta propice constellation te vouloyent tant fauoriser & leuer haut, que ce fust moy qui t'aymasse de parfaict & loyal cœur, que ferois-tu? Charles oyant ce propos, s'agenoilla, & quasi hors de soy luy respondit ainsi, Madame quand il plairoit à Dieu me faire ceste insigne grace, que

d'auoir celle de Monſeigneur le Duc, & la voſtre, ie me tiendrois pour le plus heureux homme du monde, pource que c'eſt l'entiere recompenſe que ie cerche & attens, de mon aſsidu, loyal & fidele ſeruice, comme celuy qui beaucoup plus que tout autre ſuis obligé à expoſer ma vie à quelque euident peril que ce ſoit, pour le ſeruice de vous deux. Et tiens pour tout aſſeuré que l'amour que vous portez à mondit ſeigneur, ſoit accompaigné de telle grandeur & chaſteté, que non ſeulement moy, qui ne ſuis qu'vn petit ver de terre, mais bien le plus grand Prince, & ſignalé perſonnage qui ſoit, ne deuroit penſer de la maculer, ny luy faire la moindre nuiſance du monde. Et quant à ce qui me touche, le Duc mondit ſeigneur & maiſtre, m'a dés mon enfance

fance touſiours nourri, & fait tel que ie ſuis, & ſeray tandis que l'ame me reſidera au corps. Parquoy il ne ſçauroit auoir femme, fille, ſœur, ou mere, que i'oſaſſe regarder auec autre œil, penſee, ou intention, ſinon auec celle qui conuient à vn treſloyal & tresfidele ſeruiteur. Oyant cela la Ducheſſe, ne le laiſſa paſſer plus outre, ſe voiant manifeſtement par luy eſconduite. Et pource qu'il ne peut aduenir à vne femme de quelque cõdition qu'elle ſoit choſe de plus grand deſdain & deſpit, que de ſe voir n'eſtre aymee de celuy qu'elle ayme, elle en vn cil d'œil, changeant ſon feruent amour en vne fiere & treſ-cruelle haine, toute pleine de rage & colere, auec voix menaſſante, le viſage troublé luy fit entendre ce qui s'enſuit: Ie croy, ô homme de neant, que tu

te

te persuades que ie soye affollee de ton amour: Mais tu es assez loing de ton compte, si peut estre tu penses à semblable folie, meschant & glorieux paillard. Mais qui te parle de semblable cas? Tu te penses peut estre, estre aymé de tout le monde pour ta beauté, & que les mouſches qui volent par l'air soyent amourachee de toy? Que s'il t'aduenoit iamais d'estre si presomptueux, & desbordé, que de me requerir d'amour, ie te monstrerois, auec ton tresgrand dommage, que ie n'ayme, ny ne suis pour aymer iamais autre que le Duc mon Seigneur & mari: Et le propos que ie t'ay tenu en babillant, ie ne l'ay tenu à autre intentiõ que pour passer le temps, sçauoir quel estoit ton sens, & me moquer de toy, comme i'ay de coustume de faire des autres fols amoureux. Ie

l'ay

l'ay creu ainſi, reſpond Charles, & le croy : car ie ſçay combien vous autres Dames prenez plaiſir à donner la baye à nous autres pauures hommes. En ce point la Ducheſſe, ne le voulant plus eſcouter, s'en alla en ſa chambre, & s'enferma ſeule dans vn ſien cabinet ſecret, où eſtãt remplie d'vn couraige felõ, & d'extreme douleur, elle penſoit à ſe venger de Charles. D'vn coſté l'amour qu'elle luy auoit porté luy eſtoit vne treſamere & grieue peine: d'autre part, elle ne ſe pouuoit appaiſer, de ce que s'eſtant abbaiſſee à luy parler de la façon qu'elle luy auoit parlé, il luy auoit fait la reſponſe que vous auez ouy. Pour ces raiſons elle ſe mettoit en telle rage, que cõme forcenee elle ne ſçauoit que deuenir. Il luy venoit volonté de ſe tuer pour s'oſter de tant d'ennuis:

D'autre

D'autre costé elle trouuoit bon de viure, pour pouuoir prendre vne insigne vẽgeance de Charles, qu'elle reputoit pour son tresçruel ennemy. La miserable Ducheſſe pleuroit desmesurement : & ne mettant point fin à ses tragiques fantasies, tombant de l'vne à l'autre, aueuglee d'vn appetit desordonné, apres auoir longuement fantasié, & faict deux fontaines de tresameres larmes, elle s'essuya les yeux: & feignit se porter mal, afin d'auoir occasion de n'aller soupper auec le Duc, auquel ordinairement Charles seruoit d'eschãson. Le Duc qui aymoit mout tendrement sa femme, comme il ouït qu'elle n'estoit pas bien de sa personne, il l'alla visiter, & luy demanda comme elle se portoit. Elle luy dit, Monseigneur, ie crois que ie suis enceinte, & que la grosseſſe

m'a

m'a faict distiller quelque peu de catharre du cerueau, qui me donne quelque ennuy, mais cela se passera sans l'aide du medecin : Car nous autres Dames remedions mieux de nous mesmes à ces petites infirmitez, que ne font les medecins auec leurs medecines. Et ainsi, ne voulant estre visitee par le medecin, elle demeura trois iours melancholique outre mesure. Le Duc s'imagina en soy mesme qu'autre chose que grosseſſe tenoit la Ducheſſe au lict. Parquoy, pour mieux sonder son cœur, il s'en alla celle nuict dormir auec elle, & luy fit plus de mignardises & de careſſes, que iamais il n'auoit faict: & voiant que sans cesse elle iettoit souspirs enflammez hors de sa poitrine, il se conferma encor plus en l'opinion qu'il auoit conceuë. Parquoy la prenant entre

ſes

ſes bras, & par pluſieurs fois la baiſant fort doucement, il luy dit: Chere amie, vous ſçaues aſſez combien ie vous aime, & que ma vie pend au meſme filet que la voſtre, d'autant que vous mourant, il me ſeroit impoſsible de viure. Parquoy ſi ma vie vous eſt aucunemẽt chere, comme elle le vous doit eſtre, il faut que vous me deſcouuriez entierement l'occaſion de ces voſtres ſi ardants ſouſpirs: car il ne me peut entrer en l'entendement, qu'ils prouiennent de ce que vous vous ſẽtez groſſe. Sus donc, mon ame, mon petit cœur, declarez moy que c'eſt qui vous tourmente. La Ducheſſe alors voyant ſon mari ſi bien diſpoſé enuers elle, penſa que le temps eſtoit venu de pouuoir ſemer ſon venin contre l'innocent Charles, qu'elle hayſſoit tant. Baiſant donc ſon mari amoureuſe

reuſement, laſchant la bonde aux larmes, accõpaignees d'infinis ſanglots, & deſnoüant ſa langue, elle commença à parler en ceſte façon: Ha, Monſeigneur, le mal qui me tourmente, c'eſt que ie vous voy ſi indignement trompé par celuy qui vous eſt ſi grandement obligé, & qui pour voſtre ſeruice deuroit expoſer ſa vie à tout peril: neantmoins c'eſt celuy qui cherche de vous leuer l'honneur, & mettre vne vilaine rache au luſtre de voſtre treſclaire renommee. A ces parolles le Duc eſpris d'vn extreme deſir d'entendre clairement le tout, pria ſa femme fort affectueuſement qu'elle luy vouluſt manifeſter la verité du faict, clairement, & ſans reſpect aucun. Elle apres s'eſtre refaict prier & reprier, luy reſpondit ainſi: Mon cher Seigneur & mary, ie ne m'eſ-

merueille plus si les Seigneurs reçoiuent nuisance par les estrangers, puis que ie voy que voz propres subiects & vassaux, vous osent faire des tours qui vous importent beaucoup plus que de perdre tous les biens terriens : attendu que l'honneur vaut cent fois d'auantage, & est plus à estimer que toute richesse ny tout royaume. Charles vostre fauory, que vous aimez tant, que vous auez nourri de vostre main, & traité, non en seruiteur, mais bien en prochain parent, a eu la hardiesse de me requerir de mon honneur, & me supplier tresaffectueusement que ie lui vouluſſe estre amie. En cecy il a mõstré que comme vn larron il vouloit desrober & souiller mon honneur, auquel sans doute consiste le vostre, & celuy de toute vostre maison. I'ay fait respon

respõce de mesme à sa presompteuse & temeraire requeste: asçauoir qu'ayant logé entierement mon cœur en vous, pour vous garder la foy coniugale entiere, & nette, il aduisast de n'estre plus si osé de me tenir tel propos. Mais i'ay bien pris tant d'ennuy de ceste sienne maudite hardiesse, que peu s'en a fallu que ie n'en sois morte: & n'ay œil à la teste qui le puisse voir. Cela a esté l'occasion de me faire mettre au lict. Pource, Monseigneur, ie vous supplie humblement, & de tout mon cœur, que vous ne vueillez en aucune maniere tenir en vostre maison vn si meschant, & dangereux personnage, lequel peut estre, craignant que ie ne vous reuele son mesfaict, pourroit, voyant son poinct, brasser quelque grande & mortelle meschanceté contre vo-

ſtre perſonne. Que s'il n'a point craint de me vouloir entacher d'vne ſi vilaine note, & vous faire Cheualier de Cornoüaille, moins craindra-il de machiner contre voſtre vie. Vous eſtes ſage, & ſauez mieux que moy, ſi c'eſt vn affaire qu'importe. Donnez-y tel ordre que l'enormité du faict le requiert. Cela dit, la mal-heureuſe femme ſe teut, & plourant amerement ſe laiſſa aller entre les bras de ſon mari. Lui qui d'vn coſté aimoit ſa femme tendrement, &, ſi ainſi eſtoit, ſe ſentoit grieuement offencé par Charles, lequel il auoit touſiours tenu pour bon & loial ſeruiteur, l'aiant experimenté treſfidelle en pluſieurs affaires, ne ſçauoit que ſe reſoudre, ſe trouuant entre l'enclume & le marteau, combattu eſtrangement par diuerſes penſees. D'autre coſté, il

lui euſt eſté bien difficile de croire que Charles euſt commis vne telle faute: & toutesfois il oyoit comme ſa femme l'accuſoit conſtamment, & ne ſe pouuoit imaginer à quelle fin elle euſt ordi vne telle fable: tellement qu'il ſentoit vne extreme douleur. Et encor que le courroux, & le deſpit, eſpoinçonnaſſent à prendre vne horrible vengeance de Charles, neantmoins comme prudent qu'il eſtoit, il n'y voulut point aller à l'eſtourdie: mais delibera voir comme Charles ſe gouuerneroit, & prendre, comme l'on dit, le lieure auec vne charrette à bœufs. Eſtant donc retiré en ſa chambre, il enuoie dire à Charles par vn ſien valet de chambre, qu'il ne fuſt plus ſi hardi de ſe trouuer deuant lui: mais qu'il ſe retiraſt en ſa maiſon iuſques à ce qu'il euſt autre mande-

ment. Le Duc consideroit, que si Charles se sentoit coulpable, il cognoistroit par tel commandement que la Ducheſſe l'auroit accusé, partant incontinent, sortiroit hors du pays, & se retireroit en lieu de seurté. Au contraire il s'asseuroit qu'estant innocent il n'entendroit à autre chose qu'à chercher l'occasion du mal contentement de son Seigneur, & se iustifier. Charles à ceſt inesperé, & facheux cõmandement, se trouua outre mesure estonné, ennuyé, & beaucoup plus angoisse qu'on ne sçauroit dire, sachant que contre son Seigneur il n'auoit commis chose en quelque façon qu'on la sceust prendre, qui meritast l'escorne qu'il receuoit. Neantmoins se trouuant innocent, & ne pouuãt imaginer l'occasion qui auroit meu le Duc à luy defendre sa Cour, il

trouua

trouua vn courtiſan ſien ami, à qui il narra ſon deſaſtre, & lui pria, que trouuant l'occaſion, il vouluſt donner vne ſienne lettre au Duc. Par ceſte lettre il ſupplioit ſon Seigneur, qu'il ne vouluſt croire que iamais il l'euſt offencé, ny en faict ny en parole, quelque faux rapport qu'on lui euſt ſceu faire : mais qu'il lui pleuſt ſuſpendre ſon iugement diffinitif, iuſques à ce qu'il euſt clairemẽt entendu la verité du faict: car tant s'en faut qu'il euſt faict faute, que meſmes il ne l'auoit iamais pensé. L'amy de Charles s'acquitta fidelemẽt de ſon deuoir, & donna la lettre au Duc. Le Duc leut entierement ce que Charles lui eſcriuoit, & penſa aſſeuremẽt qu'il n'eſtoit point coulpable, veu qu'il ſe vouloit iuſtifier: mais creut que la Ducheſſe fuſt en colere cõtre Charles pour quel-

que despit de femme: combien qu'il n'en peut coniecturer la vraye source. Apres il donna ordre que Charles luy vint secrettement parler. L'innocent Charles ne faillit de se presenter incõtinent à son Seigneur comme le Duc le vid, pour mieux sonder son cœur, il luy dit en colere, le visage troublé, auec voix menassante, & pleine d'indignation: Charles, Charles, la nourriture que i'ay faict de toy dés le berceau, & les biens que ie t'ay faicts, ne meritoyét pas que tu te misses en deuoir de me vouloir deshonnorer, cherchant de corrompre ma femme, & rendre par ce moyen moy, & les miens infames. Si i'eusse faict ce que tu meritois, tu ne serois pas maintenãt en vie, mais aurois receu le guerdon que ta meschanceté a desserui. Il est bien vray que ie suis

en grand'doute, si le faict passe cõme l'on le m'a donné à entendre. Charles ne s'estonna aucunement de ces parolles: mais auec vn courage asseuré, il remercia le Duc, de ce qu'il ne s'estoit laissé surmonter à la colere, s'offrant à tout espece de preuue, voire de soustenir les armes en main, que celuy qui entreprenoit de l'accuser, quel qu'il fust, mentoit. Pource que là où il ne se trouuoit indices dignes de foy, il falloit venir à la preuue des armes. Alors dit le Duc: L'accusateur ne porte autres armes que sa claire honnesteté: car c'est ma femme qui me demande vengeance de toy, d'autant que tu as bien eu la hardiesse de la requerir d'amour. Charles, oyant la grande malice de la Ducheſſe, ne se voulut point pleindre d'elle enuers le Duc, ny manifester le faict com-

me il s'estoit passé : mais auec voix asseuree, sans s'estonner aucunemẽt, auec la reuerence deuë respondit au Duc en ceste façon: Tres-excellent Seigneur, Madame peut dire ce que il luy plait, mais ie sçay qu'elle se trompe grandement, & i'ay mon innocence pour vn tresceritain appuy. Considerez Monseigneur, si iamais vous auez veu aucun deportement en moy qui me puisse condamner, ou s'il y a personne qui m'aie iamais veu parler priuement auec elle, ny frequenter sa chambre si vous ne m'y auez enuoié. Le feu d'amour ne se peut tenir couuert, & faut necessairement qu'il se descouure en quelque part. Il aueugle tellement ceux qui en sont espris, que bien souuent il les contraint à faire des plus grandes, & exorbitantes fautes du monde, qui sont cognues

& des grans & des petits: Partant, Monseigneur, ie vous supplie auec toute humilité, qu'il vous plaise croire de moy deux choses, lesquelles vous trouuerez touſiours estre tresvrayes. Premierement ayez ceste ferme opinion, que ie vous suis si loyal & fidelle seruiteur, & tellemẽt deliberé de vous seruir en toute sincerité, que quand Madame seroit la plus belle creature du monde, amour auec toutes ses forces ne me sçauroit faire eſlongner du deuoir & de l'obeiſſance que ie vous doy. En secõd lieu, tenez cecy pour vray, que quand elle ne seroit point voſtre femme, elle se presente telle à mes yeux, que ie ne pouuois condescendre en aucune façon à l'aimer, d'autant que nos naturels ne s'accordent aucunement. I'en cognois bien d'autres, desquelles plus faci

facilement ie m'accosterois, pource que leur naturel & le mien sont conformes. Le Duc qui malaisemẽt eust creu que Charles se fust mesconté en vn tel affaire, luy dit: Charles ie veux adiouster foy à ce que tu dis. Partant, va, & fais tes affaires comme au parauant, me seruant cõme tu as accoustumé, t'asseurãt que si ie cognois que le faict aille ainsi comme tu me l'asseures, ie t'en aimeray de plus en plus: mais aussi, si ie trouue le contraire, saches que ta vie est entre mes mains. Charles alors, le plus humblement qu'il peut, remercia le Duc, & lui dit, qu'il se soufmetroit tousiours à son iugement, lors & quand il seroit trouué coulpable. La mauuaise Duchesse, voiant Charles faire son deuoir comme au parauant, & estre retourné en la grace du Duc, forcenoit

noit de rage & de colere, ne le pouuant endurer, & lui sembloit que son mari ne tinst conte d'elle. Parquoy vaincue de l'extreme courroux qui la rongeoit, & ne lui laissoit vne seule heure de repos, vne nuict qu'elle estoit couchee auec le Duc estans entrez sur le propos de Charles, elle lui dit: Vraiement Monseigneur, il vous seroit bien emploié que fussiez empoisonné, veu que vous vous fiez plus d'vn vostre mortel ennemi, que non pas de qui vous aime. Vous sçauez ce que ie vous ay dit de ce traistre de Charles. Le Duc lors lui respondit en ceste façon: Ma chere amie, ne prenez aucun souci de ce faict: car ie vous asseure, que si ie m'apperçoy que Charles aie failli il en sera griefuement chastié. Il m'a affermé auec les plus grans sermens

qui

qui se puissent faire, qu'il est innocent. N'aiant point de suffisante preuue ny aucun qui tesmoigne contre lui, que pourrois ie faire? Il peut bien estre que quelquefois en gaudissant il aura dit quelque mot, lequel vous, comme ialouse de vostre honneur & bonne renommee, auez interpreté tout au rebours de ce qu'il entendoit: Mais n'aiez peur que ie ne l'attrappe bien s'il a failli. Il ne pourra sortir de ma cour que ie ne le sache: car ie lui ay mis tant d'espies à la queuë, qu'il ne sauroit faire vn pas que ie n'en sois aduerti. La malheureuse Ducheſſe, qui ne pensoit à autre chose qu'à la ruine de Charles, estoit tant pleine de rage & de rācueur, que pour pouuoir arracher les deux yeux de la teste à Charles, elle eust volontiers permis d'en perdre vn des siens. Partant

tant respondit-elle à son mary en ceste maniere: En bonne foy, Monseigneur, vostre trop grande bonté rend beaucoup plus mauuaise la meschanceté de ce galant: puis qu'à luy seul vous adiouſtez tant de foy. Mais, pour Dieu, qu'elle plus grãde preuue voudriez vous voir en vn homme tel qu'il est, que de considerer la vie que continuellement il a mené & meine encores: veu que iamais on n'a peu voir en luy aucun acte par lequel on peust iuger qu'il fust amoureux en ceste Cour d'aucune Dame ou damoiselle? Ie me fais accroire, & vous le deuez croire, Monseigneur, que sans la haute entrepriſe que sottement il s'estoit fichee en la teste, de pouuoir deuenir mõ seruiteur, il ne se seroit peu contenir qu'icy ou ailleurs, il n'euſt faict l'amour, & qu'on ne se fust apperceu

perceu de sa passion. S'est il iamais veu, qu'en si bonne cõpagnie celuy qui aime menast vie tant solitaire? Charles la meine telle, pource que cognoissant auoir logé son cœur en haut lieu, il se va repaissant de ceste folle & vaine esperance, & se faict accroire que comme il n'ayme autre que moy, ausi le recognoistraie pour fidelle & loial amant. Mais s'il a l'entendement de le cognoistre, il est assez loing de son compte. Maintenant, Monseigneur, puis que vous vous fiez tant en luy, & que vous vous asseurez qu'il ne vous voudroit celer aucun secret de son cœur, coniurez-le estroitemẽt qu'il aye à vous dire s'il aime, & le nom de sa maistresse. Que s'il aime aucune dame, ie suis content que vous adiousticz foy à ses parolles. Et s'il n'ayme, vous pouuez croire que ie vous

vous ay dit la verité. Le Duc trouua les raisons de sa femme assez peremptoires : Parquoy, se trouuant vn iour à la chasse, apres auoir appellé Charles, ils s'esl ongnerēt de la troupe en lieu où ils ne fussent apperceuz d'aucun: Là dit le Duc à Charles : Charles, ma femme perseuere tousiours en son opinion, & me met en auant, assez de bonnes & apparentes raisons, qui ne m'incitent pas peu à croire ce qu'elle m'a dit ces iours passez. Partant, maintenant ie te prie, comme mon amy, & te commāde tresestroitemēt, comme à mon subiect & vassal, que tu ayes à me dire si tu fais l'amour ou en ma Cour, ou ailleurs & qui est la dame que tu aymes. Charles, encor qu'il ne se deliberast de iamais manifester celle qu'il aymoit, neantmoins estāt requis & adstreint par son sei-

gneur, pour le deliurer de fausse ialousie, & pour s'oster de dessus les espaules l'ennuy & calomnie que la malicieuse Ducheſſe luy mettoit sus, respondit ainsi au Duc, Monseigneur, vous me faites faire chose qui me causera la mort. Ie vous iure que veritablement i'ayme vne Dame, qui n'a auiourd'huy sa pareille en gentilesse, en pieté, & en louables manieres de faire. Quant à sa beauté & bonne grace, ie croi fermement qu'en toute la France il ne s'en trouuera aucune qui se puisse egaler à elle. Ie vous dis d'auantage qu'il s'en faut beaucoup que Madame la Ducheſſe ne soit si belle qu'elle. Ie vous supplie treshumblement, & vous requiers ceste singuliere grace, que iamais vous ne me vueilliez contraindre à la vous nommer: pource que tel fut nostre

accord

accord iuré auec tres eſtroits ſerments deuant les glorieuſes images de noſtre Seigneur Ieſus-Chriſt & de la vierge Marie ſa mere, royne du Ciel, que iamais nous ne pourrions manifeſter à aucun ceſte noſtre inſeparable conionction, que ce ne fuſt du conſentement de l'vne & de l'autre partie. Le Duc demeura quãt à luy aſſez ſatisfaict, & promit à Charles de iamais ne le preſſer de nommer ſa dame. Et de là en auant luy fit meilleur viſage qu'il n'auoit faict auparauant. La maudite Ducheſſe, voyant que ſes trames & malices n'auançoyent rien, vira tant, & tourna tant, & la nuict tempeſta tellement les oreilles du Duc, qu'elle luy mit en teſte de ſçauoir le nom de la maiſtreſſe de ſon ennemi: diſant que Charles mettoit en auãt tout ce feint langage pour couurir

sa meschanceté, & que tant qu'il demeureroit sans la vouloir nommer, il ne deuoit adiouster foy à ses bourdes. Le Duc, forcé par le continuel & ennuyeux aiguillon de la serpentine langue de sa maudite femme, de là à peu de temps se promenant en vn iardin, appella à soy Charles, & luy dit: Ie suis tellement molesté de ma femme qu'elle ne me peut laisser en repos : me disant que tu m'abuses par ton parler, puis que tu ne me veux declarer le nom de t'amye. Parquoy, si tu veux que ie sorte entieremẽt hors de peine & d'inquietude, il faut que tu me dies son nom. Charles à ces parolles, tout hors de soy, pleurãt amerement, respondit ainsi au Duc, Monseigneur, si nous estions en lieu où personne ne nous peut voir, ie me ietterois à voz pieds, & vous supplierois tres-

humi

humblement, comme ie fais encor maintenant, & de tout mon cœur, que vous ne me vueilliez forcer à manifester le nom de madame, & commettre vne si grande faute contre celle que i'ayme, & honore y a ia plus de sept ans, l'ayant tousiours, selon noz solennelles paches, tenu cachee à vn chacũ. I'aymerois beaucoup mieux mourir, que de luy faire ceste iniure, cognoissant asseurement, que par là ie viendray à perdre en vne heure tout le bien que ie me suis acquis en tant d'annees. Le Duc voyant que Charles fuyoit la lice, entra en vne extreme ialousie, se doutãt fort, que ce que sa femme luy auoit dit ne fust vray. Parquoy, auec la face troublee, & toute pleine de colere, il luy dit, Charles, aduise de choisir l'vne des deux conditions que ie te presenteray

maintenant: Ou nomme moy celle que tu aimes, ou t'en va hors de mõ pais, bannis perpetuellemẽt de mes terres. Et si tu es trouué dans mes confins, apres huict iours passez, (qui est le terme que ie te donne pour mettre ordre à tes affaires) ie te feray mourir & desmẽbrer cruellemẽt. Si iamais grand creuecœur, si iamais grieue peine perça le cœur d'vn loyal, fidelle & vray amant, ce fut ceſt aigu cousteau, qui trauersa l'ame du pauure & malfortuné Charles: car il sçauoit bien que decelant le nõ de sa chere amie, & qu'il vinst à notice, il se pouuoit tenir asseuré de la perdre. D'autre part il voyoit que s'il s'en taisoit, il demeureroit banni du pais & du lieu où elle faisoit sa demeurance sans esperance de iamais plus la reuoir. Estant donc plongé entre ces deux extremitez,

il

il fut pour s'esuanouir, se trouuant surpris d'vne grosse sueur, froide comme glace. Le Duc l'aduisant & lui voiant le visage tellement changé, qu'il ressembloit plustost à vne statue de marbre que non pas à vne personne viuante, entra en fantasie que Charles n'aimoit autre d'ame que la Ducheſſe. Parquoy il lui dit assez rigoureusement, & en cholere: Charles, Charles, si tu eusses autre amie, que ma femme, tu ne demeurerois pas tant à la nommer. Mais ie pense que ta malheurté te tormente. Charles piqué par ces paroles, voire percé iusques au vif, aimant beaucoup plus le Duc, que soi mesmes, se determina de lui declarer ses amours, se confiant entierement en la vertu & bon naturel dudit sieur Duc, & se tenant asseuré que iamais il ne le descou-

uriroit. S'eſtans reſolu d'ainſi le faire, il luy dit, Monſeigneur, ce que ie me congnoy vous eſtre infiniment obligé pour les benefices que ie vous doy, & l'amour que ie vous porte, ont plus de pouuoir ſur moy que n'a pas la crainte de la mort, puis que ie vous voy (quoy qu'à tort & ſans cauſe) ſaiſi du peſtiferé mal de ialouſie. Pour donc vous oſter tout ſouſpeçon, & vous faire apparoir de mon innocence, ie fais choſe, que pour tous les torments qu'on m'euſt ſceu donner, ie n'euſſe iamais faict: vous ſuppliant, Monſeigneur, que pour l'honneur de Dieu vous me vueillez promettre, & iurer en foy de loyal Prince, & fidele Chreſtien, que le ſecret, que maintenant ie vous deſcouuriray, vous ne le reuelerez iamais à ame viuante en quelque maniere que ce ſoit,

soit, mais le tiendrez caché en vostre cœur. Le Duc iura alors auec tous les serments dont il se peut aduiser, appellant Dieu, & toute la Cour celeste à tesmoings, que iamais il ne manifesteroit à personne ny par parole, ny par escrit, ny par signes, ny par quelque autre maniere que ce fust, ce que Charles luy diroit: & ainsi le luy promist-il, faisant ses serments sur la croix de la garde de son espee. Charles aiant eu ceste promesse qui luy auoit esté donnee par vn si vertueux Prince qu'il congnoissoit estre le Duc, cõmença à luy raconter l'histoire de ses amours, qui iusques alors auoiẽt esté tres-secrettes, & tresheureuses: Tresexcellent Seigneur, dit-il, il y a sept ans passez, que voiant le gentil naturel & incroyable beauté de madame du Verzier, vostre

niepce charnelle, peu apres son vefuage, ie me mis en peine d'essaier si ie pourrois acquerir sa bonne grace. Et congnoissant ma petitesse, eu esgard à sa grandeur, ie cerchai de lui estre treshumble seruiteur, me contentant qu'elle me daignast accepter pour tel, & me permist de l'aimer. Ce que non seulement par sa grande courtoisie i'obtins, mais pour cõble de mõ heur, elle me daigna receuoir à mari. Ainsi graces à Dieu, noz affaires se sont maniez iusques ici auec aussi grand contentemẽt d'elle & de moi que l'on sauroit imaginer, & si secrettement, qu'hors-mis Dieu, il n'y a creature viuãte qui s'é soit iamais apperceu, si ce n'est vous, Monseigneur, à qui maintenant ie le manifeste, & entre les mains de qui, en ce faisant, ie mets ma vie & ma mort, à cause des

con

conuentions iurées entre elle, & moi, ainsi qu'autresfois ie vous ay dit. Ie vous supplie derechef autant humblement qu'il m'est posſible, que vous vueilliez tenir le tout secret, & n'auoir point en moindre estime vostre niepce, pource qu'en secondes nopces elle s'est abbaissée plus bas que son degré ne meritoit. Vous sçauez que selon la coustume de ce pais, vne Dame, encor qu'en son premier mariage elle ait esté Royne, conuolant en secondes nopces, elle se peut marier si bassemét qu'il lui plaira, sans encourir blame, pourueu que ce soit à vn gentilhomme. Partant ie vous supplie, Monseigneur, que vous la vueilliez tenir en ce degré de niepce que l'auez touſiours tenu, & moy pour celui vostre seruiteur que ie vous suis & seray eternellement. Ce mariage

pleut

pleut au Duc pour l'amour qu'il portoit à Charles, & cõgnoissant la merueilleuse beauté de sa niepce il voyoit bien que celle de sa femme ne s'y pouuoit aucunement egaler: Mais il trouuoit fort estrange que si grand affaire se fust conduit à fin si desiree, sans l'aide ou moien de quelque tiers. Parquoy il pria Charles qu'il luy vouluſt manifester cõme seul il auoit peu paracheuer vne si magnifique entreprise. Charles, pour luy satisfaire luy respondit: Depuis qu'il fut conclu entre madame, & moy, sans le sceu d'aucun, que nous nous conioindrions ensemble par le lien de mariage, elle m'ordonna que la nuict suyuante, à certaine heure ie m'en allasse seul à son beau iardin, & que i'y entrasse par la porte qu'elle me nomma. Vn petit huis de sa chambre regarde

garde sur ce iardin. Elle, comme ses damoiselles furent retirees, ouurit tout bellement ceſt huis, & mit dehors vn petit chien, lequel entré au iardin, commença à iapper. Moy qui eſtois muſſé parmy certains arbriſſeaux, oyant ceſt abbayement, qui eſtoit le mot du guet, m'en allay tout bellement vers la chambre, où celle premiere fois, ſuyuant ſa volonté, ie l'eſpouſay pour femme auec les conuentions & ſerments ia dits, à ſçauoir de ne iamais manifeſter ceſtuy noſtre mariage ſans ſon conſentement. Cela faict nous nous couchames dans le lict, & là auec grand plaiſir conſommames le ſainct mariage, & aduiſames cõme nous nous deuions gouuerner à l'aduenir. Et ainſi ie n'ay iamais failli de luy obeir, ſi ce n'a eſté quelque fois, mais biẽ peu ſouuent

uent que pour obeir à voz commandements ie n'auois le moien de l'aller voir. Le matin ie me partois touſiours vne heure deuant l'aube du iour. Le Duc, qui eſtoit vn des plus curieux perſonnages du monde, & qui en ſa ieuneſſe auoit faict pluſieurs entrepriſes amoureuſes, luy ſemblant ceſte cy vne des plus eſtranges que iamais il euſt ouy raconter, & ne pouuant croire qu'il peut eſtre ainſi qu'il l'oyoit, pria fort affectueſement Charles, que la premiere fois qu'il iroit au iardin, il le vouluſt mener auec luy, non pas comme ſon Seigneur, ou comme Duc, mais comme ſon compaignon. Ce que Charles lui promit adiouſtant que ce meſme ſoir il y deuoit aller. Dequoy le Duc monſtra eſtre grandement ioyeux. Parquoy il fit appreſter ſecrettemẽt

deux

deux cheuaux au logis de Charles, puis l'heure venue ils mõterẽt tous deux à cheual: & d'Argil, où le Duc faisoit pour lors sa demeure, s'en allerent vers le iardin. Cõme ils y furẽt arriuez, qui fut en peu d'heure, ils attacherent leurs cheuaux hors de la closture dudit iardin en lieu seur, puis par le lieu designé entrerent dedans. Estans dedans, Charles fit que le Duc se planta derriere vn gros vieil chesne, pour mieux pouuoir speculer & voir le tout, & congnoistre clairement qu'il ne luy auoit rien menti. Ils n'arresterent gueres, que le petit & fidelle chien commença à abbayer. Charles alors aiant laissé son Seigneur, s'en alla seul vers la tour, au lieu où estoit la chãbre de sa dame: laquelle ne faillit de lui venir encontre, & l'embrasser: & apres l'auoir salué, elle lui

luy dit qu'il luy sembloit qu'il y auoit cent ans qu'elle ne l'auoit veu. De là les bras pendus au col l'vn de l'autre, ils s'en allerent à la tour, & estans entrez dans leur chambre, apres auoir fermé l'huis, s'entendirent à contenter leurs amours. L'air estoit assez nebuleux, mais l'argentine Lune espandoit ses rayons, & en plusieurs lieux perçoit les nuees, qui rendoit celle nuict aucunement claire. Cela fit que le Duc congneut mout bien sa niepce, vit leurs caresses: mesmes entendit les parolles qu'elle dit: Dequoy il demeura grãdement satisfaict, & reputa Charles pour l'vn des plus auentureux, & fortunez gentils-hommes de Bourgongne. Charles aiant demeuré bonne piece auec sa dame, se delibera de partir, pour ne laisser le Duc si longuement aux escoutes. Et pour

pren

prendre congé de s'amie, il lui dit, qu'il falloit qu'il se trouuast long tẽps auant le iour en la chambre du Duc, qui le luy auoit ainsi enchargé Elle vouloit, selon sa coustume, l'accompagner iusques à la sortie du iardin: mais il ne le voulut souffrir, la faisant demeurer en la tour: Arriué où estoit le Duc, ils s'en sortirent, monterent à cheual, & s'en retournerent au chasteau d'Argil. En cheuauchant, le Duc promit de nouueau à Charles qu'il tiẽdroit secrettes ses heureuses amours: Et cõme au parauant il l'aimoit grandement, maintenant qu'il le vid estre sien prochain parent, il l'en aima beaucoup dauãtage. Si que en Cour il n'y en auoit point qui fust plus en la grace du Duc que Charles. La mauuaise & endiablee Ducheſſe voyant cela, desesperoit, & force-

noit d'ire & de fureur, se faisant accroire qu'elle ne pouuoit viure si elle ne faisoit mourir Charles: dont elle murmuroit souuent quād elle estoit auec son mary.

Le Duc qui en fin auoit clairement cognu sa malice, luy commanda expressement qu'elle ne fust iamais si hardie de luy en tenir aucun propos en aucune maniere que ce fust: d'autant qu'il s'estoit entierement esclarci de l'innocēce de Charles, & auoit clairement cognu, voire touché auec le doigt que son amoureuse estoit sans comparaison plus belle qu'elle, & plus digne d'estre aimee. Ce dernier propos fut la hache & congnee, qui fit vne tresprofonde playe au cœur de la malitieuse Ducheſſe, voire la fit si dangereuse, qu'elle en deuint beaucoup plus malade que si elle eust eu

fieure

fieure continue. Le Duc l'alla visiter, pour entendre qu'elle estoit sa maladie. Les medecins affermerent qu'ils ne trouuoient aucun signe de maladie en elle: bien y trouuoient ils vn certain mescontentement, causé de ce qu'elle n'auoit peu mettre à executiõ quelque sien proiect, le Duc, qui sauoit où gisoit le lieure, la reconforta assez. Mais il n'y auoit ny consolation ny remede qui luy valust, si elle ne sçauoit le nom de l'amie de Charles. Pource, auec toute importunité, elle pressoit le Duc de luy manifester qui estoit ceste Dame si excellente. Le Duc, pour luy clorre la bouche, se courrouçant fort aigrement luy dit: Ma femme laissez ceste curiosité, & ne m'en parlez iamais: car ie vous asseure que si par cy apres vous m'en sonnez mot, nous nous separerons,

& ie n'entreray plus en voſtre cham bre, ny vous ne mettrez plus le pied en la mienne. Cela dit, il s'en partit, la laiſſant fort mal contente, pource qu'elle ſe voyoit eſconduite de ce qu'elle deſiroit plus de ſçauoir. De là à peu de iours, s'augmentant en elle de plus en plus le deſir de ſçauoir ce qu'elle ſouhaittoit: ſon mal creut grandement, auec pluſieurs & diuers ſymptomes, angoiſſes, ſueurs froides, & eſuanouiſſemens. Le Duc, qui deſiroit ſur tout auoir lignee, penſant qu'elle fuſt enceinte, & craignant qu'elle ne ſe deraiſaſt & perdiſt ſon fruict, s'en alla la nuict coucher auec elle, & pour la conſoler la careſſa fort mignardement: Nonobſtant la deffenſe qu'il luy auoit faict, elle vinſt derechef à le ſonder, pour ſauoir le nom de l'amie de Charles. Dames

& Damoiſelles, vous me pardonnerez ſi ie dis la verité : mais c'eſt bien vn grand cas, que nous voyons ordinairement, que quand vne femme ſe met en teſte de vouloir ſçauoir quelque choſe de ſon mary, en fin elle trouue tant de moyens, & vſe de tant de perſuaſions, qu'en deſpit de ſon dit mary, elle obtient ce qu'elle deſire, de façon que par viue force il eſt contraint de luy complaire, quoy que contre ſon gré. La Ducheſſe donc, apres pluſieurs autres propos, voiant que le Duc ne luy vouloit declarer la maiſtreſſe de Charles, toute baignee en pleurs, confits en mil & mil ardents ſouſpirs, parla en ceſte façon. Helas! Monſeigneur, qu'elle eſperance peux-ie auoir que vous vous vouluſsiez emploier pour moy en quelque choſe de grand' difficulté, quād

vous me refusez vne chose si legere & si aisee. Vous tenez plus de compte d'vn vostre meschant seruiteur, que non pas de moy. Ie me persuadois, ainsi que la raison le veut, que vous & moy ne fussiõs qu'vn; mais ie me treuue grandement deceuë, puis que vous ne me voulez gratifier d'vn si petit plaisir, dont ie vous ay requis si affectueusement. Vous m'auez plusieurs fois dit beaucoup de secrets de grande importance, & vous sçauez que iamais ie n'en ay declaré pas vn d'iceux. Si biẽ vous auez iuré de ne le iamais reueler ie vous asseure que me le disant, vous n'enfraignez aucunement vostre serment, d'autant que vous le dites à vous mesmes, estans vous & moy vne mesme chose, & deux en vne chair. Ie croy que estant grosse de vous (elle mentoit: car il n'en estoit rien)

rien) vous estes content que moy, & le fruict que ie porte en mon vétre, mourions, puis que ie me voy defaillir à veuë d'œil par la grande melancolie dont ie suis saisie pour le peu d'amour que ie voy que me portez. Le Duc, qui croyoit veritablement qu'elle fust enceinte, de crainte de la perdre, ensemble le fruict qu'elle disoit auoir dans les flancs, se delibera de la contenter, & luy dire tout ce qu'elle desiroit d'entendre. Mais premierement auec la face refroncee & parolle rude, il luy vsa de ce langage: Vous estes la femme la plus obstinee qui se puisse trouuer en tout le monde. Vous auez veu le refus que ie vous ay faict iusques icy de vous dire vn secret. En mespris de moy, & contre mon entiere volôté vous le voulez sauoir à quelque but qu'il en viéne:

Mais ie fay vœu à Dieu, & en ſon nom ie vous iure, par le bapteſme que i'ay receu, & en foy de vray Prince, que ſi iamais vous reuelez aucune choſe à perſonne, quelle qu'elle ſoit; & ce que ie vous diray preſentement, ny par parolle, ny par eſcrit, ny par ſignes, ſans aucune miſericorde ie vous couperay la gorge, & ſouuenez vous-en bien: car, par le Dieu viuant (ſi cela aduient) vous ne moutrez iamais d'autres mains que des miennes. La Ducheſſe aueuglée du desbordé appetit qu'elle auoit de ſçauoir ce ſecret, s'accorda aux conditions que le Duc luy ſpecifioit. Elle ſçeut donc de ſon mari toute l'hiſtoire de Charles Vaudrai, & de Madame du Verzier. La maiſon des Vaudrais en Bourgongne eſt fort ancienne, de grand nobleſſe, & qui tient plu-

ſieurs

fieurs chasteaux : Mais Adrian Vaudray, pere de Charles, marpailla quasi tout son bien, hors-mis vn petit chasteau qu'il laissa à son fils. Pour reuenir à nostre histoire, quād la malheureuse Ducheſſe eut ouï tout le discours, elle feignit q̄ l'affaire luy aggreoit fort : mais pour crainte du Duc, elle cachoit sa grieue passiō de ialousie & de desdaing, dont toutesfois son cœur bouillonnoit. Peu de iours apres aduint que le Duc fit proclamer vne feste solennelle, à laquelle il conuoia tous les gentilshommes, & damoiselles de la contree, voulant tenir Court ouuerte huict iours durant. A celle feste plusieurs Dames & Damoiselles se rendirent, & entre autres madame du Verzier. Vn iour que le bal estoit, comme plusieurs Dames estoient assises à l'entour de

Madame la Ducheſſe, elle pleine de mal talent, & maling courage contre Charles, voiant la merueilleuſe & incomparable beauté de la dame du Verzier, commença à parler de l'amour auec celles qui l'accompagnoient. Comme chacune mettoit en auant ce qu'il luy en ſembloit, la ſeule dame du Verzier les eſcoutoit. Ce que voiant la Ducheſſe auec vn courage plein d'extreme ialouſie, luy demanda? Et vous, belle niepce, eſt-il poſsible que ceſte voſtre ſi grande beauté ſoit ſans amy, ou ſeruiteur? Lors la dame du Verzier auec vne grace gentile luy reſpondit fort reuerемment. Madame la Ducheſſe, ceſte miéne beauté quelle qu'elle ſoit, ne m'a peu encor acquerir vne telle poſſeſsion que d'vn amy, ou d'vn ſeruiteur. La Ducheſſe pleine d'enuie, & de ialouſie enragee,

gee, branlant la teſte, lui repliqua deſpitement: Belle niepce, belle niepce, ie veux que vous ſachiez qu'il n'y a amour au monde ſi ſecret qui ne ſe deſcouure, & vienne en fin en lumiere ny petit chien ſi bien appris, & faict à la main, duquel l'abbaiement ordinaire ne s'entende quelquesfois. Ie vous laiſſe à penſer tres-courtois Seigneurs, & gratieuſes damoiſſelles, quelle fut la douleur, quelle fut l'extreme angoiſſe qui perça le cœur de la deſfortunee dame du Verzier, voiant deſcouuert ce que ſi longuement elle auoit tenu ſecret. Suiuant quelques propos qu'autresfois Charles luy auoit tenus de la Ducheſſe, elle creut que vrayement il eſtoit amoureux d'elle, & qu'il lui auoit manifeſté les deſcouuertes de ſon petit chien. Ce qui la tourmétoit le plus,

c'eſtoit

c'estoit le tresfroid & tresmordant venin de la pestiferee ialousie, qui luy rongeoit le cœur. Et combien que de l'angoisse elle se sentist quasi deffaillir, neantmoins sa vertu fut si grande, & si constante, & sceust si bien reprimer la passion de son cœur, qu'en cachant sa grieue douleur, comme sous-riant elle respondit à la Ducheſſe, qu'elle ne se congnoissoit pas fort bien au langaige des bestes. Il n'y eut pas vne des dames, qui estoient là presentes, qui entendist à quelle fin le iappement du chien auoit esté mis en ieu. La dame du Verzier demeura là quelque temps: puis se leua, & passa en la chambre du Duc, & de la en celle où elle estoit logee, dolente outre mesure, & pleine d'vn extreme creue cœur. Le duc se promenoit, qui vid entrer sa niepce en sa chambre,

&

& pensa qu'elle y allast pour quelque sien affaire. Quand la miserable dame fut en sa chambre, sans fermer l'huis, pensant estre seule, elle se laissa tomber sur le lict, comme priuee de ses forces naturelles. Vne damoiselle, qui s'estoit mise à la ruelle du lict pour dormir, oiant le bruit qu'auoit faict la desconfortee dame en tombant, hauſſant vn peu la courtine, recongneut la dame, mais elle demeura coie, n'osant rié dire. La pauure dame, aiant laſché le frein à ses ameres larmes, s'efforçoit auec voix debile, d'exprimer sa grieue douleur, parlant en ceste maniere: Ha moy miserable, quelles parolles ay ie ouy dire! Helas elles me sont pour sentence diffinitiue de ma mort. I'ay clairement entendu par icelles la fin de ma vie iadis si heureuse, & maintenãt la plus

mal

malheureux qui soit. O le plus aimé qui fut iamais, est-ce cy la recõpense, est ce cy le guerdon de mon honneste, chaste, & vertueux amour? Ha mon cœur! comme fis-tu si dommageable, & mal consideré choix, de prendre pour le plus loyal celui qui est le plus desloyal & infidelle, pour le plus vrai & ouuert, celui qui est le plus trompeur, & double: pour le plus secret celui qui est le plus langard, & vanteur? Las de moy! est il possible que la chose cachee aux yeux de tout le monde, ait esté reuelee à la Ducheſſe? Ha mon fidelle petit chien, tant bien apris, & seul tesmoing de mon treschaste amour, ce n'a pas esté toy qui l'as publié: Qui est donc celui qui l'a manifesté? Qui est celui qui pour se glorifier l'a descouuert? C'a esté vn, qui a la voix beaucoup plus

grosse

groſſe que toy, & le cœur le plus ingrat, que beſte qui ſoit au monde. C'a eſté celuy, qui contre ſon ſerment, contre la promeſſe iuree, contre la foy donnee, & contre la nobleſſe de ſon ſang, a manifeſté noſtre iadis fortunee vie, laquelle nous auons demené longuement enſemble heureuſement, & ſans offenſer perſonne. O mon amy de qui le ſeul amour eſtoit emprint dedans mon cœur, & auec lequel ma vie s'eſt conſeruee, maintenant il faut que vous publiant mon treſcruel & mortel ennemy, voſtre honneur s'aneantiſſe auec eternelle infamie, & que le luſtre de voſtre nom ſoit comme la poudre chaſſee du vent: & quant à moy il faut que me defaillant la vie, mon corps qui ne peut plus ſubſiſter, s'en retourne en terre, & que l'ame aille où il plaira

au

au Seigneur Dieu, ou qu'estant heureuse, elle iouisse à iamais des biens celestes, ou bien que damnee elle demeure perpetuellement dans les vengeresses flammes du feu infernal. Mais dy moi, desloial, dy moi, le plus ingrat, & infidelle de tous les humains, la beauté, & la bonne grace de la Ducheſſe, ſont elles ſi excellentes qu'elles t'ayent transformé, ainſi que Circé, auec ſes enchantemens transformoit les hommes en diuerſes beſtes, arbres, & pierres, t'a elle faict de vertueux deuenir boutique de tous vices? de bon, mauuais? d'homme, beſte ſauuage? O faux ami, encor que tu m'aies fauſsé la promeſſe, & la foy iuree, neantmoins ie te veux tenir ce que ie t'ay promis, qui eſt de ne vouloir plus viure apres que tu aurois manifeſté nos amours: Mais pource

pource que sans ta presence ie ne pourrois ny ne sçaurois viure, ie me donnerois volontiers la mort auec mes propres mains pour acheuer de te contenter, si ce n'estoit la crainte que i'ay de me damner eternellement. Mon extreme douleur me fait defaillir peu à peu, & ie m'asseure qu'en brief elle rõpra le fil de mon angoisseuse vie. A ceste douleur, qui me rendra au port desiré, ie ne veux pourchasser aucun remede, ny par la raison, ny par l'aide des Medecins. La mort seule sera celle qui donnera fin à tout. Ie choisiray bien plustost de me faire mourir, que de demeurer en vie sans amy, & sans cõtentement. Hà trompeuse fortune, enuieuse du bié d'autruy, comme tu as rendu mauuais guerdon à mes merites! Hà Duchesse! quel plaisir auez vous peu pren-

dre, à me dire ce qu'il vous a pleu, en si bonne compagnie, vous moquant de moy, sans que iamais ie vous en ay donné l'occasion? Maintenant iouïssez de celuy, qui seulement appartenoit à moy, & non à autre. Maintenant riez vous de celle qui se faisoit accroire qu'elle estoit exempte de toute moquerie, pource que ses affaires estoient secrets, & qu'elle aimoit vertueusement. Làs ce mot, d'abbayer, m'a blecé le cœur, m'a faict rougir la face, & pallir de ialousie. Hà mon triste cœur, ie sens clairement que tu ne peux plus demeurer en vie. L'amour mal congnu te brusle, la ialousie & tort receu te glace, & te fait mourir, l'iniure & la douleur extreme que tu souffres, ne permettent aucun lieu à consolation qu'on te puisse donner, estant, comme ie

suis,

suis, la plus desconsolee gẽtile femme qui nasquist iamais sur terre. Às ma pauure & malheureuse ame! pour auoir trop aimé, voire adoré la creature, i'ay mis en oubli mon createur. Il te faut auec vraye contrition de tes pechez, retourner à l'immense misericorde de ton sauueur, lequel tu as quasi renõcé pour folle amour. Ne desespere point, mon ame: mais confie toy asseuremẽt, que si tu recours à luy auec penitence de tes fautes passees, sans aucune doute tu le trouueras meilleur & plus amoureux pere, que tu n'as peu trouuer bon & loyal ami & mari celuy pour lequel si souuent tu as offense sa maiesté diuine. Hà mon Dieu, mon createur, qui es le vray & parfaict amour & qui m'as faict ceste grace que ie n'ay maculé d'aucũ vice l'amour que i'ay por-

té à mon mari, si ce n'a esté en trop aimant celuy que ie ne deuois point, & tenant nostre mariage caché contre les loix des saincts canons, ie supplie bien humblement ta saincte misericorde, & ce tien ineffable amour, qui te fit enuoier ton fils vnique prendre chair humaine, & souffrir dure & ignominieuse mort pour la saluation du genre humain, ie te prie & reprie, Mõseigneur, que par ta saincte grace, tu daignes receuoir l'ame de celle, qui dolente & repentante de t'auoir offense, & failli à obseruer tes commandements, se recongnoit estre coulpable. Ie te supplie de rechef, Seigneur, par le merite de ton fils, qu'il te plaise inspirer mon peu aimant infidelle, & ingrat mari à recongnoistre la faute qu'il a commise contre moy. Voulant la misera-

ble

ble dame continuer ses pleurs, elle s'esuanouit, & se changea son visage de telle façon qu'elle ressembloit vne image de fin allebastre. Comme elle faisoit ces dolents & pitoyables regrets, se complaignant de son Charles, Charles entra en la sale, où ne voyant sa maistresse, il entra en la chãbre où le Duc se promenoit, qui l'aiant veu, se douta incontinent qu'il cherchoit ses amours: parquoy s'approchant de luy, luy dit tout bellemẽt: Elle est en sa chãbre, & m'est aduis qu'elle n'est pas à son aise. Charles auec le congé du Duc, entra en la chambre à l'instant que la pauure dame, ayant acheué ses lamentations estoit demeurée esuanouie, & comme morte pour la mortelle angoisse qui luy auoit saisi le cœur. Charles la trouuant en celle façon plus morte que viue,

dolent outre mesure, la prit le plus doucemẽt qu'il peut entre ses bras, & pleurant amerement luy dit, Hà Mãdame, quel estrange accident est cestuy-cy? Me voulez vous si subitement abandonner? La miserable dame, entendant la voix de son mari, qu'elle congnoissoit trop bien, prit quelque peu de vigueur, puis ouurant ses languissans yeux, les dressa piteusement cõtre la face de son dit mari, comme se voulant plaindre de luy de ce qu'il auoit decelé leurs amours: mais ne pouuant former parolle, apres auoir ietté vn grand souspir, elle rendit l'ame à son Createur, entre les bras de son ami & mari. La damoiselle qui sommeilloit à la ruelle, sortit lors hors de la courtine. Charles luy demanda quelle auoit esté la maladie de la dame du Verzier. Elle ne luy en sçeut donner

donner autre raiſon, ſinon qu'elle luy racompta les grands, lamentables, & pitoyables regrets qu'elle auoit faicts. Charles cogneut le deſaſtre alors manifeſtement, que le Duc auoit reuelé à la Ducheſſe le ſecret de ſes amours. Là deſſus le faiſit vne ſi grande douleur, & fut ſon cœur ſurpris d'vne ſi mortelle angoiſſe, que ie ne ſçay comme il peut demeurer en vie. Il embraſſa de rechef le corps mort de ſa treſchere dame, & auec l'abondance des ameres larmes, qui luy tomboient des yeux, luy laua par pluſieurs fois ſon paſle viſage, diſant inceſſamment: Hà traiſtre que i'ay eſté deſloyal, meſchant, pariure, & digne de tout ſupplice, voire le plus mal-heureux qui viue auiourd'hui ſur terre, pourquoy eſt-ce que la peine de mõ peché n'eſt tombee ſur moi, & non pas

sur ceste innocente Dame, qui meritoit bien de viure plus longuement? Hà Seigneur Dieu, pourquoy as tu permis que ceste cy portaſt la peine du peché d'autruy. Que ne me foudroya le ciel auec ſes foudres eſpouuantables, à l'heure que ie fus ſi maudit, & abominable que d'ouurir ma bouche pour deſcouurir nos vertueuſes amours, qui veritablement eſtoient dignes d'vne fin plus heureuſe? Pourquoy ne s'ouurit lors la terre pour m'engloutir auant que ie rompiſſe la foy iuree? Ie deuois, ie deuois alors eſtre noyé, & abiſmé au centre de la terre. Hà ma meſchante & ſerpentine langue, tu merites bien eſtre condamnee à tenir place dans le profond abiſme de l'enfer, auec celle du mauuais riche, ſans iamais auoir aucun rafraiſchiſſement. Hà mon

cœur

cœur meschant, & trop craintif de la mort ou de perpetuel bannissement, pourquoy ne deuiens tu le manger ordinaire d'vn aigle affamé comme celui de Promethee, ou que n'es tu rongé d'vn mordant & affamé vaultour comme le foye de Titius? Hà ma maistresse! le plus grand malheur qui iamais aduint sous le ciel, m'est aduenu, & m'a fait cheoir d'vne indicible felicité en vne extreme, & perpetuelle misere. I'ay pensé de vous gaigner, & ie vous ay miserablemẽt perdue. I'ay esperé de vous voir longuement en vie, & demener long temps ensemble nostre vie accoustumee auec honneste plaisir & parfaict contentement, maintenant ie vous tiens morte entre mes bras, desesperé de plus viure, mal satisfaict de mon cœur, & de ma langue trop langar-

de. Hà langue, qui si long temps t'es teuë, & as esté secrette, fidelle & loyalle, comme en fin es tu deuenue babillarde, double, inconstante, desloyalle, & perfide ? Mais ie ne me dois plaindre d'autre que de moy. C'est moy qui me dois nómer perfide, ingrat, desloyal, traistre, meschant, & le plus infidelle qui se puisse trouuer. Ie me plaindrois volótiers du Duc, sur la promesse duquel ie me confiois, esperant de viure auec plus de seurté, & iouïr plus paisiblement de mes amours: Mais, mal-heureux, ie deuois bien penser, qu'il n'y auoit personne qui deust mieux garder vn secret de telle importance que moy. Le Duc a eu beaucoup plus de raison de dire son secret à sa femme, que ie n'ay pas eu de luy reueler celuy de m'amie. Ie ne me doy donc lamenter

que

que de moymesme, qui ay commis la plus grande & plus abominable meschanceté que l'on sçauroit imaginer. Ie deuois plustost endurer, non pas vn bannissement, mais mille tormens, & mille morts auant que d'ouurir la bouche pour dire ce qu'il m'estoit deffendu de publier. Aumoins ma tres-aymee dame seroit demeuree en vie, & ie fusse mort en homme de bien, aiant constamment gardé les paches qui estoient entre nous. Elle auroit clairement congneu combien ie l'aurois parfaictement aymee. Mais aiant forfaict cõtre son vueil ie me treuue vif: & elle, pour auoir parfaictement aymé, est morte, la douleur insupportable luy aiant serré le cœur. Las, ma maistresse vnique! ceci vous est aduenu, pource que vostre cœur pur & net, n'a sçeu cõme

me souffrir le vice de vostre peu loyal ami. Cela vous a faict plustost choisir la mort que la vie. Helàs, pourquoy ay-ie esté si leger de cerueau & si ignorant? Hà cœur ingrat, pourquoy ne te fendis-tu lors que i'ouuri la bouche pour reueler le secret qui deuoit estre celé. Le petit chien merite de m'estre preferé : car il a plus fidellement aimé sa maistresse que non pas moy. Hà mon cher petit chien, l'indicible ioye que ton doux abbayer m'apportoit m'est conuertie (miserable que ie suis) en mortelle & tresamere tristesse, depuis que par ma langue autre que nous deux a entendu ce que ta voix signifioit. Que mon espouse chere, & sans pair sache, quelque part qu'elle soit maintenant, qu'encor que la Ducheſſe se soit mis plusieursfois en deuoir de

me

me gaigner, si est-ce que son amour, ny celuy d'aucune autre dame, ne m'a faict fausser la promesse iuree: mais vn certain ie ne sçay quoy m'a esblouy l'entendement, me faisant accroire qu'en decouurant nostre affaire au Duc, i'asseurois perpetuellement le secret de noz amours. Toutesfois pour auoir esté ignorant, ie n'en suis pas moins coulpable: car ceste lourde ignorance ne m'excuse en aucune façon. Ie deuois touſiours penser qu'vn tel secret ne se deuoit iamais reueler. Et cela a esté la seule occasion que ie la voys icy morte deuant mes yeux. La mort me sera moins cruelle qu'à vous, ma maistresse, car pour trop loyallemét aymer vous auez mis fin à vostre vie tres-innocente. Mais à moy, quelle sera l'occasion de ma mort? Ie vous ay esté traistre, & infidelle.

fidelle. Et quels vices peut-on trouuer en creature humaine plus horribles, & plus abominables que ces deux cy? Pourray ie souffrir la lumiere, & le regard des hommes auec ceste mienne deshonnoree vie? Ne seray-ie monstré au doigt d'vn chacun? Ne diront les grands & petits, Voilà Charles Vaudray, le deshonneur de ceste illustre race, qui par le passé a produict au pais de Bourgongne tant d'honnorez barons, & fameux Cheualiers? Mais ie ne me soucierois du blason du peuple, si ie n'auois esté l'occasion de vostre mort trop hastiue. Moy, qui deuois tuer quiconque vous eust esté ennemi, làs ie vous ay tuee. Helàs, ma souueraine maistresse, si aucun pour quelque occasion que ce fust, se fust de tãt aduantagé que de mettre la main à l'espee

pour

pour vous offenser en ma presence, ne fusse-ie promptement couru, les armes en main, pour vous defendre, & exposer ma vie à mille dangers pour sauuer la vostre? Certainemẽt ie l'eusse faict sans aucune crainte. Et si veritablement ie l'eusse faict, pourquoy n'est il iuste & raisonnable, & selon tout deuoir, qu'on prẽne condigne vengeance d'vn si mal heureux homicide, & assassin desloyal plus qu'autre qui viue, lequel a esté ministre de vostre mort? Il vous a, ma bien aymee compagne, il vous a couppé le fil de vostre vie, auec autre coup que d'espee ou d'espieu. Partant il est du tout requis que ce public & meschant homicide meure par la main d'vn meschãt bourreau. Se peut il trouuer au monde vn plus infame bourreau que moy? O aueugle Amour, ie t'ay

gran

grandement offensé, me mescontant ainsi lourdement en ton ample regne amoureux. Parquoy, l'equité ne veut point que tu m'aides à m'oster hors de ce mõde, comme tu as faict celle qui a gardé fidelement tes loix. Il n'est pas decent que ie finisse mes iours auec vne si belle mort. Ie suis digne qu'auec mes propres mains ie chasse ma meschante ame hors de ce corps. Cela dit, il posa le corps de sa dame sur le lict, & prenant son poignart, qu'il auoit en son costé, s'en donna vn coup mortel à la poitrine, puis reprit entre ses bras le corps mort de sa biẽaymee. La damoyselle, qui auoit veu cecy, comme hors de son sens commença à crier à l'aide, à l'aide. Le Duc, aiant ouï ce cri, courut à la chambre & trouuant ce couple amoureux en la maniere qu'auez ouy,

s'ef

s'efforça de leuer Charles, mais ce fut en vain. Charles se sentant secoüer, & congnoissant le Duc à la voix, haussa quelque peu la teste vers luy, & luy dit auec parolles entrerompues & languissantes: Vous voiez, Monseigneur, à quelle fin vostre langue & la mienne ont conduit & ma chere compagne & moy, Dieu le vous pardoint, & me pardonne aussi mes pechez: car ie recongnois que c'est moy qui ay faict la faute. Le Duc taschant tousiours de releuer Charles, le vid à l'instant tomber à bouchon sur sa dame où il demeura roide mort. Aiant puis entendu de la damoiselle le succez de tout, pleurant amerement il se mit à genoux deuant les corps des malfortunez amans, & baisant plusieurs fois leurs faces, leur demanda pardon. Cela faict, il tira le

ſanglant poignard hors de la poitrine de Charles, & tout furieux s'é alla à ſa ſalle où la Ducheſſe dãſoit ioyeuſement, pource qu'elle penſoit s'eſtre vengee contre Charles, & contre la dame du Verzier. Le Duc donc s'approchant d'elle furieuſement, lui dit: Mauuaiſe & meſchante femme, vous ſouuient il point que vous printes le ſecret que ie vous dis ſur voſtre vie? Diſant cela il la tua à coups de poignart. Toute la cõpagnie, qui eſtoit en la ſalle à ſe reſiouir, demeura grandement marrie, & cuidoit quaſi que le Duc fuſt deuenu fol. Mais lui, ayant faict ſigne qu'on lui donnaſt audience, leur compta la piteuſe hiſtoire des deux amants. Puis aiant faict enterrer en vne Egliſe la Ducheſſe, qui ſe trouua n'eſtre point enceinte, il fit faire aux deux miſerables amants,

vne

vne riche, & ſuperbe ſepulture de marbre fort bien & artiſtemét grauee, laquelle il fit poſer en vne abbaye qu'il auoit fondee peu de tẽps au parauant. Là dedans furent mis les deux amãts auec vn epitaphe qui cõtenoit l'hiſtoire de leurs amours, auec leur piteuſe fin. Charles auoit vn frere nommé Raoul, à qui le Duc donna deux chaſteaux à luy & aux ſiens, à ſçauoir Berſalin, & Corlaou. Quelque temps apres il entreprit vn voyage outre mer, pour la defenſe de la terre ſaincte, duquel il rapporta honneur, & profit. Retourné qu'il fut en Bourgongne, il reſigna à vn ſien frere charnel ſon Duché, & ſe reduiſit en l'abbaie où eſtoient enſepulis les deux mal-fortunez amants, pour faire penitence: & là acheua le reſte de ſes iours au ſeruice de Dieu,

viuant sainctement,& austerement. Vous auez oui la fin de ma piteuse histoire, par le discours de laquelle on peut apprendre, que d'vne faute qu'on faict,en naissent plusieurs autres.

HISTOIRE SIXIEME

A magnifique seigneur le seigneur Iean Dominique Aierold.

Belle vengeance des Cordeliers contre les Musniers de Paris,qui les auoiẽt faict dancer par force.

C'Est vne generalle coustume en la France, que les artisans des villes & grosses bourgades, ont certains iours de l'annee qu'ils solennisent comme pour patrons de

de leurs meſtiers. Or ces artiſans, le iour de leur feſte s'aſſemblent & vont en bande faire leurs monſtres par la ville ou par le bourg où ils ſe tiennẽt, diſnent & ſouppent enſemble, n'eſpargnans ny le bon vin, ny les bonnes viandes. Pource que le iour ils ne ceſſent de trotter, ſauter, danſer, & faire autres ſemblables paſſetemps, ils s'eſchauffent à bon eſcient, qui faict qu'apres auoir beu & rebeu outre meſure, la plus part d'eux ſe trouuent yures & tous lourds. Le iour que les muſniers de Paris faiſoient la feſte, ils firent tant de folies, & ſe chargerent ſi vilainement de vin, que pluſieurs d'ẽtre-eux ſortirent hors de leurs ſens, & cheuaucherent, (comme l'on dit communement) la iument de Merlin, qui alla plus de quarante neuf lieues hors de ſon ſentier. Apres

soupper donc ils se trouuerent tous sur le pont de la Seine où sont leurs moulins, où ils se mirent à danser, sauter, & faire des enragez, celebrãt plustost les festes de Bacchus que de quelque sainct. En ce point deux freres mineurs, de ceux qu'on nomme Obseruantins, s'en allans par la ville pour quelques affaires, sans s'aduiser de la feste, passerent par le pont aux Musniers. Quelques vns de ces Musniers, qui auoient pris du poil de la beste, plus qu'il ne leur en falloit, les apperceuans, leur coururent à dos, comme font les loups affamez sur vn trouppeau de brebis, & les prenans par leurs capluchons, les trainerent aux danses, où vouluſsent ou non, ils les contraignirent de sauter & de danser, les menaçãs, s'ils ne faisoient des enragez aussi bien qu'eux, qu'ils les ietteroient

à la

à la riuiere la teſte la premiere : puis les tirans par leur manche, & par leur capluchõ, ils les tourmẽtoient miſerablement, crians à haute voix, dãſez Cordeliers, à la dãſe des Muſniers. Les pauures religieux, ſe voians tõbez entre les mains de ces yurõgnes, craignãs qu'on ne les enuoiaſt boire à la riuiere plus d'eau qu'il ne leur en falloit, eſtãs entre l'ẽclume, & le marteau, choiſirẽt pluſtoſt de dãſer & ſauter cõme les autres, que d'attendre qu'on les fiſt peſcher ſans filé ny ſans ligne. Penſez qu'il faiſoit beau voir deux religieux ſauter en telle façõ, & faire des enragez parmy vne trentaine d'yurõgnes de Muſniers. ô que ces Muſniers euſſent bien eſté à Marſeille! Ie vous peux dire que c'euſt eſté pour fournir brauement vne des galeres du Roy treſchreſtien. Apres

que les pauures Cordeliers furẽt aſſez trauaillez & laſſez, les Muſniers firent apporter du vin, & commencerent à en aualler de grãds godets. N'attendez pas qu'il y miſſent vne goute d'eau. Et forcerent auſsi les religieux d'en aualler deux grandes taſſes. En fin les pauures gens eſtans ſortis des mains de ces aſniers, tous rompus, las, ſuans à groſſes goutes, & eſtourdis à demi, ſe rendirent le pluſtoſt qu'ils peurent à leur monaſtere, ou apres s'eſtre preſentez à leur Gardien ils racompterent la grande vilennie qui leur auoit eſté faicte. Dequoy le bon Gardien fut grandement deſplaiſant, ainſi que le faict le requeroit. Car on s'y eſtoit porté fort deshonneſtement, & auec peu de reuerence à l'habit, & aux ſeruiteurs de ſainct François. Mais comme il eſtoit perſonnage

ſonnage attrempé, ſage,& de lõgue experience, il n'y voulut proceder à l'eſtourdie, ny s'en aller plaindre au magiſtrat ſeculier: mais deliberant attrapper le lieure, auec vne charette à beufs, comme l'on dit, il fit aſſembler tous les religieux, qui d'ordinaire eſtoyent plus de quatre cens, & leur defendit, ſur peine de deſobeiſſance, qu'ils n'euſſent à manifeſter à ame viuante, en quelque façon que ce fuſt, l'outrage qu'ils auoient receu par les Muſniers. Que ſi quelqu'vn leur entamoit le propos, ils fiſſent ſemblant de n'en rien ſauoir, & qu'on lui laiſſat entierement le ſoing d'en prendre la vengeance. Le bon vieillard conſideroit & preuoioit que s'il euſt recouru à la court de parlemẽt, il publioit à tout Paris, ce que (peut eſtre) peu de gẽs ſçauoiẽt, & ſe rendoit la fa-

ble du peuple. Toutesfois il ne laiſſoit pas d'aduiſer s'il pourroit trouuer quelque bon moien, pour chaſtier à bon eſcient ces vilains & outrecuidez beliſtres de Muſniers, qui fuſt ſans faire tumulte à la ville, & qui ne laiſſaſt pas de donner exemple aux autres, à ce que de là en auãt ils euſſent à laiſſer paſſer en paix les religieux par la ville, ſans leur donner ſemblables deſtourbiers. Ceſte inſolence ne fut point autrement diuulguee par Paris, de façon que les Muſniers, n'en entendans rien murmurer, penſerent que le tout fuſt aſſopi, & n'y penſerẽt plus. Mais le caut & prudent vieillard de Gardien (qui attendit ſagement, & le lieu, & le temps pour mettre à execution ſes deſſeings) eſtoit lié au doigt auec vn nœud diamantin, allant continuellement reſuant, & fantaſiant,

fantasiant, comme il pourroit rendre pain pour fouasse à ces yurongnes de Musniers, sans en pouuoir estre repris, mais plustost loué. Il auoit ia trouué plusieurs moiens de se pouuoir bien & suffisammẽt venger d'eux, & ne s'estoit arresté à pas vn, quand la fortune luy en presenta vn gentil & tout à poinct. Il y auoit vn marchand qui auoit faict conduire grande quantité de froment à Paris, & auoit eu ceste faueur du Gardiẽ de le faire descharger dans les greniers du monastere. Le Gardien, voiant qu'il auoit le plus beau moien du monde, & de facile execution, pour se venger, sans qu'il fust repris de personne, ne voulut pas laisser passer vne si bõne & belle occasion. Il y auoit ia long tẽps que la feste des Musniers estoit passee, tellemẽt qu'ils auoient

mis

mis en oubli l'iniure qu'ils auoient faicte aux religieux. Le Gardien donc enuoia aux Musniers vn seruiteur du monastere, leur dire qu'il auoit plusieurs sacs de froment, lesquels il voudroit bien estre moulus, auant que la Lune d'Aouſt se passast, pource que la farine de celle Lune dure long temps sans se gaster. Parquoy il les pryoit de luy vouloir moudre ledict bled, en les contentãt à la mode accoustumee. Ayans arresté du iour qu'ils commenceroiẽt à moudre, les Musniers des moulins enuoyerent de bon matin les cheuaux, asnes, & mules, auec trente de leurs valets pour prendre partie de ce bled. Entre ceux-cy se trouuerẽt tous ceux qui auoient faict danser & sauter les pauures religieux. Le Gardien auoit apposté deux cens ieunes religieux de

de diuerſes natiõs. (car il y en auoit de François, d'Italiens, d'Allemans, & d'Eſpaignols, qui auoient eſté enuoyé là pour eſtudier) Les deux qui auoient eſté contraints de iouer les matachins ſur le pont, eſtoient auſsi de ce nombre. Cõme les Muſniers furent arriuez au monaſtere, l'on les fit entrer dedans auec leurs beſtes, puis on les conduit vers le grenier: mais en y allãt, ils entrerent en vne grande chambre, où ils ſe trouuerent en vn inſtant enuironnez par les religieux apoſtez, tellement qu'aucun d'eux ne ſe peut ſauuer. De là en peu de temps ils furẽt par les religieux deſpouillez auſsi nuds qu'ils eſtoient le iour qu'ils vindrent au monde. Apres cela ſans aucune pitié & miſericorde, ils furent brauement battus, & mout eſtrangement fouettez auec les cordes

des neufues des Frates. Et pour leur rende la pareille, on leur crioit, Danſez Muſniers, à la danſe des Cordeliers. Ie vous peux aſſeurer que ces ieunes religieux ſe vengerent à bon eſcient du tort qui leur auoit eſté faict, & apprindrent aux Muſniers à danſer vne danſe qu'ils n'auoyent iamais danſee. Pour les terribles eſtrillades qu'ils auoyent receu, toute leur chair eſtoit violette ou ſanglante. Les religieux eſtans beaucoup plus las que ſaouls de foueter, firẽt apporter pluſieurs ſeaux d'eau freſches de laquelle ils firent boire vne pleine taſſe à chacun des meſſieurs les Muſniers. Et en cela ils furent plus courtois, & diſcrets enuers leſdits Muſniers, que n'auoyẽt pas eſté les Muſniers enuers eux, quand ils firent aualler du vin aux deux pauures religieux, qui mouroyent

royẽt de chaud, choſe qui leur pouuoit grandement nuire, & cauſer quelque grieue maladie. Cela faict Monſieur le gardien entra, & fit donner les habillements à ces miſerables Muſniers qui pleins de mal talent, le regardoyent de trauers, comme autheur & miniſtre de leurs eſtrillades & dur ſuplice. Dequoy s'apperceuant le bon vieillard, leur dit, Mes enfans, vous ſçauez bien ce qui ſe dit communement, que qui en fait, en doibt attendre. Ces religieux alloyẽt faire leurs affaires par la ville ſans vous faire aucũ ennuy: mais vous, comme brigans qui ſe tiennent aux bois, leur fiſtes le deſhonneur qu'il vous pleut, & les menaçaſtes de ietter en la riuiere, ſans auoir aucun eſgard au ſacré habit du ſerafic, patriarche, monſeigneur ſainct Frãçois. Eſt ce choſe qui ſoit de faire

de faire aux seruiteurs du Seigneur Dieu? Prenez donc en patience la discipline que ie vous ay faict donner. Toutes les fois qu'il vous viendra volonté de vous moquer de mes religieux en la façon qu'auez fait, ie vous feray appreſter vn de ces ſompteux banquets. Allez en paix, & emmenez vos beſtes. L'affaire ſe diuulga par Paris, & paruint meſmes aux oreilles du Roy, qui ne s'en fit que rire, luy ſemblant raiſonnable que tel que donne l'aſne en la paroy, tel il le reçoiue. Apres cela les pauures Muſniers ne pouuoyent faire vn pas que les petits enfans ne leur criaſſent à chaſque fois, Aux Cordeliers, larrons publics, aux Cordeliers où vous trouuerez du grain des neufues ceintures des religieux en abondance.

HISTOIRE SEPTIEME
A M. Iules Caleſtan.

Gentile inuention d'vne chambriere, pour deliurer de mort ſa maiſtreſſe, & ſon amy.

IL y eut en Anuers, & peut eſtre y eſt encor auiourd'huy, vn qui auoit longuement ſuiui les guerres paſſees, qui durent encor de preſent. Ce ſoldat, pour eſtre braue homme de ſa perſonne, eſtoit ſouuent employé par ſes Capitaines auec charges honnorables, & principalement par le Comte de Burre, qui luy vouloit beaucoup de bien. Il ſçeut ſi bien remuer les pouces, principalement aux logis, deſquels il en auoit touſiours trois ou quatre pour faute d'vn, qu'il aſ-

sembla vne bóne somme de deniers. Se voyãt la bourse garnie, il se delibera de quitter l'espee, & se faire marchand. Il estoit homme de bon esprit, & pour auoir demeuré en son ieune aage auec vn marchand en Anuers, il s'estoit assez bien façonné en la marchandise. Il commença donc à traffiquer : & voiant qu'en peu de temps il auoit grandement proffité, il ne se contenta pas de son traffic d'Anuers, mais il voulut aussi negotier à Bruxelles, & pour ce faire il y tint vn facteur, auquel il bailla bonne somme de deniers, afin qu'il les negotiast, & en tirast le plus de proffit qu'il pourroit, auec les moyens dont les marchands vsent ordinairement. Il auoit de coustume chaque samedi par l'aller & venir de la mer, de se mettre sur eau pour aller à Bruxelles, & ayant veu

veu les comptes de son facteur, s'en retourner le dimâche de bõne heure à Anuers. Ce marchand prit vne ieune fille à femme, qui estoit bien & richement douee. Elle estoit fort belle, & peut estre n'auoit sa pareille en Anuers, où toutesfois il s'en trouue bon nombre de belles & de gentilles. Vn marchand Florentin, d'vn trente ou trente & vn an s'enamoura de ceste nouuelle mariee, & commença à luy faire la Cour. Mais pour chose qu'il sçeut faire, il n'auançoit rien, d'autãt que la ieune femme ne vouloit aucunement entendre à ce qu'il pretẽdoit. Dequoy le marchand Florentin se trouua à demi desesperé: mais tant plus il estoit rebouté de sa dame, tant plus il luy sembloit que son feu s'augmentast, & l'encourageast à suyure ses brisees. En fin il trouua moyen

auec sainct Iean Bouche-d'or de corrompre la chambriere de son amoureuse. Ceste chambriere sçeust si bien dire & si bien faire, & persuader sa maistresse auec raisons de si grande efficace qu'elle se condescendit à aymer le Florentin. Et de vray il estoit beaucoup plus beau ieune homme, & plus aymable que n'estoit pas le Flameng, qui n'estoit pas des plus nets du monde. Leur conclusion fut, que comme le mari s'en seroit allé à Bruxelles, ceste nuict là le Florentin viendroit tenir sa place. Venu le samedi, tant attendu & tant desiré, le mari, suyuant sa coustume, s'en alla à Bruxelles, & le Florentin à l'heure dite, fut par la chambriere receu en la maison & couché au lict de son maistre à costé de son amoureuse. Vous pouuez penser s'il s'acquitta vaillamment

lamment de son deuoir. La chambriere, aiant laissé sa maistresse bien accompaignee, de peur que les esprits ne l'espouuantassent, s'en alla dormir auec vn sien ami, de l'autre costé de la rue, vis à vis de leur maison. Mais auant que de sortir, elle fit tenir à la porte vn seruiteur, qui sçauoit tout le mistere, à celle fin que sans bruit elle peust r'entrer en la maison auant qu'il fust iour. Le mari, estre arriué à Bruxelles, en moins d'vne heure despescha ce qu'il auoit à faire auec son facteur, & s'embarquãt auec deux autres marchands de Flandres, s'en retourna en Anuers. Les Flamẽgs ont celle coustume, que quand ils veulent honnorer vn ami estranger, ils le meinent à l'hostellerie, & luy font grand' chere, mangeans & beuuans à leur mode. Apres qu'il eust festoyé

& banqueté quelques siens amis, il s'é alla à la maiſõ, & heurta à l'huis. Le ſeruiteur, que la chambriere faiſoit tenir à la porte, demanda qui c'eſtoit qui heurtoit. Ouure, reſpõd le marchand, car c'eſt moy. Le ſeruiteur ne pouuant mieux faire, ouurit. Le maiſtre s'en alla droit à ſa chambre où luiſoit vn petit de lumiere, là trouuant ſa femme, & ſon adultere, il prit ſon eſpee pour les tuer. Mais penſant qu'ils ſeroient damnez, & s'en iroyent en Enfer, s'ils mouroyent ſans confeſsion, il ſe retint, & deſcendant en bas commanda à vn ſeruiteur qu'il allaſt dire au Gardien de ſainct François, qu'incontinent il luy vinſt parler pour choſe de grande importance. A peine eſtoit ſorti le ſeruiteur que la chambriere arriue, laquelle aiant entendu le faict, voulut faire le meſſage.

ſage. Ayant donc faict appeller le Gardien, qui eſtoit deſia leué, elle luy compta le faict, & obtint de luy qu'elle fuſt habillee en religieux. Et ainſi de compagnie s'en allerent à la maiſon, où le marchand dict au Gardien ce qu'il vouloit de luy. Le Gardien monta à la chambre auec ſon cõpagnõ fendu, & reueillerent les amoureux, qui laſſez du trauail, s'eſtoyent endormis. Ils furent bien eſtonnez quand ils entendirent cõme le faict paſſoit. N'ayant temps à reuendre, le Florentin s'habilla ſubitement, & ſur ſes habits veſtit le froc que la chãbriere auoit apporté. Cependant la chambriere ſe coucha auec ſa maiſtreſſe. Le Gardien deſcend en bas auec ſon cõpagnon, lequel tordant le col tenoit ſon capluchon ſur les yeux. Ayans trouué le marchand, le Gardien, qui luy

estoit familier, luy dit, Vous m'en auez donné vne. Vous me faites venir à ces heures extraordinaires, & me donnez à entendre vne vilaine menterie. Ie ne sçay pourquoy vous le faites. Ie n'ay trouué en vostre lict, sinon vostre femme, & sa chambriere à son costé, qui se sont mis à bon escient en cholere. Dieu le vous pardoint. Infamer ainsi les personnes! Le marchand, comme hors de soy, commença à iurer que certainement il auoit trouué dans le lict auec sa femme vn homme qui la tenoit embrassee, & dormoit. Vous vous trompez, dit le Cordelier, & crains que vous n'ayez la berlue. Montez là haut, & regardez bien, & vous confesserez que ie dis vray. Ie m'en vois au conuent. Dieu soit auec vous. Le bon homme monta là haut, & trouua sa chambriere à

costé

costé de sa femme, laquelle voiant son mari commença à se plaindre grieuement de luy, & le menacer, que si tost que le iour seroit venu el le s'en iroit chez ses parens, & leur feroit entendre la belle vie qu'il meine. Il y a ia quelques iours qu'el le s'apperçoit bien que le trop boire luy fait sembler vne chose pour autre. Il faut que celle nuict il ait hausſé le temps en quelque tauerne. La chambriere monta ausi sur ses ergots, & dit que toute la nuict elle auoit dormi auec sa maistresse, que c'est vne fême de bié, & que iamais elle n'a congneu en elle aucun mauuais deportemẽt. Ainsi à qui mieux mieux, maistresse & châbriere vesperisoyent le pauure Ianin. En fin le pauure Flameng se fit accroire que sa veuë l'auoit deceu, & demanda pardon à sa femme, de façon que le

tout fut pacifié. On trouua depuis le moyen que les deux amants se trouuoyent ensemble quand bon leur sembloit, pour enfiller leurs perles, sans en donner aucun souspeçon. Ainsi le sage aduis, & subit conseil de la chambriere, sauua la vie aux deux amants.

HISTOIRE HVICTIEME, Au seigneur Paulo Pansa, tresdocte poëte Latin.

Romilde, Ducheſſe du Friol, s'enamourache de Cancan Roy de Bauieres, qui luy auoit occis ſon mari. Elle s'accorde de luy liurer la cité s'il la veut prendre à femme. La fin où la cõduiſit ſa desbordee luxure.

PEV de temps apres la mort de l'Empereur Phocas, Cancan Roy de Bauieres entra à l'improuiſte, & auec puiſſante armee dans

dans les terres de Friol, d'où estoit Duc Gesolphe le Lombard. Friol, cité tresnoble, est vn mot tronqué, & corrompu, pris du Latin, *Forū Iulij*. Gesolphe sentant la venue du Roy de Bauieres, assembla tant de Lõbards qu'il peut, & courageusement auec ses gens s'en alla rencontrer Cancan. Il y eut vne cruelle, & dangereuse bataille, auec tresgrande effusion de sang, & y mourut beaucoup de gens, d'vne part & d'autre. Les Lombards eurent du pire, & fut tué leur Duc Gesolphe en ce sanglant faict d'armes. Encor que Cancan eust acheté cherement la victoire, pour y auoir perdu vne grande quantité de ses gens, cõmença neantmoins à faire le gast sur les terres de Friol, ruinant & bruslant tous les lieux qu'il pouuoit occuper, & vsant de sa brutale

tale cruauté à l'endroit de tout eage & de tout sexe. La Duchesse Romilde se retira auec Rodoald & Germoald enfans du feu Duc Gesolfe & d'elle, dans la cité de Friol, qui estoit inexpugnable, attendant là le secours des Lombards, qui amassoyent gens par toute l'Italie pour faire vne fort grosse armee. Cancan auec la plus part de ses gens, s'en al la asieger celle cité, plus garni de courage, que d'esperance de s'en pouuoir faire seigneur. Outre sa situation, qui estoit fort aduantageuse, elle estoit merueilleusement bien fortifiee, gardee par des braues hommes, & bien entendus au faict de la guerre, & abondamment fournie de toute munition necessaire, soit de viures, soit de guerre. Cela mettoit Cancan en grand esmoy, & hors d'esperance de la pouuoir cõque

conquerir. Mais ce qui luy bailloit le plus à penſer, c'eſtoit qu'il receuoit pluſieurs aduis comme tous les Lombards eſtoient en armes pour le venir trouuer. Parquoy il eſtoit pour rebrouſſer chemin vers ſes pays. Mais ce que ne peut faire la force, le deſordonné & lubrique appetit d'vne ſeconde Scylle, fille de Niſus, le fit. Ce fut la meſchante & cruelle Romilde, qui ouurit les portes d'vne cité inexpugnable à vn treſcruel ennemy. Vn iour que Cancan cheuauchoit, conſiderant les murs de la Cité, la Ducheſſe le remarqua, & le voiant ieune, fort beau, en la fleur de ſon aage, les cheueux creſpes, & la barbe blonde, en vn inſtant s'amouracha ſi à bon eſcient de luy, qu'elle n'eut plus autre penſemẽt que de le pouuoir tenir entre ſes bras, luy ſemblant vne

heure,

heure, mille & mille ans, iusques à ce qu'elle eust ses desirs accomplis. Parquoy aiant oublié que son mari auoit esté tué par le barbare, aiant mis sous ses pieds l'amour, que nature l'esguillonnoit à porter à ses propres enfans, elle despeche vn sien fidelle valet de Chambre à Cancan, pour luy offrir de sa part, qu'elle le mettroit dans celle forte Cité, moyennant qu'il luy vouluſt promettre la foy qu'il la prēdroit à femme. Le Barbare, qui ne cherchoit lors en ce mōde autre chose que de s'emparer de celle place, luy promit & iura auec grands serments qu'il la prendroit à femme. La mauuaise femme ne tira pas au long l'affaire: car la prochaine nuict elle mit l'ennemy dans la ville. Les fils du defunct Gesolphe, sentans que l'ennemy auoit occupé la Cité, trouuerēt moyen

moyen de fuir & de se sauuer. Cancan, s'estant emparé de la place, pour tenir aucunement sa promesse, coucha vne nuict auec Romilde, comme auec son espouse. Romilde ne se pouuoit saouler des embrassements du Roy, & se tenoit tresheureuse d'auoir rencontré vn tel mari. Mais luy congnoissant son insatiable luxure, s'estãt leué le matin, appella douze des plus robustes soldats qu'il eust, & leur cõmanda que tout ce iour & la nuict suyuante ils ne cessassent d'embrasser la Ducheſſe, sans luy permettre de se reposer aucunement. Cela faict à la façon des Turcs, il la fit vergongneusement empaler, afin que faisant vne fin si miserable, elle seruist d'exemple pour monstrer aux femmes qu'elles ne doyuẽt iamais postposer la raison à leur luxure, ny le

proffit,

proffit, & l'honneur, à leur plaisir charnel. En fin il saccagea la place, & alla en pillage toute la richesse, qu'autresfois les Hercules, & les Gots, & apres eux les Lombards auoient assemblé des despouilles & saccagemẽts de l'Italie, par l'espace de plus de cent cinquante ans, & l'auoient là mis cõme en vn lieu tresasseuré. Apres il chassa tout le peuple, brula la Cité, & la ruina & destruisit de telle façon, qu'auiourd'huy on ne peut bonnemẽt remarquer le lieu où elle estoit bastie, d'autant que les autheurs en escriuent diuersement. Le deshonneste appetit de Romilde conduisit à si miserable fin vne si noble & fameuse Cité: mais elle n'en porta pas le peché en terre, ainsi que vous auez ouy.

HISTOIRE NEVFIEME

A messire Louis Dante Aligieri, excellent docteur és droits.

Alphonse dixieme Roy d'Espaigne, repudie sa femme, pource qu'il n'en pouuoit auoir lignee, & en fiãce vne autre. Mais deuãt ses secondes nopces, sa premiere femme se treuue enceinte, qui faict qu'il reprend la premiere, & marie la seconde à vn sien frere.

LEs diuorces faicts iniquement par les grãds Seigneurs sont le plus souuent, occasion de beaucoup de maux. Beaucoup de ces Princes ont peu de respect aux loix humaines, & beaucoup moins encor aux diuines: & ne leur en chaut, moyennant qu'ils puis

sent accomplir leurs deshõneſtes, illicites, desbordez & volupteux appetits. Ie ne dis pas que les grãds ne ſoient quelquesfois conſeillez, & à bõne occaſiõ, de faire diuorce, mais la plus part en abuſent, ſans ſe vouloir remettre au droit chemin, lors qu'ils voiẽt la faute qu'ils ont fait. Ce que ne fit pas celuy dont vous orrez maintenant l'hiſtoire. Ferdinand quatrieme, Roy d'Eſpaigne, laiſſa ſon fils & ſucceſſeur Alphonſe dixieme de ce nõ. Ceſt Alphõſe print pour femme Violant, fille de Iaques Roy d'Arragon, qui fut celuy qui oſta aux Sarrazins les Iſles Baleares, aſſauoir, Maiorque & Minorque. Violant eſtoit tres-belle, de bonne grace, & diuinement bien appriſe. Alphonſe l'aimoit entierement, & ſe tenoit merueilleuſement contant d'elle. Mais ayant demeuré

quel

quelque temps ensemble, & voiant qu'il n'en auoit point d'enfans (qui estoit ce qu'il desiroit le plus) encor qu'il l'aimast bien, & lui faschast fort de la laisser, neantmoins il se delibera de la repudier comme sterille. Et lui laissant faire son procés par la iustice, il lui bailla le libelle de diuorce. Puis par le moien de ses ambassadeurs, il traita auec le Roy de Dannemarc,& print à femme sa fille Christierne. Ceste-cy estoit aussi diuinement belle. Or elle fut conduitte auec fort grand pompe par vn bon nombre de seigneurs, & Barons Espaignols iusques à Seuille. Se trouuant lasse & rompue, pour la longueur du chemin, elle demeura là quelque temps auec sa compagnie pour se reposer & rafreschir. Mais voicy que, contre toute esperance, cependant que

Christierne seiournoit à Seuille, & que le Roy l'attendoit en grande deuotion, Violant sa premiere femme se trouua estre enceinte. De ceste nouuelle le Roy Alphonse fut en mesme temps & ioyeux & fasché. Il estoit ioyeux de ce que Violant estoit enceinte, pource qu'il l'aymoit fort, mais il estoit fort angoissé, & plein d'ennuy, & de fascherie, de ce qu'il ne sçauoit cõme il se deuoit gouuerner à l'endroit de ceste seconde. Il estoit merueilleusement melancolique, se trouuant ainsi cõbatu de diuers discours, & ne voiant le moien de s'en resoudre. Alphõse auoit vn frere appellé Philippe, qui estoit Abbé de Valdoli, & esleu Eueſque de Seuille. Ce Philippe voiant le cuisant ennuy, qui rongeoit son frere le Roy Alphõse, & en sachant l'occasion: d'autre part n'aiant

n'aiant pas prop de volonté de porter le roquet, & la mitre sur la teste, si s'offrit de prendre Christierne à femme d'autant qu'il n'auoit encor esté promeu en aucun des sacrez ordres. Parquoy, auec le consentement du Roy de Dace, il print Christierne pour sa legitime espouse, aiant premierement quitté tous ses benefices Ecclesiastiques. Les nopces se firent auec fort grande solennité. Et dõna le roy Alphonse à l'espouse vne Cité auec plusieurs chasteaux outre le douaire que son pere luy auoit donné. Apres il donna à Philippes la Seigneurie de quelques citez, & le fit le premier, le plus riche & le plus grand Baron de son Royaume. Puis il reprint sa chere espouse Violant, de laquelle il eut plusieurs fils & filles. Le premier fils que Violant enfanta, fut

nommé Sanxe quatrieſme, qui fut inique à l'endroit de ſon pere, cruel & treſ-ingrat, ainſi que vous entendrez en apres, vous aiant premierement racompté quelque choſe de la vie de noſtre Alphõſe. Alphõſe dixieme, fut homme de grand eſtude, & fort renommé aux ſçiences mathematiques, & principallement en l'Aſtrologie, dont par excellence il eſtoit communement nommé d'vn chacun Aſtrologue. Il compoſa en ceſte ſcience vne fort belle œuure, touchant le mouuement des cieux, & des eſtoilles, que l'on nomme encor pour le iourd'huy: les Canons, ou bien les tables d'Alphonſe. Il eſcriuit auſsi vne cronique depuis le commencement du monde, iuſques à ſon tẽps, que les Eſpaignols appellẽt lh'iſtoire generalle. Il compoſa encor ſept liures de la maniere de

re de bien viure pour ſon peuple, à celle fin que chacun peuſt apprendre à ce gouuerner ciuilement, & religieuſement en ce monde. Il deliura le Royaume de Murcie de la patte des Sarrazins, & y planta pluſieurs colonies de Chreſtiens. Noſtre Alphõſe fut eſleu Roy des Romains, & Empereur par les Electeurs de l'Empire, à fin de l'oppoſer à Richard roy d'Angleterre, qui à force d'argent auoit corrompu quelques vns des Electeurs, & ſe mettoit en deuoir de ſe faire Empereur par force. Alphonſe, entendant la diuiſion qui eſtoit entre les Princes d'Allemaigne, demeura longuement en ſuſpens depuis qu'on l'euſt faict certain de ſon election. Mais entendãt que Richard eſtoit mort, il laiſſa le Royaume à Sanxe ſon fils & ſe tranſporta en Allemaigne.

Trouuant là les affaires en trouble (d'autant que Raoul, Comte de Habſpurch par les menees de l'Eueſque de Majence, & faueur de pluſieurs ſeigneurs Allemãs, auoit eſté eſleu Roy des Romains) ſuiuant le conſeil de pluſieurs, il delibera de s'en retourner en Eſpagne, pour ne mettre point l'Allemagne ce que deſſus deſſouz, & eſtre cauſe d'eſpandre tant de ſang humain. Ce bõ Roy qui auoit trouué les eſtrangers amis & fauorables en ſon endroict, & qui l'auoient tant honoré que de l'eſlire Empereur, trouua Sanxe ſon fils tellement aduerſaire & ennemi, que iamais il ne lui voulut reſtituer ſon royaume à quelque condition que ce fuſt. Dequoy eſtant marri & dolent outre meſure, congnoiſſant l'extreme deſloiauté & ingratitude de ſon propre

pre fils, il vescut à Seuille, comme vn homme priué : mais ne pouuant receuoir aucune consolation, il entra en vne si grande melancholie, qu'en brief il fut saisi d'vne grieue maladie, dont il mourut.

HISTOIRE DIXIEME
A M. Ottonel Pasin, excellent docteur és droicts & gouuerneur de Cecenne.

François de Carrare, Seigneur de Padoue, deuient amoureux d'vne sienne citadine, & en iouyt. Sa femme s'en apperçoit, & le descouure au mary de l'amoureuse. En fin ayans accordé leurs fleutes, ils s'en vengent, payans en la mesme monnoye ceux qui leur faisoient tort.

CE n'eſt point choſe nouuelle que deux amoureux iouyſſent des femmes l'vn de l'autre, au contraire il ſemble que ce ſoit ſelon le deuoir, quand ils reçoiuent, & qu'ils font endurer à autruy. On dit auſsi cõmunement, qui en faict en doit attendre. Pour venir donc à noſtre hiſtoire, François de Carrare, Seigneur de Padoue, qui fut grand amy de Petrarque, eut vne fort belle & treſnoble femme, laquelle aimoit ſon mary plus qu'on ne ſçauroit croire, & ne s'eſtudioit à autre choſe iour & nuict qu'à luy obeïr, & faire tout ce qu'elle penſoit luy deuoir eſtre agreable. Si elle demeuroit vne heure ſans le voir, elle lãguiſſoit, & luy ſembloit qu'on luy arrachoit le cœur. Le Seigneur de Carrare aimoit auſsi ſa belle

belle femme: mais non pas de si fer uent amour qu'il estoit aimé d'elle : & ainsi ne correspondoit point biẽ leur amour mutuelle. Il y auoit lors à Padoue vn des plus nobles & riches gentilshõmes qui y fut point, appellé Vitalian, lequel auoit vne ieune femme, belle outre mesure, gentille, & moult vertueuse. Aussi par toute la marche Treuigienne, & par la Lombardie, elle auoit le bruit d'estre vnique en ce monde, sans auoir sa pareille en beauté, en gentillesse, en bonnes mœurs, en belles manieres de faire, & en vertu. D'autre costé, pource que Vitalian estoit le plus beau ieune hõme qui fust à Padoue, qu'il prenoit grand plaisir aux lettres, qu'il estoit orné de toutes les bonnes parties que l'on eust sçeu desirer à vn gentilhomme, & qu'il viuoit magnifiquement,

quement, & auec fort grande liberalité. Pour ces raisons, dis-ie, il estoit aimé & honnoré de tous ceux de la cité, de façon que petits & grands disoient publiquement qu'il n'y auoit point au monde vne plus belle couple ny mieux accomplie. Le Seigneur de Padoue entendant à chaque fois loüer si fort Vitaliã & sa femme vn iour que (suiuant sa coustume) il se pourmenoit par la ville à cheual auec ses courtisans, & autres gentils hommes, passant par deuant le palais de Vitalian (qui estoit l'vn des plus beaux de Padoue) il mit pied à terre, luy & sa compagnie, & entra dedans. Oiant qu'on faisoit la musique dans le iardin, il se pensa que Vitaliã y deuoit estre auec sa femme: car il auoit ouy dire combien tous deux prenoient plaisir à chanter & à iouer des instruments.

ſtruments. Ceux qui eſtoient dans le iardin à l'ombre de quelques lauriers, eſtoient ſi ententifs à la muſique, que le ſeigneur François allant bellement auec ſa ſuite les ioignit, ſans qu'ils s'en prinſſent garde. Comme i'ay ia dit, Vitalian & ſa femme, qui ſe nommoit Dianore, & quelques autres chantres, chantoient certains beaux motets ſur le liure, faiſant vne fort harmonieuſe melodie, d'autant qu'ils accõmodoient merueilleuſement biẽ leurs voix aux parolles. Mais comme ils s'aperçeurent que le ſeigneur François eſtoit là, ils quitterent leurs liures, ſe leuerent, & le recueillerent honnorablement principalement le gentil & courtois Vitalian. Le ſeigneur voulut & leur dit, qu'ils ſe remiſſent en leurs places, & pourſuiuiſsẽt leur douce harmonie,

monie, & s'aſsit luy meſmes aupres d'eux, vis à vis de la belle Dianore pour la mieux voir. Regardant ainſi auec vn œil amoureux, & alteré Dianore, qui ſembloit augmenter ſa beauté en chantant, il ne ſe pouuoit ſaouler d'auoir les yeux ſur elle & de contempler auec quelle grace elle chantoit ſi mignardement, la trouuant beaucoup plus belle, & gentille qu'il ne l'auoit ouy renommer. Ce pendant qu'on chantoit, les ſeruiteurs de Vitalian, ſuiuans le ſigne que leur auoit faict leur maiſtre appreſterent vne belle collation auec bons vins, diuerſes confitures, ceriſes & autres fruicts que la ſaiſon portoit. Apres qu'on euſt acheué de chanter, on fit collation, & fut le ſeigneur ſerui honnorablement & auec grande courtoiſie. Le iardin eſtoit fort beau, & bien acconſtré:

couſtré : auſsi le loua merueilleuſement le ſeigneur François. Vitalian remercia le mieux qu'il luy fut poſſible, ſon ſeigneur, de la courtoiſie dont il auoit vsé en ſon endroit, d'auoir daigné deſcendre ainſi familierement en la maiſon d'vn ſien ſeruiteur, le ſuppliant qu'il luy vouluſt ſouuent faire ſemblables faueurs. Le ſeigneur luy dit, que paſſant par ce quartier, & oyãt la douce melodie de la muſique, il eſtoit deſcẽdu & entré dedãs pour mieux l'ouïr. S'eſtant pourmené bõne piece par le iardin, œilladãt touſiours la belle Dianore, ſans s'en donner garde, il beut par les yeux l'amoureux venin : de ſorte qu'ayant dit à Dieu à tous, & s'eſtre parti, il cogneut que le meilleur de ſoy eſtoit demeuré en la puiſſance de la treſgẽtille & belle ſur toutes, Dianore.

Penſant

Penſant donc à ſes affaires, & à ſon nouueau feu, tant plus il ſe ſentoit bruſler de l'amour d'elle, tãt moins il eſperoit pouuoir paruenir à la iouiſſance, & comble de ſes deſirs, d'autant que chacun ſçauoit que ſi iamais mary & femme s'aimerent, Vitalian, & Dianore s'aymoient. Neãtmoins tant plus luy manquoit l'eſperance, tant plus luy croiſſoit ſon ardant deſir. Il auoit de couſtume de bien ſouuent faire dreſſer le bal au palais pour l'amour de ſa fẽme qui ſe plaiſoit fort à voir dãſer. Dianore y auoit touſiours eſté inuitee, mais iamais le ſeigneur François n'auoit mis ſa fantaſie à contempler ſes beautez. Ie ne ſçay qui en eſtoit l'occaſion. Depuis que l'amoureuſe gueſpe luy eut poind & percé le cœur, il commença à dreſſer le bal chez luy plus ſouuent que

de

de coustume. Dansant auec la belle, il commença à la sonder de peu à peu, se monstrant merueilleusement attaint de son amour, comme veritablement il estoit. Mais Dianore, qui auoit son mari aussi cher que la prunelle de ses yeux ne prestoit l'oreille à chose que son seigneur luy sçeut dire: mais luy disoit qu'il luy parlast d'autre matiere, car elle n'estoit pas pour faire chose qui fust autre qu'honneste. Ceste respon se causoit vn merueilleux tourment à luy, qui eust voulu venir incontinent à la conclusion de son amour. Tant plus elle se monstroit dure, & difficille, tãt plus il descouuroit son feu. Parquoy ne cessant de la solicíter, ou par messages ou par lettres, il fit tant que toute Padoue cõgneut de quelle mousche il estoit poind. Le mal d'aymer, quand il est enraci-

né en quelqu'vn, ne se peut bõnemẽt celer, mais faut qu'il se descouure, & euapore en quelque part, ne plus ne moins que fait le feu qui a longuement esté couuert. Et pource qu'il n'y a cœur diamantin si obstiné, qui ne deuienne mol, & en fin ne se ploye quãd il est prié, aimé, hõnoré & serui: Dianore commença à prester l'oreille aux chaudes & affectueuses prieres de son amoureux seigneur, & condescendit tellement à l'aymer, qu'elle luy bailla esperance, qu'à la premiere cõmodité qui s'offriroit, il auroit l'accompliſſement de ce qu'il desiroit. Dequoy le seigneur François se tint pour le plus fortuné homme du monde, & luy duroit vne heure vn an entier, tant il desiroit de rassasier sa faim amoureuse. Viralian souuent alloit aux champs visiter ses grãges,

où

où il auoit de beaux logis, & bien accommodez. Là il demeuroit cinq ou six iours à prendre le deduit de la chasse, quelque fois plus, quelques fois moins. Bien souuent il menoit auec soy sa femme. La belle Dianore print occasion sur les voyages de Vitalian, d'octroyer le don d'amoureuse mercy à son seigneur, de façõ que quelque fois les deux amants se trouuerent ensemble, & accomplirent leur peu honnestes cupiditez. Ne croyez pas que le seigneur François amoindrist aucunement ses ardantes flammes par ses embrassements. Au contraire il sembloit qu'elles augmentassent, tant il se trouuoit satisfaict de la gentilesse de la belle Dianore, de sa douce conuersation, & de ses tresdelicieux baisers. La Dame ne se contentoit pas moins que luy,

non pas qu'il fust plus beau ny plus accompli que Vitalian, qui n'auoit son pareil, mais pource qu'il estoit seigneur de la Cité, elle faisoit grãd cas de la faueur du Prince, & s'estimoit beaucoup de ce qu'elle s'estoit acquise vn tel amoureux, qui auoit si aggreable sa beauté. Ainsi, chaque fois que le mari alloit dehors, ou à la chasse, ou pour autres affaires, elle donnoit le mot du guet accoustumé, & faisoit venir le seigneur, auec lequel elle chassoit d'vne autre façon, se faisant boucher le trou d'enfer auec beaucoup plus de plaisir, que n'en prenoit pas Vitalian aux champs apres les bestes, au Soleil, au vent, & bien souuent à la pluye & à la neige: car elle estoit à couuert, & se resiouissoit à l'ombre des courtines, se donnant le meilleur temps du monde. L'affaire

re alla de telle façon, que manians leurs amours auec moins de discretion qu'il ne falloit, plusieurs s'en apperceurent ouuertement, mais pour crainte du Seigneur, ils n'en osoyent faire bruit. Entre ceux qui s'en apperceurent fut la femme du seigneur. Ie ne sçay qui l'ẽ aduertist, mais elle congneut certainement le vilain tort que luy faisoit son mari. En estãt faicte certaine, auec clairs & euidents signes, elle fut surprise de si grande douleur, & creue-cœur, qu'elle en pensa mourir de rage. Et ne pouuant la passionnee Dame supporter moderement le fier desdain qu'elle auoit conceu, elle accoucha au lict malade d'vne fiebure aiguee, qui la cuisoit & tormentoit miserablemẽt. Le seigneur François fit venir les medecins, & mit tout soing & diligẽce pour luy

faire recouurer sa santé. Les Medecins employoyent tous les remedes qu'ils auoyent appris d'Hippocrates, de Galien, & des escoles Greque, & Arabique. Mais ils auançoyẽt peu, non pas que les remedes ne fussent tresbõs, mais pource que le desdaing & la cholere de la patiente estoyent si vehements, & venimeux, qu'ils luy auoyent tout infecté & gasté le corps de leurs pernicieuses humeurs. Quand elle congneut le danger où elle estoit, elle donna lieu à la raison, & dit en soymesme, Seray-ie donc si beste, que ie vueille mourir pour cest ingrat adultere de mari? O Dieu oste moy ceste opinion de la teste, & ne permets point que ie sois si sotte d'aimer qui ne m'aime point. Sur c'est aduis elle se refit & restaura grandement, & sagement dissimula sa

passion

paſsion, aiant conuerti ſon feruent, & marital amour en vne haine treſcruelle. Iour & nuict elle ne penſoit à autre choſe, ſinon comme elle ſe pourroit biẽ venger de l'iniure receue, & blecer ſon mari auec les meſmes armes qu'il l'auoit blecee. Elle conclud donc de faire ſon mari Marquis de Cornouailles, quoy qu'il ne bougeaſt de Padoue. Elle eſpluchoit lequel c'eſt qui luy viendroit mieux à propos, afin qu'en choiſiſſant vn qui fut accompaigné de vertu & de courtoiſie, elle fiſt cõgnoiſtre au monde (ſi iamais il ſe venoit à ſauoir) que l'appetit deluxure ne l'auoit pas eſmeue à rompre la foy maritale, mais biẽ deſpit, & deſir d'vne iuſte vengeance, qui à viue force l'y auoyent tiré par les cheueux. Mais elle ſe trompoit grandement: car, quoy que ſon mari fiſt

mal, si ne luy estoit-il point pourtant permis d'en vser de mesme. Estant donc guerie, elle ietta sa veuë sur Vitalian, qui luy sembla fort propre pour faire la vengeance, & de luy & de soy. Elle estoit assez familiere auec luy, d'autãt qu'ils iouyẽt souuẽt ensemble aux eschets, où elle prenoit grand plaisir. Elle commença à luy bailler l'alarme, luy disant, qu'elle ne croyoit point qu'il aymast tant sa femme comme il en faisoit le semblant. Vitalian ne pouuoit souffrir qu'on se truffast de luy, & qu'on luy dist qu'il n'aymoit pas ardamment sa femme, cõme s'il eust esté si lasche que d'ẽ aymer vne autre que Dianore. Comme la Dame congneut qu'il ne s'appercenoit point de la honte que sa femme luy faisoit, elle delibera de l'aduertir du tout, & sonder que

c'est

c'eſt qu'elle pourroit eſperer de luy. Iouant donc aux eſchets auec luy, entrans d'vn propos en autre, elle luy deſcouurit fort dextrement l'adultere de ſa femme, & le tort que le ſeigneur François leur faiſoit à tous deux. Le debonnaire Vitaliã, oyant ce diſcours, & conſiderant l'amour qu'il auoit touſiours porté à ſa femme, fut quaſi au point de mourir, tant eſtoit preſſé d'extreme douleur, tellement que le cœur luy defailloit. Dequoy s'apperceuant la Dame, luy mit en auant tant de raiſons, qu'elle l'appaiſa, & le deliura de la grieue paſsion qu'il enduroit. Apres elle cõmença à ſe plaindre de ſon mari, qui tenoit ſi peu de compte d'elle, diſant que bien ſouuent le deſdain a plus de force que l'amour, & induit les femmes, qui ont le cœur en bõ lieu, à faire choſe

cõtre leur deuoir. Elle sçeut si bien & si commodement agencer son dire, que le triste Vitalian luy respondit, qu'elle auoit bien bonne raison, si elle rendoit au seigneur pain pour gasteau. Lors la Dame continue, & luy dit, que s'il auoit l'entendement, il se deuoit preparer de traitter Dianore comme elle le traittoit: Et puis que tous deux estoyent offensez, ils deuoyent rendre la pareille à ceux qui les auoient offensez. Enfin, estant la Dame assez belle & gentile, ils s'accorderent tous deux d'executer leur vengeance auec les armes qui s'vsent ordinairement dedans le lict sans aucune perte de sang. Ainsi, ayans mis ordre de se trouuer ensemble sans que personne s'en apperçeust, ils iouyrẽt par vn long temps de leurs heureuses amours, au grand contente

tentement de tous deux, par le moyen d'vne damoiselle de chambre de ladite Dame.

HISTOIRE ONZIEME

A magnifique & vaillant Cheualier le seigneur Benedit Mondolphe.

Eccelin premier du nom, rauit vne ieune fille, promise à vn sien neueu, dont s'en ensuyuit des grands esclandres: la mort d'vn grand nombre d'hommes, & la ruine de plusieurs Chasteaux.

IE'AY veu autrefois les Annales de la tresnoble cité de Padoue en la maison de l'illustre Seigneur, M. Antoine Cap de Vaq, Senateur de Padoue. On lit en icelles annales, qu'é la marche Treui

Treuicenne, que l'Empereur Othõ troiſieme donna à Alberic de Saxe ſien ſoldat, parmi les Seigneurs de Romano Caſtello, il y en eut trois nõmez Eccelins, deſcendus de ceſt Alberic. Le premier d'iceux, pource qu'il auoit vn peu la langue graſſe, fut appellé Eccelin le begue. Ceſtui-cy eut vn fils nommé auſsi Eccelin, mais ſurnommé le Moine. Il aduint que Gerard Cãp ſaint Pierre, treſnoble ieune hõme, & le premier de la ieuneſſe Padauane, prattiquoit de prendre à femme vne treſnoble & treſriche fille, qui auoit vn fort ample douaire. Ce Gerard eſtoit fils d'vne ſœur germaine d'Eccelin le Begue, qui fut cauſe qu'il luy cõmuniqua le traitté qu'il pretendoit faire, puis conclut ſon affaire auec les parens de la fille, qui auoit nom Cecille Bayonne. Le Begue,

gue, qui n'aymoit pas son neueu comme il deuoit, rauit incontinent par tromperie & violence ceste Cecille, & la maria à son fils Eccelin surnommé le Moyne. La friandise de la riche dot l'induisit à ce faire: car il estoit du tout auare. Gerard, aiant receu vn si inhumain, & desloyal tort, entra en vne extreme cholere, & conuertit la reuerence, & l'amour, qu'il portoit à ses oncles & cousins, en vne tresmortelle & trescruelle haine, ne pensant iour & nuict à autre chose, sinon comme il pourroit prẽdre vne insigne vengeance d'vne si grande iniure, & se faisant accroire qu'il ne pourroit viure aucunemẽt, ny endurer la veuë & lumiere des hommes, s'il ne faisoit quelque grand escorne à ses ennemys. Estant donc enyuré d'extreme courroux, & commencant à

gouster

gouſter la douceur qu'il eſperoit ſentir en ſe vengeant, il s'abandonna miſerablement pour proye à l'appetit de vengeance, apres auoir foulee aux pieds, & iettee derriere les eſpaules la raiſon: de façon qu'il n'y auoit choſe au monde, ſi meſchante qu'elle fuſt, qui ne luy ſemblaſt honneſte, pourueu qu'elle luy ſeruiſt à ſe venger. Il en aduient ainſi à tous ceux qui ſe laiſſent gouuerner par le courroux: c'eſt, qu'ils ne peuuẽt moderer leurs propres paſsions, eſtants contraints de ſuyure leurs mal-reiglez appetits. Apres que les nopces furent faictes entre Eccelin le Moyne & Cecille, Gerard (qui ne ceſſoit d'eſpier l'occaſiõ de ſe venger) fut aduerti par vne eſpie comme l'eſpouſe s'en deuoit aller aux bains d'Apone. Parquoy aiant mis en campaigne vne compagnie de ieunes

ieunes hommes, choisis, vaillants & bien armez, il alla rencontrer ceux qui accompagnoyent Cecille aux bains, les assaillit fort courageusement, & roidement, & rauit la Dame d'entre leurs mains. Comme il l'eut en son pouuoir, quoy qu'elle luy criast merci, & demandast aide & secours, il la força au milieu du chemin public, & en prit son plaisir charnel, non ia par appetit de luxure, mais en despit des Eccelins, pere & fils, ses oncle & cousin. Ceste acte si abominable irrita & esmeut tellement les Eccelins, le Begue & le Moyne contre la cité de Padoue (voyãs que les Padouãs ne s'estoyent mis en aucun deuoir de chastier l'innocence de Gerard) qu'ils prindrent les armes, & commencerent à guerroyer entre eux. Qui fut le commencement d'vne

guerre

guerre treſcruelle, & de la deſtruction de preſque toute la prouince de la marche Treuigienne. Outre le dómage de pluſieurs treſnobles citez, il y eut plus de cent que villages, que chaſteaux, qui apres auoir longuement demeuré affligez, & tormentez, en fin ſe trouuerent deſtruicts & ruinez iuſques aux fondements. Cecille, combien qu'en ſon cœur elle n'eut point rompu la foy coniugale, neantmoins pource qu'elle auoit eſté violee, ſon mari la repudia, & la rendit à ſes parés. Puis eſpouſa Aldeide de la noble famille des Mangons en Toſcane, qui pour lors eſtoit fort illuſtre & puiſſante. De ceſte cõionctiõ (ie ne ſçay ſi ie la dois appeller mariage, ou adultere, attendu que Cecille viuoit encor, qui eſtoit la vraye femme) vint au monde le ſuperbe, & malheureux

heureux Eccelin troisieme, qui fut la ruine de plusieurs citez, & principallement de Padoue. Estant à Veronne, ayant ouy que Padoue s'estoit reuoltee, il fit d'vne cruauté inusitee, tailler en pieces douze mil Padouans qu'il auoit auec soy pour ostages. Veritablement ce fut vn abominable tyran, qui passa de beaucoup en cruauté Phalaris, Mezence, l'vn & l'autre Denis, Gaye, Neron & tous les autres plus cruels tyrans qui iamais furẽt. Pour cause de l'iniure que son pere auoit receu de Gerard, il eut touiours en haine les Padouans.

me à tres-illustre, & reuerendissime Cardinal, le Seigneur Frederic Sanseuerin.

Cassan Roy de Tartarie, voyant vn miracle manifest, se conuertist à la foy Chrestienne auec tous ses subiects.

COmme i'ay autresfois ouy prescher à vn Iacopin en leur venerable lieu de la Rose, on ne doit pas trouuer estrange, si auiourd'huy nous ne trouuons tant de miracles, comme il s'en faisoit du tẽps des Apostres, & de la primitiue Eglise. La raison est, pource qu'alors il faloit attirer par miracles les infidelles pour les cõuertir à la foy Chrestienne, & faire voir à toutes natiõs

qui

qui viuent sous le Ciel, qu'on ne peut faire miracles auec le nom des dieux que les Païens adorent, mais seulement auec le nom, & vertu du pere, & du fils, & du sainct Esprit. Maintenant que la foy est fondee & establie auec le precieux sang du Sauueur du monde, le benoit Iesus Christ, par le tesmoignage de tant de martyrs & tant de saincts personnages, les miracles ne sont plus necessaires, combien neantmoints qu'encor souuent il s'en face. Ainsi preschoit ce beau pere. Sans m'eslongner de la matiere des miracles, ie vous en veux compter vn merueilleux, qui fut occasion de conuertir à la foy Chrestienne l'Empereur des Tartares, & ses subiects. Pour dõc vous faire mon compte, ie vous dy, qu'apres la mort d'Argon Can, l'Empereur de Tartarie,

Cassan son fils luy succeda en l'Empire, & fut moult aimé, & obey de ses subiects. Se voyant Empereur au grand contentement de son peuple, & oyant faire grand cas d'vne fille du Roy d'Armenie, qui en ce temps estoit tenue pour la plus belle que l'on eust sceu voir, sans la cognoistre que par ouyr dire, il fut si fort espris de ses beautez, qu'il se delibera de l'auoir à femme. Ayant faict ceste deliberation, il s'en conseilla auec ses Barons, qui le trouuerent bon. Il enuoye donc au Roy d'Armenie vne magnifique Ambassade, pour luy demander sa fille à femme. Le Roy aiant ouy les Ambassadeurs, fut fort faſché, cognoissant sa fille qui se nommoit Catherine, estre bõne & deuote Chrestienne, & le Tartare estoit payen & idolatre. D'autre costé, considerant les

grandes

grandes & affectueuſes prieres que le Tartare lui faiſoit, il craignoit que s'il ne lui accordoit ſa demande, il ne ſe deſpitaſt, & enuoiaſt vne armee pour endommager & deſtruire l'Armenie. Mais premier que de ſe reſouldre quelle reſponce il feroit, il communica le tout à ſa fille, enſemble le danger qu'ils pourroient encourir, ſi l'on ne contentoit le payé. Catherine, ayãt demeuré quelque temps à part ſoy toute penſiue, reſpondit ainſi à ſon pere: Mon treshonnoré Seigneur, & pere, auant que de cauſer le moindre deſplaiſir à vous ou à voſtre Royaume, ie choiſirois pluſtoſt la mort, ou bien iamais n'auoir eſté nee. Parquoy ie conſentiray de prendre pour mary ce Tartare, moyennant qu'il m'accorde vne ſeule condition, qui ſera que ie puiſſe, & ceux

qui m'accompagneront, viure en la loy Chreſtienne, & faire exercice d'icelle. En toute autre choſe, ie lui ſeray femme, & ſeruante obeiſſante. Le pere print grand plaiſir en la ſage reſponce de ſa fille, & cõclud alors qu'elle meſme rendroit reſponce aux Ambaſſadeurs, & les feroit certains de ſa reſolution. Cõme leſdits Ambaſſadeurs furent introduits deuant la Royale pucelle, apres lui auoir faict la reuerence qu'ils lui deuoient, ils demeurerent tellement ſi eſtonnez & esbahis, voians ſon incroyable & merueilleuſe beauté, qu'ils ſe faiſoient accroire qu'ils n'eſtoient point deuant vne creature mortelle: mais bien deuant vn Ange du ciel. Apres ils lui firent entendre ce que l'Empereur de Tartarie demandoit, comme deſia elle en auoit eſté aduertie par

par ſon pere. Lors la Royale damoiſelle leur declara ſa volonté fort gaiement & en beau language. Les Ambaſſadeurs l'ayant ouï, lui dirẽt qu'ils feroient le tout entendre à l'Empereur, & en diligence, s'aſſeurans que ſa Maieſté lui accorderoit entierement tout ce qu'elle demandoit. Parquoy ils eſcriuirent tous vnanimement à leur Seigneur, les conditions que la pucelle leur auoit proposé, & l'aduertirent bien au long de l'indicible, voire ſupreme beauté d'icelle, de ſa gentilleſſe, beau maintien, & courtoiſie. L'Empereur de Tartarie ayant leu la lettre, ſe ſentit deſmeſurement accroiſtre le deſir d'auoir pour eſpouſe vne tant louable & belle fille. Il fit dõc faire de fort amples lettres, ſouſcrites de ſa main propre, & ſeellees du ſeel de l'Empire, par leſquelles

il octroioit & approuuoit entierement, tout ce que sa future espouse auoit demãdé. Il fit aussi depescher autres lettres qu'il addressa à l'vn de ses Ambassadeurs, par lesquelles il luy bailloit auctorité d'espouser la Princesse en son nom, & cõme son Lieutenant. Ainsi furent celebrees les espousailles en grande solennité, & fut conduite l'espousee en Tartarie fort honnorablement & bien accompaignee. Outre les Seigneurs que son pere luy donna pour l'accompaigner, elle mena auec soy quelques prebstres Armeniens, & quelque nombre de gentilshommes & damoiselles, qu'elle vouloit tenir pres de soy. Comme elle fut arriuee au lieu où estoit l'Empereur, elle fut recueillee de luy fort amoureusement, & honnoree ainsi que legitime imperatrice, comme

de

de celui qui s'en trouuoit merueilleusement satisfaict & content. Elle se gouuerna auec vne si grande humanité, & gentilleſſe, qu'en peu de tẽps elle gaigna le cœur de tous ces peuples, & fut aimee & reuerée de tous en general. Grands & petits louoient l'aduis de leur Seigneur, qui s'eſtoit ſçeu pourchaſſer vne femme ſi accomplie. Elle ne demeura gueres auec ſon mary, qu'elle ne ſe ſentiſt enceinte, au grand contentement de tous leurs ſubiects, qui en montrerent vne extreme allegreſſe. Maintenant (comme il plait au Seigneur Dieu, qui ſçait tirer le bien du mal) ſon terme venu, elle enfanta vn fils ſi laid & ſi contrefait, qu'il reſſembloit pluſtoſt à vn monſtre, qu'à vne creature humaine. Dont tous les Chreſtiẽs qu'elle auoit amené auec ſoy,

demeurerent fort estonnez, & elle dolente outre mesure. On faisoit infinis discours par toute la Cour, & y auoit vn grand & euident murmure, chacun blasmant vn si monstrueux enfantement. L'Empereur (quoy qu'il aimast ardamment sa femme) neantmoins estant entré en vne profonde ialousie, & croyant qu'elle eust commis adultere, il changea son amour en vne haine implacable. Parquoy suiuant l'aduis de son conseil, il condamna & mere & fils à estre bruslez: dont tout le peuple estoit grandement faché: car il l'auoit en opinion de femme de bien, & vertueuse. Voyant la triste & desolee Imperatrice que pas vne de ses excuses n'auoit lieu, elle se disposa d'endurer patiemment le feu, & de receuoir la mort en gré. Apres elle fit requerir son mari qu'il

qu'il permist qu'elle se peust confesser, & que la nouuelle creature fust baptisee. Ce que le Tartare lui permist facillement. Ayant donc faict venir son prestre, elle se confessa, & print le precieux corps de nostre sauueur, auec fort grande deuotion. Apres voulant qu'on baptisast la nouuelle creature en vne Eglise qu'elle auoit faict bastir, l'Empereur (qui ne vouloit entrer en l'Eglise, & qui estoit contãt de voir les ceremonies du Bapteſme) vouluſt que ce fust en la place qu'elle fust baptisee. Comme la pauure creature eust receu le bapteſme, subit en la presence de l'Empereur, des Barons, & de tout le peuple, de laide & contrefaicte qu'elle estoit, elle fut miraculeusement transformee en vn tres-bel enfant, & le mieux formé qui fust point en tout

l'Empire

l'Empire, ayant beaucoup des traits de son pere. Le peuple commença à crier que l'Imperatrix estoit iniustement condamnee. Cassan, ses Barons, & tous ceux qui estoient là presents, & auoient veu vn miracle si euident, se conuertirent tous à la foy Chrestienne, & receurẽt le bapteſme. Cassan auec grand plaisir, remit l'Imperatrix en son premier estat, & auoüa le petit pour son fils. C'est ce Cassan, qui au tẽps de Boniface huictiesme, auec l'aide du Roy d'Armenie son beau pere, & du roy George, alla auec grosse armee contre Melesain Soldan d'Egypte, dõt il le chassa auec grãd meurtre de Sarrazins, puis deliura Ierusalem des mains des infidelles, & visita fort deuotement le sainct sepulchre. Il enuoya vne fort honnorable Ambassade au Pape, & au

Roy

Roy de France, à ce qu'ils enuoiassent des gens en Surie pour garder les païs qu'il auoit conquis, d'autãt qu'il n'y pouuoit longuement demeurer, aiant la guerre en son païs de Tartarie. Mais le Pape Boniface mettoit toute son entente à chasser par tous moyens les Colonnois, & les Gibelins hors du monde: Et Philippe le Bel, Roy de France, ayant esté excommunié par ledict Boniface, faisoit tout deuoir de le priuer de la Papauté. Boniface mourut, & luy succeda Benoist onzieme. Mais il veseut si peu de temps Pape, qu'il ne peut faire l'entreprinse de la terre saincte comme il auoit deliberé. Apres que Cassan fut retourné en Tartarie, les Sarrazins recouurerent toutes les places qu'ils auoient perdues, à la honte eternelle du nom Chrestien.

HISTOIRE TREZIEME

à tres magnifique & docte seigneur, M. François Peto Fondano.

Belle ruse du Duc Galeas Sforce, auec laquelle il abusa vn de ses Conseillers, de la femme duquel il iouyssoit.



Aleas Sforse, Duc de Milan, fut moult genereux, & liberal Prince, mais il estoit trop adonné aux femmes. Outre la sienne il ne se cõtentoit d'auoir vne ou deux damoiselles, mais en auoit touſiours cinq ou six: dõt il aduint, que iouïssant ainsi de plusieurs, il en eut aussi plusieurs fils & filles, desquels en y a encor auiourd'huy en vie. Entre autres, il aima la femme d'vn sié Conseiller, qui estoit fort plaisante, & belle,

belle,& auec laquelle il prenoit bié souuent son plaisir. Ce Conseiller ordinairement, & le plus du temps se tenoit en son estude, qui estoit à l'entree de la maison, en vne chambre basse, pour plus grande commodité des parties qui venoient vers lui à conseil. Tous les domestiques de la maison, tant hommes que femmes, sçauoient ce qui se passoit entre leur maistresse, & le Duc. Cela donnoit grãde commodité au Duc pour iouïr de son amoureuse quand il vouloit. Personne ne se mettoit en deuoir d'en aduertir le mari, mais au contraire ils s'aidoient à accommoder le Duc. Il aduint vn soir en hiuer, que l'on a de coustume de soupper tard, que le Duc, apres l'Aue Maria, entra en la maison du Conseiller, & se ioua longuement auec la conseillere. S'en voulant

lant partir, pource qu'il estoit heure d'aller souper, il descend les degrez. Comme il estoit vis à vis de l'huis de l'estude de Monsieur le Conseiller, ledict Conseiller vint à sortir. Le Duc ne se pouuoit cacher: mais soudain s'aduisant d'vne ruse, il salue le Cõseiller, & luy fait bon visage. La coustume est à Milan, que la grand' porte de la maison, (principalemẽt aux logis des grans Messieurs) ne se ferme point le soir, sinon quand on veut souper. Mósieur le Docteur, voyant le Duc qui auoit sa rondelle, & son espee nue en la main, luy dit, Monseigneur, que faites vous maintenant à ces heures ainsi seul? Puis cõmanda subit à ses seruiteurs qu'ils allumassent les torches. Là dessus, luy dit le Duc, qu'il estoit ainsi venu à heure extraordinaire, pour confe-

rer

rer auec luy de chose de grande importance. Deux des premiers & plus signalez gentilshommes de Milan auoient vn procés au priué conseil de fort grande importance: Car il s'y agissoit du reuenu de plus de dix mil ducats par an. Et iamais on ne les auoit peu appointer à l'amiable, pource que chacun pretendoit auoir le droit de son costé. Plusieurs fois les parens de l'vn, & de l'autre s'estoyent assemblez auec des gẽs d'Eglise, pour les accorder, mais ils n'auoyent rien aduancé. Le Duc qui les aymoit grandement tous deux, & eust volontiers veu quelque honneste appointemẽt entre eux, prit occasion sur ce proces de s'excuser, si à heure si suspecte il alloit seul & en l'equipage que le docteur le voyoit. Le prenant donc par la main, ils entrerent dans

ſon eſtude, où ayans faict laiſſer de la lumiere, apres qu'ils ſe furent aſſis, le Duc parla de ceſte façon au Conſeiller. Ie ſçay que vous ſçauez combien ie deſire que le procez intenté, y a ià pluſieurs mois entre tels deux gentilshommes mes ſubiects s'appointe. Et pource que ie les ayme tous deux egalement, il me deſplait de les voir conſumer en plaidoierie. Partant, ſçachant combien vous eſtes renommé pour voſtre ſçauoir, & combien vous eſtes riche en conſeils ſur quelque faict qu'on vous ſçauroit propoſer, & de quelque importãce qu'il ſoit, ie ſuis icy venu à ceſte heure, pour vous prier que pour l'amour de moy vous vueilliez deſployer les threſors de ſciẽce & d'inuẽtiõ qui ſont en vous, pour trouuer quelque remede expedient pour appointer ce procez, & faire

faire en sorte qu'õ n'en vienne point en sentence diffinitiue. Ie vous promets que vous ne me sçauriez faire plus grand plaisir que cestuy. Ie le vous eusse bien enuoyé dire par vn de mes valets de chãbre: mais passãt par icy pour aucuns miens affaires, i'ay trouué bon de le vous venir dire moymesme. Vous auez entendu ce que ie desire de vous. Monsieur le Cõseiller, sãs y pẽser plus auãt, se pẽsa auoir receu vne insigne faueur de ce que le Duc à vne telle heure, l'estoit daigné aller trouuer ainsi familierement en sa maison. Parquoy l'aiant remercié de sa grande humanité qu'il auoit vse en son endroit, il luy promit de faire tout le posible, afin que le different se passast ainsi qu'il le desiroit. Ainsi Duc aiant esté trouué en la maison du conseiller à vne telle heure satis-

fit premierement à la femme, & puis encor au mary, & auec raisons apparentes. Ce ne fut pas sans en tenir propos ioyeux & en rire tout leur saoul toutes les fois que monsieur le Duc, & madame la conseillere se trouuerent ensemble.

HISTOIRE QVATORZIEME, à illustre & tresnoble Princesse D. Claire Vesconte.

Vn escolier en vn mesme temps, & en vn mesme lict iouyst de deux siennes amoureuses, sans que l'vne s'apperceust de l'autre.

IN l'vniuersité de Pauie y eut vn escolier (duquel ie tairai le nō pour quelque bon respect,) sterescolier, encor que pour estre bon esprit, il s'addonnast du tout

tout à l'eſtude de Philoſophie, neantmoins comme il fut ſur la fleur de la ieuneſſe, qui volontiers ſuit l'eſtandard de Cupidon, il s'abandonna du tout en proye à vne aſſez belle dame, femme d'vn citoyẽ qui eſtoit aſſez aiſé des biens de fortune. Le ruſé eſcholier ſçeut ſi bien faire, qu'il ſe rendit fort familier de ce citadin, qui apres l'inuitoit aſſez ſouuent à diſner & à ſouper. Par le moyen de ceſte familiarité, il ſe familiariſa encor auec ſa dame. Et alla l'affaire de telle façon, qu'apres que l'eſcholier euſt fait entendre ſon amour à ſa dame, & qu'il eut accompaigné ſon dire de prieres eſtroites, elle, qui n'eſtoit pas de marbre, mais de chair, & dos, prit tel gouſt à ſes parolles, qu'elle le fit maiſtre & ſeigneur de la principale porte de ſon chaſteau. Toutes les fois que la cõ-

modité y estoit ils ne failloiét point de se dõner du bõ tẽps,& de mener ioyeuse vie. Mais pource que la trop grãde abondãce engẽdre desgoustement & d'autre costé les ieunes hõmes, autant de dames qu'ils voyent, autãt ils en desirẽt, nostre escholier ietta l'œil sur vne veufue, qui prattiquoit assez souuent auec son amoureuse. Elle estoit toute gaye & ioyeuse, ce qui luy plaisoit grandemẽt, & luy mettoit en teste d'essayer les moyens de la pouuoir conquerir. Parquoy il commença auec le coing de l'œil, de luy ietter des regards amoureux le plus dextrement qu'il peut. Elle qui voioit qu'en celle maison l'escholier estoit fort familier, & du maistre, & de la maistresse, sans y penser aucune malice, creut qu'il fust leur parent, & le congnoissant estre tout gentil, & de

de bonne grace, elle monſtroit qu'il ne luy deſplaiſoit point qu'il luy fiſt l'amour. Parquoy, conuerſant ordinairement en celle maiſon, & y trouuãt à chaque coup l'eſcholier, elle commença à luy monſtrer bon viſage, & à luy faire cõgnoiſtre qu'il eſtoit en ſa grace. Mais elle vouloit tellement manier ſon affaire que la maiſtreſſe de la maiſon ne s'en apperceuſt. Le ieune homme s'apperceuant de la farce, nageoit auſsi entre deux eaux, de peur de gaſter la queuë au faiſan, n'aiant la commodité de luy parler, il s'aidoit des yeux. Apres il luy eſcriuit vne lettre amoureuſe, laquelle il luy bailla dextremẽt. Elle la prit, & la leut, & luy fit reſponſe, par laquelle elle luy fit ſçauoir, qu'elle l'aimoit autant que luy elle: mais qu'elle ne voioit aucun moyen de parler enſemble

en secret, à cause d'vn facheux cousin qu'elle auoit chez soy : Partant elle le prioit qu'en la maison où ils pratiquoyent tous deux, il aduisast de ne rié faire ne dire deuant la maistresse de la maison d'autant qu'elle le pourroit rapporter à ce fascheux cousin. L'escholier eut grand plaisir de voir que la vefue ne s'apperceuoit aucunement de la familiarité qui estoit entre luy & la maistresse de ladite maison. Il alloit tousiours cherchant quelque moyen pour iouir de la vefue, laquelle de son costé ne desiroit pas moins d'esprouuer la iouste du ieune homme. Il aduint de là à peu de temps que le maistre de la maison s'en alla aux chãps pour quatre ou cinq iours : qui fit que la mariee conuia à soupper & à coucher l'escholier, qui l'accepta volontiers, & s'en alla long temps

deuant ſoupper trouuer ſa maiſtreſſe : pource que comme ie vous ay dit, à cauſe de la familiarité qu'il auoit auec le mari, il alloit à toute heure en ſa maiſon, & ſans aucun reſpect. D'autre coſté la femme, pour pouuoir plus librement, & à chaque heure eſtre auec ſon ami, pratiqua tellement ſes chambrieres, que toutes luy tenoient la main. Comme ils diuiſoyent enſemble, attendant le ſoupper, voicy à l'improuiſte arriuer la vefue, laquelle fut courtoiſemẽt receue par la maiſtreſſe de la maiſon. Apres les careſſes accouſtumees, la vefue dit à la mariee : I'ay entendu que voſtre mari eſtoit dehors: voyant que vous eſtiez ſeulle, ie ſuis venu ſoupper auec vous. Vous ſoyez la bien venue, ma ſœur, ce luy reſpond la mariee. Apres auoir quelque temps de-

uiſe enſemble, l'eſcholier leur dit, A dieu vous command, ie men vois ſoupper. Alors la mariee ſe leue ſur pieds, & luy dit, par ma foy vous ne partirez pas: Que ſi mon mari n'eſt icy, nous ne lairrons pas de ſoupper enſemble. Et ainſi eſtant le ſoupper preſt, luy & elles ſe lauerẽt, & ſe mirẽt à table, deuiſans entr'eux de plaiſants & diuers propos. Aians acheué de ſoupper, & eſtant deſia tard, la mariee dit à l'eſcholier, Mon ami, ie vous prie me vouloir faire ce plaiſir d'accompaigner ma ſœur que voicy iuſques à ſon logis: c'eſt voſtre chemin pour vous en aller chez vous. Comme l'eſcholier vouloit reſpondre qu'il le feroit tresvolontiers, la veufue dit tout en riant, Non, non, ma ſœur, puis que vous m'auez donné à ſoupper, ie veux que vous me donniez à coucher:

i'en

i'entens de coucher ceſte nuict auec vous. A la bonne heure, reſpond la mariee, encor qu'elle n'en fuſt pas contente : car il luy faiſoit trop mal de perdre la bonne nuict qu'elle eſperoit auoir auec ſon ami. Luy auſsi ſe faſchoit voiant ſon deſſeing rompu : car il eſperoit en accompagnant la veufue, d'accorder auec elle du moyen qu'ils tiendroyent pour ſe mettre enſemble, & l'ayant accompaignee il faiſoit ſon compte de venir dormir auec la mariee. Toutesfois encor ne laiſſoyent ils pas de chercher comment ils ſe pourroyent accoupler ſans que la veufue s'en doutaſt. Parquoy la mariee luy dit, Ie ſuis deliberee, quoy qu'il en ſoit, que tu demeures ceſte nuict auec nous. Aduiſe ſi tu pourras trouuer quelque

inuention pour faire trouuer bon à ceſte cy que nous couchions tous trois en mon lict, qui eſt fort grand, comme tu ſçais, & en tiendroit plus de quatre. Ie feray ſemblant de ne vouloir point que tu t'en ailles, & ce pendant nous iouerons à quelque ieu. Cela conclu, ils ſe mirent tous trois à iouer au I'ay, à quoy ayans ia ioué aſſez long tẽps l'eſcholier dit, Il eſt temps de s'aller repoſer : voulons nous iouer toute la nuict. Mon logis eſt fort loing d'icy. Lors dit la mariee, ie vous diray, mon amy, Quand mon mari eſt à la maiſon, & que vous ſouppez auec nous, vous couchez à la chambre du milieu. Vous y dormirez ceſte nuict. Cela arreſté, ce pendant que les deux dames ſe couchoient, & que l'eſcholier euſt aduerti l'vne des chambrieres de ce qu'il entendoit

de

de faire, il s'en monta sur la chambre des dames. La chambriere auec vne perche farfouilloit à la fenestre de la chambre de sa maistresse, l'escholier faisoit tel bruit au dessus, qu'il sembloit proprement que fussent larrons. La mariee oiant cela dit, Helas ma sœur, il y a des larrons ceans. Là dessus la chambriere toute esmeue, & hors d'halaine s'en court vers la chambre de sa maistresse, & heurte à l'huis. L'escholier descendãt l'espee nuee à la main, crioit, Ha traistre tu es mort, & sembloit propremẽt qu'il poursuyuit quelqu'vn. Remontãt puis apres, il trouua que la chambriere estoit entree en la chambre, & contoit aux Dames, qu'elle auoit veu le larron fuyr, & que monsieur l'escholier le pourchassoit roidemẽt, l'espee au poing. Les autres chambrieres s'estoyẽt aussi ia

ſi ia rendues en la chambre toutes troublees,& remplies de peur. Chacune diſoit auoir veu plus d'vn larrõ. L'eſcholier diſoit qu'il en auoit pourſuyui deux, qui s'eſtoyẽt iettez d'vne feneſtre baſſe en la rue. Lors la mariee, faiſant ſemblant d'eſtre bien en cholere cõtre les chambrieres, leur dit vne battelee d'iniures, & quoy qu'il en fuſt,feignoit de les vouloir battre, veu qu'elles ſauoiẽt que ſon mari leur auoit expres enchargé que tous les ſoirs elles ne failliſſent de fermer ces feneſtres. Mais l'eſcholier auec douces paroles appaiſoit la feinte cholere de la maiſtreſſe, laquelle en groumelant dit qu'elle ne pourroit dormir ſeurement celle nuict, ſi l'eſcholier ne dormoit en leur chambre. La veufue monſtroit n'en eſtre point contente. Mais la mariee ſçeut ſi bien dire,

dire, & loua tellement l'eſcholier, diſant que c'eſtoit vn ieune homme diſcret, & bien né, qui ne voudroit faire choſe qui ne fuſt honneſte, que s'il s'oublioit tant que de paſſer les bornes du deuoir, elles eſtoyent deux qui facillement l'en pourroyent chaſtier. Somme qu'elle dit ſi bien, que la veufue apres auoir longuement contredit s'y accorda à la fin, & par commun accord fut ladite veufue couchee au milieu. Tous trois ainſi couchez enſemble, la mariee, qui ſouloit rõfler en dormant, comme elle fut dans le lict, eſtant vaincue du ſommeil, commẽça à ronfler à bõ eſcient. La veufue, monſtrant que cela luy deplaiſoit, dit, Las, comme eſt il poſsible que ie dorme auec ce ronflement aupres de mes aureilles? Lors l'eſcholier ſe tournant doucement vers elle, luy

mettant

mettant la main sur ses ronds & durs tetins, luy dit tout bellement: M'amie cestecy est vne commodité que fortune nous enuoye. Ne l'esueillez point, laissez la dormir son saoul. Là dessus auec vn doux langage, luy contant combien il l'aimoit, combiẽ il luy estoit seruiteur, combien grande estoit la passion qu'il souffroit iournellement pour elle, il sçeut si bien babiller, & faire son faict, que la vefue, qui l'aimoit, & qui estoit fauorisee de l'aise de l'obscurité & de la chaleur des draps, se laissa au pouuoir de son ami, lequel au grand plaisir de tous deux print possession des biens tant desirez. Et comme ils eurent arresté ensemble du moyen qu'ils tiendroyent à l'aduenir pour continuer ce bon commencement, la mariee se resueilla, qui ne sçauoit comme se gouuerner

pour

pour pouuoir iouyr de son ami. La dessus la veufue, qui estoit aucunemẽt lasse du trauail passé,& se sentoit plus en chaleur, qu'elle n'eust voulu, dit à la mariee, sans penser ce qui en aduint : Ma sœur ie changerois voulontiers de place auec vous,car icy au milieu ie meurs de chaut, ie ne m'ose tourner deuers l'escolier. Que fait-il ce dormard? respond la mariee. Il dort comme vn marmot,dit la veufue, & depuis qu'il se coucha iamais ne s'est resueillé (Toutesfois sans changer de monture,il auoit couru trois bonnes postes.) La mariee donc changea de place, & s'en alla pres de l'escholier,lequel peu apres,sentant que la veufue dormoit, rentra plusieurs fois en possession des biens de la mariee, & y ouura tellement, que l'vne ne s'apperceut iamais de

l'autre. Le iour venu les Dames se leuerent assez ioyeuses & contentes. Depuis la mariee vn soir souppant auec son mari, & auec l'escholier, fit entierement le conte de ce qui luy estoit aduenu, changeant toutesfois le nom des trois personnages, qui s'estoient aidez à iouer la farce, & disant qu'vne sienne voisine luy en auoit faict le recit. Souuẽt aussi auec l'escholier elle se rioit de la vefue, & disoit que c'estoit vne grande dormarde. Mais l'escholier, qui sçauoit comme l'affaire s'estoit passé, auoit grand plaisir d'auoir manié les deux Dames de la façon qu'il les auoit maniees.

HISTOIRE QVINZIEME à M. Hieroſme Bandel, ſon cher couſin tres-docte Philoſophe, & gentil Poëte.

Guillaume Duc d'Aquitaine, apres auoir eſté perſecuteur du ſiege Apoſtolique, ſe repẽt en fin de ſes pechez, abandonne ſa Duché, & s'en va incognu parmy le monde, pelerinant & faiſant penitence: puis meurt ſainct homme.

IE treſample royaume de France, duquel iouyt auiourd'hui paiſiblemẽt le Roy treſchreſtien, a eu beaucoup de grands Princes & Seigneurs, leſquels l'Egliſe catholique a canoniſé pour leur ſainctеté de vie. Encores que ie vous peuſſe faire le recit de pluſieurs, ie me contenteray de vous parler d'vn, qui

fut Duc d'Aquitaine, que nous appellons vulgairement Guienne. Ie l'ai choisi entre tant d'autres, pource que sa vie fut fort diuerse. Il fut vn temps fort desreiglé, & vehemẽt persecuteur de l'Eglise catholique. En apres estant esclairé de la diuine lumiere du sainct Esprit, il changea tellement en bien sa mauuaise vie passee, qu'apres auoir fait dure penitence, & abandonné son ancien & paternel domaine d'Aquitaine, il fut apres sa mort à bon droict colloqué au nõbre des Saincts du royaume celeste. Cest exẽple pourra grandement seruir aux pecheurs. Ils verront par iceluy, qu'il ne faut point que l'homme se desespere: car toutesfois & quantes qu'il se retournera au droict chemin, qu'il fera penitence, & cherchera son salut, nostre Sauueur tresbenin & tresdoux,

luy

luy tendra touſiours les bras ouuerts ſur la croix pour le receuoir. Pour venir à noſtre hiſtoire, Guillaume cinquiéme de ce nom, Duc d'Aquitaine,& Comte de Poictiers, eut vn frere nommé Hugues Aimon,qui pour faire le voiage d'outre mer, & ſe croiſer auec pluſieurs Barons François, fut contrainct de vendre ſa comté de Tholoſe à Raimond,à fin d'auoir meilleur moien de ſe mettre en equippage, & s'y maintenir plus long temps.Certainement en cecy le vendeur merita beaucoup plus grãde gloire que ne fit pas l'achetteur. Les heritiers de ce Raimõd poſſederent longuemẽt ceſte Cõté. Pendant que les croiſez en Leuant s'emploioient à la guerre ſaincte contre les Turcs, le Pape Innocent deuxiéme fut pris priſonnier auec quelque nombre de Car-

dinaux par Guillaume Duc de Calabre, qui fit que les Romains par violence firent Pape vn de la treſnoble famille des Perleons, qui auoit grande authorité à Rome, & le nõmerent Anaclet. Pour ces cauſes la Chreſtienté ſe diuiſa. Quelques païs obeiſſoient à Innocent, cõme au vtay vicaire de Chriſt: les autres ſuiuoient l'Antipape Anaclet. Guillaume Duc d'Aquitaine, duquel parle noſtre hiſtoire, tint pour le ſchiſmatique Anaclet, & chaſſa violentement hors de leurs Eueſchez, Guillaume Eueſque de Poictiers, & Euſtorge eueſque de Limoges, pource que ſans flechir ils tenoient pour le vray Pape Innocent, & preſchoient qu'Anaclet n'eſtoit pas le vray vicaire de Chriſt, & qu'on ne lui deuoit obeïr en aucune façon. Le duc Guillaume meſpriſoit

prisoit les vrays & saincts admonestemens de ces deux bons & catholiques Eueſques,& par le moien d'vn legat schiſmatique qu'Anaclet lui auoit enuoié, il forgea de nouueaux Eueſques,& les introduiſa en la place de ceux qui auoient eſté vilainement chaſſez. En ce tẽps viuoit S. Bernard Abbé de Clereuaux, hõme de grande authorité & reſpect, tant pour ſa saincteté de vie, que pour ſa doctrine. Ceſtuy alla parler au Duc Guillaume, & s'efforça auec viues raiſons de le reduire à l'vniõ de l'Egliſe Catholique. Le Duc eſtoit lors à Poictiers. Sainct Bernard apres auoir celebré la saincte Meſſe, s'en alla au deuant de lui, ayant en main le treſprecieux corps de noſtre Seigneur Ieſus Chriſt, qu'il auoit conſacré. Là il dit au Duc tout ce que le ſainct Eſprit

lui ſuggera, & lui declaira le grand erreur où il eſtoit plongé. Mais voyant qu'il ſe pleinoit en vain, & que le Duc obſtiné, ne vouloit ouurir les yeux pour recõgnoiſtre l'erreur où il eſtoit enueloppé: voyãt, dis-ie, cela, le bon S. Bernard s'en partit, & laiſſa le Duc excommunié de l'autorité du Pape. Ce meſme iour le Doien de Poictiers fit demolir l'autel ſur lequel S. Bernard auoit celebré. Le Duc fit vn edict, que ſur grieues peines tous ſes ſubiects euſſent à obeïr à Anaclet. L'Archipreſtre, qui le publioit en l'Egliſe, comme il eut acheué de le lire, au meſme inſtãt il tomba mort à terre. Semblablement monſieur le Doien, qui auoit ruiné l'autel, tomba malade ce meſme iour, & eſtant deuenu enragé comme vn chien, ſe coupa luy meſme la gorge auec vn couſteau,

& ainſi mourut. Celuy qu'on auoit faict Eueſque de Limoges, tõba de ſa mule à bas, & ſe rompit tellemẽt l'os du col, qu'il mourut ſubitemẽt en ſa deſloiauté. Le cerueau luy ſortoit hors la teſte du coup qu'il auoit dõné. Le nouueau Eueſque de Poictiers, voiant ces euidens teſmoignages de l'ire du Seigneur Dieu, recongnut ſon peché, & renonça à l'Eueſché que contre droit il auoit acceptee, cherchant l'abſolution du vray Pape. Le Duc Guillaume oyant ces eſtranges & eſpouuentables accidens, ouurit les yeux de ſon entendement, & aiant bien ruminé ce que luy auoit dit & remonſtré ſainct Bernard, il ſentit vn grand remord de la iuſte ſyndereſe qui luy rongeoit le cœur, & luy remettoit deuant les yeux l'inique perſecution, dont contre tout droit

il auoit perſecuté l'Egliſe. Parquoy aiant diligémẽt conſideré ſa mauuaiſe vie paſſee, eſtant touché au cœur d'vne vraie contrition, il deteſtoit ſans ceſſe, haiſſoit, & auoit en extreme horreur ſes enormes pechez, ſe confeſſoit eſtre grandement coulpable deuãt Dieu, & lui demandoit deuotemẽt pardon, deliberé de chãger de vie, & de faire penitence: & ſans donner aucun delay à ſa ſaincte inſpiration il alla trouuer S. Bernard, & ſe cõfeſſa entierement auec lui, lui demandant auec pleurs, & larmes, miſericorde & abſolution. S. Bernard l'abſolut par l'authorité du pape ioyeux outre meſure de la conuerſion d'vn ſi grand Duc. Le Duc deſiroit grandement de laiſſer le monde, & ſe rendre moine en la religion de Ciſteaux. Mais il craignoit que la viſitation de ſes parents

& amis

& amis ne l'empeſchaſt de mener la ſaincte vie qu'il entendoit mener pour amende de ſes fautes paſſees. Aiant cõmuniqué ſecretement ſon deſſeing auec Sainct Bernard, il fut conſeillé de ſe retirer en lieu où il ne fuſt cõgneu de perſonne, ce qu'il delibera de faire: mais pour laiſſer les affaires de ſon domaine en meilleur ordre, il fit ſon teſtament ſolennel, & autentique par main de notaire. Il n'auoit que deux filles, Leonor & Fleurdelis. Il faiſoit Leonor ſa fille aiſnee, heritiere vniuerſelle du duché d'Aquitaine, & de la cõté de Poictiers. Et requeroit par ſon teſtament le roy de Frãce Louïs ſixieſme ſurnommé le Gros, qu'il vouluſt bailler ladicte Leonor pour femme à ſon fils Louys. (Ce Louys ſeptieme du nom, fut Roy apres ſon pere, & fut ſurnommé par aucũs le

Debon

Debonnaire : mais le plus ſouuent il eſt appellé Louïs le ieune.) Le Duc Guillaume pria encor le Roy qu'il vouluſt marier ſa fille Fleurde lis à quelque honnorable Seigneur. Il laiſsoit auſsi à ceſte Fleurdelis (pour appanage) toutes les places, chaſteaux & terres qu'il poſſedoit en la Bourgongne & en la Picardie. Il tint ſecret ce ſien teſtament, & ne vouluſt qu'il fut publié iuſques apres ſa mort. Toſt apres aiant donné ordre à ce qu'il deſiroit, l'an de noſtre ſalut mil cent trente ſept, il publia qu'il vouloit aller en pelerinage à ſainct Iaques en Galice, accomplir vn vœu qu'il auoit faict. Sur le ſainct tẽps de Careſme il ſe mit en chemin, auec enuiron vingt cinq de ſes gentilshommes. Paruenus au venerable temple de l'Apoſtre, apres auoir auec grande deuotion

tion visité les saincctes reliques, il fit vne grande aumosne à ceux du lieu, & se mit à faire sa neufuaine, ainsi que tous les pelerins qui vont là, ont de coustume de faire par neuf iours entiers. Comme la neufuaine se faisoit, le Duc appella vn iour en secret en sa chambre son secretaire, son Maistre d'hostel, & vn valet de chambre, & les larmes aux yeux leur commença doucement à dire: Mes enfans ie m'asseure que vous sauez fort bien comme nostre benit Seigneur Iesus Christ a preparé paradis pour les bons qui gardent ses commandements, & font penitence des pechez qu'ils ont commis: & a ordonné l'enfer pour les mauuais pecheurs, qui ne se veillent conuertir, mais demeurent obstinez, perseuerans de mal en pis. Tandis que nous sommes en ce mõde, nous

pouuons

pouuõs, moyennant la grace de nostre Seigneur, amender nos fautes, & viure sainctement, perseuerans de bien en mieux, à fin de gaigner paradis. Vous voyez comme ceux qui mesprisent de viure en Chrestien se rendent odieux à Dieu & aux hommes pour leurs meschancetez, & comme ils sont monstrez au doigt d'vn chacun comme infames. Et que pẽsez vous qu'õ dit de moy? Croyez vous pourtãt si ie suis Duc qu'on me pardonne plustost, & que grands & petits laissent de me tenir pour rebelle à Dieu? Maintenant mes enfans, ie considere les dangereux accidents, qui aduiennent chaque iour en ceste caduque & fragile vie humaine, & les empeschemens qui se presentẽt à tous ceux qui veulẽt suiure la religion Chrestiẽne, de quelque estat & condition qu'ils soient.

soiēt. Ie sçay par moymesme, cōme le tout en va, & cognois & cōfesse librement, qu'il y a ià long temps que ie n'ay pas vescu en Chrestien: mais en tresmeschāt & malheureux hōme. I'ay cheminé par la voye spatieuse, par le grand chemin des pechez: i'en ay commis beaucoup, & de tresenormes, & ay longuement perseueré en iceux. Que si n'estoit la misericorde de nostre Seigneur Dieu, en laquelle ie mets toute mō esperance, ie tiens pour tout certain qu'auiourd'huy ie serois damné en corps & en ame. Entre mes autres tres-griefs & publics pechez, vous sçauez cōme i'ay estrangemēt persecuté le Pape Innocent nostre S. Pere, vray vicaire de Iesus Christ en terre. Mon iniuste persecution se mōstra trop euidēment à l'endroict des Saincts Eueſques de Poictiers,

& de

& de Limoges, quand ie les chaſſay de leurs Eueſchez, pource qu'ils me diſoient la verité Et aiant creé autres Eueſques, ſans l'authorité apoſtolique, i'ay eſté cauſe par ma fauſſe opiniõ, que beaucoup de preſtres ont eſté ordõnez par des ſchiſmatiques. Maintenant, puis que noſtre Sauueur, par ſa miſericorde & bonté infinie, m'a faict la grace que i'ay recognu mõ grief peché, où i'ay ſi longuement croupi, l'offenſant inceſſamment, ie me ſuis conſeillé auec ſages & ſainctes perſonnes, qui ont eſté d'aduis, que ce pendant que i'ay le temps, ie faſſe la plus auſtere & grieue penitence que ie pourray, à fin que le Seigneur Dieu me pardonne. Apres donc auoir faict pluſieurs & diuers diſcours, & conſideré le tout diligemmẽt, ie me ſuis reſolu qu'il n'y auoit meilleure voye ny

ye ny plus proffitable pour la ſaluation de mon ame, & pour me recõcilier auec la miſericorde diuine, que d'abandonner mes filles, leur laiſſant mes eſtats, & ſeigneuries, & me reduire en quelque lieu ſolitaire & deſert, où perſonne ne me congnoiſſe, & finir ma vie en quelque grotte, iuſques à ce qu'il plaiſe à Dieu m'appeller à ſoy par ſa miſericorde. Et encor que ie trouue le moyen d'executer mon deſſeing, ſans que mes parens & amis en ſçachent rien (car ie ne voudrois pour tout l'or du monde qu'ils m'empeſchaſſent de ce faire) neantmoins, pour mon plus grãd contentement, ie me ſuis aduiſé d'vn moyen par lequel i'eſpere, à l'ayde de vous, atteindre à ce que ie deſire. Ie vous diray quel il eſt: Ie feray ſemblant d'eſtre grieuement malade: & ne men-

tiray point : car mon ame ne ſçauroit eſtre plus malade qu'elle eſt: puis ie feindray d'empirer d'heure à autre, voire que ie ſeray hors d'eſpoir d'en iamais releuer. Vne nuict vous ferez courir le bruit que ie ſuis mort. Et afin que la choſe reuſciſſe mieux, ie diray auiourd'huy deuant tous les miens, que me ſentant à bon eſcient approcher de ma fin, i'ay commis à vous trois la charge de tous mes affaires, de mon corps & de ma ſepulture. Vous appreſterez vne biere, pleine de quelque choſe peſante à l'egal de mon corps. De moy ie m'en iray ſecrettement veſtu de mes habits de pelerin, en tel lieu où vous trois me viendrez trouuer ſans en dire rien aux autres: apres toutesfois auoir faict mes funerailles ſans aucune pompe, mais auec groſſes aumoſnes

aux

aux pauures. De là ie prendray congé de vous: & m'ẽ iray en lieu où ie puisse seruir Dieu sans estre congnu de personne. Quand les trois fidelles seruiteurs ouyrent que leur seigneur auoit faict vne telle deliberation, il ne leur fut posible de retenir les larmes, estans leurs cœurs vaincus de l'extreme amour qu'ils portoyent à leur maistre. Ils demeurerent longue espace que les sanglots & souspirs leur empeschoyent le parler. En fin le Secretaire Albert, s'estant rasis le mieux qu'il peut parla de telle sorte: Hà mon seigneur, qu'est ce que vous venez de dire? Vous voulez mettre nostre vie en vn tresgrand danger: Car il est impossible que d'icy à quelques iours vostre faict ne se decelle, & qu'il ne viẽne aux oreilles du Roy de France, qui nous en pourra grie-

uement chastier. Outre ce monseigneur, ie vous prie de considerer, quelques raisons que ie suis obligé à vous ramenteuoir, vous estant seruiteur tresfidelle. Premierement aduisez que vous estes desia fort meur, & que vostre naturel delicat, aiant attainct la vieillesse, & estant fort debilité tant de la course de vostre aage, que de plusieurs autres ennuis, a beaucoup perdu de sa vigueur nayue: tellement qu'il ne se pourra plus maintenir ny supporter les mesaises qu'il conuient souffrir le plus souuent par les deserts & lieux inhabitez. Ie ne sçay aussi comme vous ferez quand il vous faudra dormir sur la dure, ne mãger que racines d'herbes, & boire d'eau au lieu du vin: vin certainement qui est vne liqueur tresaggreable, & le vray soustenement de

noſtre vie, quand il eſt prins moderement. Monſeigneur, le vin regenere les eſprits vitaux, il reſiouit le cœur, & reſtaure merueilleuſement bien toutes les facultez, & operations corporelles. Encor que vous ſoyez ſobre en voſtre boire, neantmoins ie vous ay veu ſouuent cõtriſter pource que nous ne trouuions point de bons vins, & vous ay veu ſouhaiter les genereux & delicats, qui croiſſoyent en voſtre Duché. Vous ſauez bien quelle eſt voſtre maniere de viure. Vous voulez des meilleures viandes qui ſe puiſſent trouuer. Vous voulez abondãce de confitures, abondance d'eſpiceries odorantes & pretieuſes. Vous ne trouuerez pas cela parmy les deſerts. Vous n'aymez point à demeurer ſeul. Vous voulez touſiours auoir cõpagnie allegre pour vous

tenir ioyeux, & ne pouuez viure sãs la melodie de la musique, melodie qui rauit les esprits humains. Aussi auez vous en vostre Cour d'aussi excellents musiciens qu'il y en ayt point en France. En lieu de ceste douce melodie vous serez contraint d'ouir hurler les loups, & d'auoir les oreilles battues des estranges & espouuantables cris des bestes sauuages. Ie laisse mille, & mille autres incommoditez qu'il vous conuiendra endurer. D'autre costé, Monseigneur, ie voudrois que vous considerisiez qu'estant de la condition que vous estes, vous aurez beaucoup meilleur moyen en vostre maison, de faire meilleures œuures, plus saintes, & plus aggreables à Dieu, que non pas en vous allant perdre en vn hermitage. En ces lieux solitaires vous ne pourrez aider

der à personne, sinon qu'à vous, au lieu que demeurant en vostre Duché, par le moyen de vos biens temporels que nostre Seigneur vous a donné largement & abondamment, vous pourrez nourrir beaucoup de pauures, gouuerner en paix vos suiects defendre les vefues, & les orphelins, marier beaucoup de paures filles qui n'ont point de moyé, reparer les lieux saints, fonder noueaux monasteres pour religieux, & religieuses, & faire beaucoup d'autres œuures de charité que vous sauez mieux que moy. Ie vous ay bien voulu dire cecy auec toute reuerence, Monseigneur, pour m'aquitter en partie du fidelle, & humble seruice en quoy ie vous suis obligé. Cela dit, il se teut, & ses deux autres compaignons monstrerent qu'ils estoient de mesme aduis que

luy. Le Duc aiant ouy son secretaire, & veu que les deux autres estoyent de mesme opinion, luy respondit en ceste façō: Mes chers enfans, par le conseil que vous me venez de donner, ie congnois clairement que l'amour que vous me portez n'est point accompaigné de vraie charité, mais est du tout charnel: car vous auez beaucoup plus d'esgard à la sāté de mō corps qu'au salut de mō ame, lequel sans comparaison se doit beaucoup plustost pourchasser, & auoir en plus grāde estime. Vous dites que ie suis vieux: ie le confesse. Mais pource que ie suis vieux, ie veux matter ceste mienne ennuieuse vieillesse à cause des folies que i'ay commisses en ma ieunesse, & amender autant qu'il me sera possible ma desreiglee vie passee: afin que le Seigneur Dieu prenne en gré ma bōne volonté,

volonté, & vse en mon endroit de sa misericorde infinie. Si par le passé i'ay eu tous mes aises, & toutes les commoditez que i'ay sceu desirer, la raison veut que par souffrir mes aises autant que i'en pourray souffrir, ie tasche à satisfaire au peché des superflus & mols delices, parmi lesquels i'ay inutilemét versé en offensant Dieu, & les hõmes. Sçachez que quand la compagnie des hommes me defaudra, quand ie n'orray plus les sons, & chants de la musique, alors m'approcheray-ie plus du Seigneur Dieu, qui par sa sainte grace me pourra faire sentir l'harmonie des Saincts Anges. Ie m'é asseure, & y asseds entierement mon esperance. Quãt à ce que vous dites que si ie viens à me retirer en lieu où ie ne sois congneu, ie ne pourray faire bien qu'à moymesme

au lieu que demeurant en mon Duché, ie pourray aider à plusieurs, & faire des bonnes œuures beaucoup plus & plus louables: ie vous respós, que ie ne suis plus si dispos, que ie puisse beaucoup aider le public. I'ay laissé bonne prouision à mes filles: i'ay faict de beaux legats & de grandes aumosnes à plusieurs eglises, & hospitaux, ainsi que vous pourrez voir par mon testament. Partant que pas vn de vous ne me die chose qui soit pour diuertir ma saincte deliberation. Quant à vous trois, vostre prouision est en mes coffres, & en tant de sachets, signez de ma main, & cachetez de mon petit cachet accoustumé. Aiant ouy cela, pas vn des trois seruiteurs n'osa plus sonner mot, mais s'offrirent de faire entierement tout ce qu'il leur ordonneroit,

roit. Le bon Duc feignit donc d'eſtre grieuement malade, & ne voulant aucun ſecours du medecin, il ſe confeſſa auec grande deuotion, & receut le ſainct Sacrement en la preſence de tous les ſiens, auſquels puis apres il dit auec vne voix fort debile qu'il ſe ſentoit eſtre arriué à la fin de ſa vie, & qu'il auoit pleinement informé Albert ſon ſecretaire, ſon maiſtre d'hoſtel, & ſon valet de chambre de tout ce qu'il entendoit eſtre faict apres ſon treſpas : partant il ne vouloit qu'autre que ces trois là s'en empeſchaſt. Sur la minuict le Duc ſe partit occultement en habit de pelerin. Et pource qu'Albert auoit dit qu'il le vouloit accompaigner, il ordonna qu'apres qu'on auroit faict ſes feintes funerailles, ſon maiſtre d'hoſtel, & le valet

de

de chambre s'en iroyent droit trouuer le Roy de France. Le Duc parti, les trois dessusdits preparerent la biere, & enuelopperent dans vn linçueil quelque chose à la semblãce d'vn homme mort: puis sur la minuict publierent que le Duc estoit mort. Le maistre d'hostel auoit bien cloué la biere, & bouché les fentes auec de la poix. Le matin, comme la nouuelle fut semee que le Duc estoit mort, tout le monde courut pour le voir: mais ils trouuerent la biere couuerte d'vn riche drap: & virent que le maistre d'hostel faisoit vestir de noir tous les domestiques. Les funerailles se firent telles qu'il conuenoit à vn si grand prince. La chasse fut enterree dessous le grand autel, en l'eglise sainct Iaques. Cela faict, le maistre d'hostel auec le valet de chambre ramenerent en Gas-

congne

congne ceux qui auoient suyui le Duc,& s'en allerent à grandes iournees trouuer le Roy Louys, & luy porterent la nouuelle comme le Duc Guillaume estoit mort en Gallice, & luy presenterent son testament. Le Roy se cõtrista de la mort du Duc:mais il fut ioyeux quand il leut cõme c'est que le Duc desiroit que ses filles fussent mariees. Le secretaire Albert print congé de ses compaignons, & leur dit que puis que le duc son seigneur estoit mort, il se vouloit rendre religieux. Puis alla trouuer son maistre, ainsi qu'il luy auoit promis: & s'estant habillé en hermite se mit aussi à faire penitence. Le Duc en lieu de haire s'estoit vestu vn corps de cuiraſſe sur la chair nue, & sous son capluchon auoit pris vne coiffe de fer pour plus aſpremẽt matter sa chair. Il seroit

roit par trop long qui voudroit discourir par le menu tous les pelerinages que le Duc fit, accompaigné d'Albert, cheminant touſiours à pied, & ſouffrant fort patiemment mil & mil meſaiſes. Il alla à Rõme, & trouua façon de baiſer les pieds au ſouuerain pontife Innocent, auquel il auoit ſi longuement eſté rebelle. Il ſe manifeſta à luy, & luy demanda pardon auec grande humilité & abondance de pleurs. Le Pape le careſſa fort amiablement, & le beniſſant infinité de fois, l'exhorta de perſeuerer en ſa ſaincte deliberation. Eſtant parti de Romme, il s'en alla viſiter le S. Sepulchre de Ieruſalem. Là il viſita tous les lieux de deuotion qui ſont en la terre ſainte, & edifia aſſez pres de Ieruſalem vn monaſtere de religieux, où il demeura

meura enuiron neuf ans, y menant touſiours vne vie fort auſtere. Albert auſsi menoit toute telle vie que ſon maiſtre. Apres cela le Duc s'en retourna en Italie, & enuiron l'an mil cent cinquante, fit faire vn hermitage en Toſcane, au territoire de Piſe, en vn lieu fort ſauuage, & deſert. Là s'aſſemblerent pluſieurs hermites, viuans fort ſainctement. En fin le Duc eut reuelation comme la fin de ſa vie approchoit. Parquoy, aiant vn iour appellé à ſoy Albert, il luy dit amiablement ce qui s'enſuit: Mon cher fils, & compaignon, il a pleu au Seigneur Ieſus Chriſt me reueler que l'heure de ma mort approche, & qu'il veut mettre fin à mes trauaux, & me donner repos eternel par ſa clemence, & bonté infinie.

Par

Parquoy ie te prie d'aller au prochain chasteau, & m'amener vn prestre à qui ie me confesse, & de qui ie reçoyue les saints sacrements de l'Eglise. Le bon Albert oyant ceste nouuelle pleura tendrement, & respondit à son seigneur, Hà mon seigneur, faut il donc que ie demeure seul en ce lieu solitaire? Que pourray-ie plus faire? Qui est ce qui me pourra donner quelque consolatiõ? Mon fils, mon ami, repliqua le Duc, ne crains point, ne te lamẽte point: Car auãt que ie meure, le Seigneur Dieu enuoyera cy vn personnage de qui tu receuras beaucoup plus grande consolation & soulas, que tu n'as receu de moy. (Alors le Duc ny Albert n'estoyent plus en l'hermitage qu'il auoit faict faire au territoire de Pise, mais s'estoyent reduits en vn desert de l'Euesché de Grosseto)

Grosseto.) Albert donc alla trouuer vn prestre, & le conduisit vers l'hermitaige, où ils trouuerent le seigneur Duc estendu sur la terre nue, les mains iointes deuant l'estomach, & les yeux esleuez & dressez vers le ciel. En ce mesme instant voicy arriuer vn nommé maistre Regnaud, Docteur en medecine, qui en ce pays là estoit fort renommé & de grande estime. Il auoit abandonné tout ce qu'il possedoit, & s'en venoit en cest hermitage pour demeurer auec les deux hermites, & faire penitence de ses pechez. (C'estoit luy dont le Duc auoit predit à Albert vn peu au parauant.) Trouuant le Duc sur le point de passer à la vraye vie, il luy descouurit son intention. Le Duc luy dit qu'il estoit le tresbien venu, & que le Seigneur Dieu l'auoit là

mandé afin qu'il veſcut en ceſt hermitage auec Albert ſon treſcher cõpaignon. Ie ne puis(diſoit le ſainct Duc) demeurer longuement auec vous, d'autant que l'heure de la fin de mes iours eſt arriuee. Il me faut aller rendre compte de mes operations deuant le iuge eternel. Partãt ie vous prie qu'apres que vous aurez demeuré quelque temps en ce lieu auec mon bõ amy Albert, vous aliez tous deux viſiter ce peu d'hermitage que i'ay fondé en Toſcane, moyennant la grace de Dieu. Vous y trouuerez certains bõs hermites. Vous ne ferez faute de les conforter, & les exhorterez de perſeuerer de bien en mieux, ſans ſe refroidir en aucune maniere du ſainct propos qu'ils ont de ſeruir au ſeigneur Dieu. Apres vous retournerez icy, & mettrez toute peine & diligence

ligence d'y assembler des autres hermites, & augmenter le lieu de iour en iour, & le nombre des seruiteurs de Dieu. Apres auoir encor ordonné quelques autres choses, le sainct Duc se confessa auec tresgrande deuotion, & print tous les saincts Sacremens de l'Eglise, puis le lendemain rendit l'ame à son createur. Toute la contree accourut miraculeusement aux funerailles du sainct homme, & firent ses obseques fort solennellemẽt. L'Eglise apres aiant cognu les miracles qu'il auoit faicts, le canoniza. Albert aussi vescut fort sainctement, & merita semblablement à la fin de monter au ciel. Le testament du Duc Guillaume fut executé. Car Louïs le ieune fils de Louïs sixiesme surnommé le Gros, print pour femme Leonor, premiere fille du Duc. Vray est que par a-

pres il la repudia. Il seroit trop lõg d'en faire le discours. Il n'y eut iamais en France vn plus heureux mariage que cestuy-cy: & au contraire iamais ne fut vn diuorce plus dommageable. Car Leonor se remaria au Roy d'Angleterre, qui fut occasion des guerres treſcruelles, qui affligerent la France durãt beaucoup d'annees.

HISTOIRE SEZIEME

Au Compte Bernard de S. Bonifa ce, Maistre de camp des com pagnies Françoyses au Piemont.

Chastiement qui fut donné à Isabelle Lune Courtisane, pour auoir desobey aux commandemens du gouuerneur de Rome.

Entre

ENtre autres taches putanesques, qu'Isabelle de la Lune, Espaignole, auoit, elle auoit cestecy, qu'elle estoit la plus superbe en toutes ses actions qu'autre qui se fust peu trouuer. Apres qu'elle eut longuemẽt tracassé des soldats, qui volontiers cheuauchent par le moillé, elle se rendit à Rome, où elle fit trafic de dõner son corps à louage à qui mieux la paioit. Il aduint qu'aiant à payer à vn marchand certaine somme de deniers pour habits qu'elle auoit pris de luy, elle alloit menãt ce marchand à la longue, lui remettant son paiemẽt du iour au lendemain, comme celle qui volontiers l'euſt voulu payer en chair. Mais le marchand vouloit de l'argent, & nõ pas la paix de marcon: partant n'y voul

loit entẽdre, mais la sollicitoit fort pour auoir son payement. Quand madame la Courtisane oyoit parler d'argent elle faisoit de la sourde. Le marchand voiant cela, & considerãt que s'il n'y mettoit autre ordre, il estoit pour n'estre iamais payé, s'en alla trouuer le gouuerneur de Rome, qui estoit le seigneur de Rossi, Euesque de Pauie. Il lui conte son affaire, & obtient de lui vn adiournement contre Isabelle, par lequel elle deuoit comparoir à iour & heure certains, par deuant le siege dudict seigneur gouuerneur. Le sergent s'en alla pour la trouuer à son logis, mais il la trouua sur la place publique, où elle diuisoit auec quelques vns. La il lui bailla l'adiournement, & outre ce, en la presence de tous ceux qui estoyent auec elle, il lui commanda de

de bouche qu'elle euſt à comparoir à vne certaine heure, comme on a accouſtumé de faire en telles ſommatiõs. Elle, qui entre autres bonnes parties, auoit ceſte cy de blaſphemer, & deſpiter horriblement le nom de Dieu, Saincts, & Saincte de Paradis, comme elle eut en main l'adiournement, regarde mon ſergent de trauers, & lui dit toute pleine de cholere, & de rage, Peſa à Dios que quiere eſto Borrachio vigliaco. Cela dit, vaincue d'extreme cholere, elle mit en mille pieces l'adiournement, & auec irreuerence & m'eſpris, s'en torcha le derriere ſur ſa robbe tout ainſi que ſi elle euſt eſté à la ſelle, & ce en la preſence de tous ceux qui eſtoient en la place. Puis deſdaigneuſement rendit le papier ainſi deſchiré au ſergent,

lui disant qu'il allast au grat. Le sergẽt print le papier ainsi deschiré, & le presenta au Lieutenant du Gouuerneur, luy narrant de poinct en poinct la responsе d'Isabelle, & la contenance qu'elle auoit tenu, se mocquant de lui. Le Lieutenant entendant la presumption & temerité enorme d'vne putain eshontee, raconta le tout au seigneur Gouuerneur, & lui remonstra que la presumption de ceste vilaine, estoit vn acte de fort grande importance, & de tresmauuais exemple, attendu le grand mespris du magistrat. Partant meritoit elle grief chastiement, afin que les autres apprinsent à n'estre si presomptueux que de mespriser la iustice, & tenir si peu de compte de ses ordonnances. Le Gouuerneur fut d'aduis que tel excez ne se deuoit passer sous

silence,

silence, & qu'il falloit faire iustice exemplaire. Toutesfois, considerant que celle qui auoit failli estoit femme & putain publique, il ne vouluſt pas qu'on y vſaſt de toute la rigueur & seuerité que le cas meritoit bien. Mais afin que la temeraire presomption d'Isabelle ne demeuraſt impunie, il la fit prendre publiquement par le preuoſt, & mener aux prisons de la tour de Nonne. Estant examinee par le Iuge qui estoit informé de l'affaire, elle respõdit de façõ qu'il sembloit qu'elle se mocquaſt, & que le faict ne lui touchaſt en rien. En fin elle confessa ce qu'elle deuoit au marchãd, & demanda quelques mois de terme pour le payer. Mais pource qu'il y auoit vn an passé qu'elle deuoit ceſt argent, elle fut condamnee à le payer entierement auant.

que de sortir de prison. Elle considerant que demeurant prisonniere elle viendroit à perdre la chalandise de sa boutique, n'ayãt le moyen de faire moudre son moulin en la prison elle trouua façon & maniere de payer le marchand. Mais le bon fut que pensant estre libre, & s'en aller à la maison sans autre peine, le Iuge prononça par sa sentence, qu'en la place publique le bourreau lui donneroit cinquante bonne estafilades sur le cul nud. Le iour venu que la sentence se deuoit executer, la moitie de Rome accourut à vn si noble spectacle. Vn gaillard sergent la vous leue sur ses espaules en la place publique, le bourreau lui renuerse ses habits sur la teste, & fit voir l'air à son collisee, puis auec vn bon fouet cõmença à lui fouëter rudement ses fesses:

de façon que le colliſee, qui au parauant monſtroit vne blacheur fort viue, fut en peu d'heure tout teint en couleur de ſang. Madame la courtiſanne, ayant eſté battue ſi durement & ſi honteuſement, comme elle eut rabbaiſſé ſes habillements: & que le ſergent l'eut laiſſee en liberté, fit comme le maſtin, qui ſortant du paillier, ſe ſecoue & s'en va. Elle en fit tout le meſme. Et quoy que les feſſes lui firent mal, neantmoins elle s'en alloit vers ſa maiſon auſsi allegre, que ſi elle vinſt de nopces, ſans monſtrer en ſon viſage vn ſeul ſigne de vergongne.

***

Gonnelle faict vne peur au Marquis Nicolo de Ferrare, pour le deliurer de la fieure quarte. Le Marquis vouluſt auoir ſon reuanche, qui fut cauſe de la mort du pauure Gonnelle.



CE Marquis Nicolo de Ferrare fut malade de vne fieure quarte fort ennuieuſe, qui le tourmentoit eſtrangement, non ſeullement le iour de ſon accez, mais auſsi les autres, auſquels toutesfois on n'a point accouſtumé de ſe mal porter. Ceſte fieure le tenoit tant abbatu, & melancolique, qu'il ne ſe pouuoit aucunement reſiouir. Il auoit perdu totallement l'appetit,

tit,& ne ſçauoient les medecins que lui ordõner où il peut prẽdre gouſt, veu qu'il ne trouuoit ſaueur en choſe qui fuſt. Cela rendoit toute la Cour melancolique, car chacun eſtoit à malaiſe, voiant que leur ſeigneur eſtoit malade, & ne prenoit plaiſir à rien. Mais entre les autres Gõnelle ſe faſchoit le plus de tous comme celuy qui aimoit extremement ſon maiſtre. Il eſtoit en vne fort grand' peine de ce qu'il voyoit que quelques ieux & quelque plaiſenterie qu'il ſçeut faire, il ne pouuoit venir à bout de faire reſiouïr le Marquis. Les medecins pour alleger le mal de leur Seigneur, firent faire mille ieux: mais voyans que pour tout cela ils n'auançoient rien, ils conclurent qu'il lui falloit changer d'air. Parquoy ils le conduiſirent hors de Ferrare, à vn ſien palais fort

fort ſpacieux & delectable, qui s'appele Beau-regard, & eſt baſti ſur la riue du Pau. Le Marquis auoit de couſtume de ſe promener ſouuent le long du fleuue pour faire exercice & ſe reſiouïr, & ſembloit que la veuë de l'eau le confortaſt aucunement. Gonnelle auoit ouy dire, & peut eſtre en auoit veu faire l'eſſay qu'vne extreme peur faicte à l'improueu eſtoit vn ſouuerain remede à qui eſtoit malade, & notamment pour chaſſer la fieure quarte. Luy qui n'auoit rien en ce monde plus cher que la ſanté du Marquis, & qui pour ceſt effect ne ceſſoit tout le long du iour de chercher mille remedes, delibera à part ſoy d'eſprouuer, ſi vne extreme peur le pourroit guerir. Parquoy aiant remarqué, que le Marquis chaque iour qu'il prenoit l'air, prenoit

vn

vn grand plaisir de se promener le long de la riue du Pau, à l'endroict où estoit vn petit boys de saules, & de peubles, & là s'arrestoit sur le bord du riuage, pour contempler à son aise le cours du fleuue, qui n'estoit en ce lieu là, ny trop courant, ny trop profond, & n'auoit point le bord plus haut de cinq ou six espands, aiant dis-ie remarqué cela, il se delibera de ietter par là le Marquis dans l'eau, & par vne peur si inopinee luy faire sortir la fieure hors du corps, sçachant qu'il n'y auoit aucun danger de la vie: mais seulement des habits qui se baigneroient.

Voyant doncques qu'il y auoit vn moulin vis à vis, il parla au mus nier, & luy fit entendre que le Marquis vouloit ietter vn sien valet de chambre dans le Pau, pour luy

luy faire peur : mais à fin qu'il ne fuſt en danger, il falloit que ledict muſnier, comme il auroit deſcouuert le Marquis ſur la riue, s'approchaſt dans vn petit bateau auec vn ſeruiteur & en faiſant ſemblant de peſcher, ſecourut le pauure valet de chambre, apres auoir ainſi inſtruit le muſnier, il lui enchargea expreſſement, que d'autant qu'il craignoit de deſplaire à ſon ſeigneur, il ſe gardaſt bien de deſcouurir le myſtere à perſonne du monde. Ayant donné ordre à tout ſon faict, Gonnelle ne demeura pas long temps à donner le feu à ſa mine. Le Marquis ſe promenoit vne matinee dans ce petit bois, & s'eſtoit ja le muſnier approché du lieu, ſuiuant l'inſtruction qui lui auoit eſté donnee, quand Gonnelle donna vne grande ſecouſſe audit Marquis qui s'eſtoit arreſté

ſur

sur la riue, & le fit tumber dans le Pau. Aiant faict le coup il s'enfuit, & va trouuer vn sien seruiteur, & deux bons cheuaux qu'il faisoit tenir prests pour ceste affaire, pique, & s'en va droit à Padoue vers le seigneur de Carrare, beau pere du Marquis. Le musnier accourut, & retira dãs son petit batteau le Marquis, qui auoit beaucoup plus de peur & d'espouuentement, que de dommage: car au contraire il en guerit, & perdit du tout sa fieure quarte. Il n'y auoit personne qui creut que Gonnelle eust faict cela pour noyer le Marquis, quoy que l'acte sẽblast trop exorbitant. Le marquis, qui aimoit Gonnelle, ne sçauoit que penser, & ne se pouuoit bonnement resoudre sur ce qui s'estoit passé, notamment pource qu'il estoit aduerti que Gonnelle s'estoit mis en la

puissance du Seigneur de Carrare, son beau pere. Neantmoins estant de retour à Ferrare, il remit à son conseil l'affaire pour en iuger. Les conseillers iugerent que le cas estoit temeraire, & procedoit de mauuaise volonté. Partant par leur sentence ils condamnerent Gonnelle comme criminel de lese maiesté à auoir la teste trenchee lors & quand il pourroit estre apprehendé, & ce pendant seroit perpetuellement banni de toutes les terres & Seigneuries du Marquis. Le Marquis, qui aimoit Gonnelle cordialement, portoit à malaise son absence. Il se trouuoit deliuré de sa fieure quarte, & ia quelques vns l'asseuroyent que Gonnelle ne l'auoit pousse dans le Pau, à autre intention que pour le guerir: ce qui estoit entierement confermé par la deposition

position du Musnier. Toutesfois pour voir ce que feroit Gonnelle, il laissa publier le bānissement à son de trompe. Gonnelle aiant eu ceste aduertissement delibera de s'en retourner à Ferrare. Pour ce faire il achetta vn tombereau, qu'il fit emplir de terre, & prit attestation authentique, comme ceste terre estoit du territoire du Seigneur de Padouë. Cela faict il monte dessus, & fait que son seruiteur auec ses deux cheuaux, le conduist sur la place de Ferrare. Là arriué il mande sondit seruiteur vers le Marquis prendre vn sauf-conduit pour luy aller parler, & luy faire congnoistre que ce qu'il auoit faict auoit esté pour son proffit. Le Marquis qui vouloit prendre son passetemps de Gonnelle, & luy faire aussi vne belle peur, le manda prendre par le pre

uoſt. Gõnelle ſe defendoit, & monſtroit ſon atteſtation, par laquelle il apparoiſſoit qu'il eſtoit ſur la terre de Padouë. Mais choſe qu'il peuſt dire ne luy proffita. Il fut pris, & mené en vne obſcure priſon, & luy fit on ſçauoir qu'il euſt à ſe cõfeſſer, pource que le Marquis luy vouloit faire oſter la teſte. Et de faict on luy enuoya vn preſtre pour le conſoler & ouyr ſa confeſsion. Le miſerable Gonnelle, voiant que c'eſtoit à bon eſcient, & que iamais il n'auoit peu obtenir de pouuoir parler au Marquis, fit de neceſsité vertu, & ſe diſpoſa le mieux qu'il peut à prendre la mort en gré pour penitence de ſes pechez. Le Marquis auoit ordonné fort ſecrettement, que quand Gonnelle ſeroit amené par la iuſtice, on luy bandaſt les yeux, & qu'apres qu'il auroit

mis

mis le col sur le tronc, le bourreau, au lieu de luy coupper la teste luy verseroit vn seau d'eau sur le col. Toute Ferrare estoit sur la place. Grands & petits plaignoyent infiniment la mort de Gonnelle. Là le pauure homme pleurant miserablement, les yeux bandez, à genoux demandoit pardon à Dieu de ses fautes, monstrant vne forr grande contrition. Il demanda aussi pardon au Marquis, & luy dit que c'estoit pour le guerir qu'il l'auoit pousse dans le Pau. Puis il pria le peuple de prier Dieu pour son ame. Cela faict il mit le col sur le tronc. Alors le bourreau luy renuersa le seau d'eau sur la teste. Le peuple, qui pensoit que le seau fust la masse, se print à crier misericorde. La peur que le pauure, & desfortuné Gonnelle eut en cest instant fut

si extreme, qu'il rendit l'ame à son createur. Quand l'on vid ce miserable accident, toute Ferrare l'honnora de ses pleurs. Le Marquis ordonna que ses obseques fussent magnifiques, & que tout le clergé de Ferrare accompaignast le corps en terre. Il fut si dolent, & marri de ce qui estoit suruenu outre son esperance, qu'il fut vn long temps sans pouuoir receuoir aucune consolation.

HISTOIRE DIXHVICTieme, à illustre Princesse, Madame Ieanne Sanseuerine.

Prouësse merueilleuse d'vne ieune fille pour defendre son pays contre les Turcs, & comme elle en fut magnifiquement guerdonnee par la Seigneurie de Venize.

L'Armee Turquesque aiãt en vain assailli Lepantõ, dressa l'artillerie contre les murs de Coccino, où elle fit vne rude batterie, & fit tant qu'à grands coups de canõ elle ietta par terre l'vne des portes de ladite ville qui donna courage aux Turcs de se mettre en deuoir d'entrer dedans. Les Soldats Venitiens, & les hommes & femmes du pais faisoient grande resistance. Mais il n'y auoit pas vn qui se portast plus vaillamment, ne qui combatist de plus grand cœur contre les Turcs, que faisoit vn compaignon du pais, appellé Demetrius. Cestuy-cy s'estoit mis deuant tous les autres à l'entree de la porte où il faisoit deuoir de vray Palladin. Il ne cessoit d'exhorter ses Concitoyens à la defense de la patrie. Apres auoir tué

bon nombre de Turcs, qui faisoient quasi vn bastion à l'entour de luy, en fin pour le grand nombre de fleches que les Turcs tiroient, il eut le corps percé en mille parts, qui le rendit tant vuide de sang, que luy aussi cheut mort au milieu des ennemys tuez par ses mains. Non loing de là estoit vne sienne fille, nommee Marulle, aagee d'vn dix-huict à dixneuf ans, disposte de sa personne, & plus grande que son aage ne monstroit. Elle estoit belle, forte & courageuse. Comme elle vid que son cher pere estoit tombé mort à terre, sans delayer ny sans employer le temps à pleurer ny à braire comme est la coustume des femmes, elle empongne l'espee, & la rondelle de son pere, puis apres auoir exhorté ses patriotes de la suiure, courageusement elle se fourra

parmi

parmi les Turcs, comme faict vne Lyonne furieuse, & affamee quand en Afrique elle se iette sur vn troupeau de veaux: & là frappant à dextre & à senestre, elle vengea son pere par la mort de ces chiens. Et non contente de ce, suyuie de ces Coccinois, elle donna vne si dure & forte cargue à l'ennemy, qu'apres l'auoir mis en desordre, il fut contraint de gaigner la mer & abandonner l'Isle. Ceux qui ne furẽt habilles à mõter sur les galeres, furent tous mis au fil de l'espee, de façon que le siege se leua de Coccino, & de toute l'Isle de Lemnos. Morsbec, chef des Turcs en ceste entreprinse, homme experimenté en diuerses factions, & estimé mout vaillant & de grand cœur, estant à Constantinople & racontant le faict comme il s'estoit passé, disoit que quãd il vid Marul-

le se fourrer parmi les Turcs, il luy sembla que toute force & courage luy deffailliſſent, si que vaincu de la peur, il fut contraint de fuyr, choſe qui ne luy eſtoit iamais aduenue, en quelque danger & hazard de bataille qu'il se fuſt trouué. Comme l'on sçeut les nouuelles que l'iſle auoit eſté deliuree du siege, Antoine Loredan, qui alors eſtoit general pour les Venitiens sur la mer, eſtant informé de la force & valeur de la pucelle Marulle, se la fit venir deuant soy honnorablement accompagnee. Comme il la vid, il cõmença à l'arraiſonner, & congneut facilement qu'il y auoit en elle vn eſprit genereux & viril, voire plus grand que son sexe ne permettoit. Si luy donna en preſence de ſes ſoldats, & des Coccinois, les vrayes louanges qu'elle auoit meritee, combattant si

vaillamment : puis luy fit quelques riches preſents, tant d'argent que d'habits, afin qu'elle ſe peuſt honneſtement marier. A l'exẽple du General les Patrons des galeres, & autres officiers, luy donnerent tous quelque argent, ou autre preſent. Apres, le General luy dit: Ma fille, afin que tu cõgnoiſſes que noſtre illuſtre ſeigneurie de Venize ayme & honnore la vertu en quelque ſexe qu'elle ſe treuue, & qu'elle recongnoit merueilleuſement bien les ſeruices que l'on luy faict, ayes bon courage, & tiens toy aſſeuree que noz treſ-iuſtes Senateurs recõgnoiſtront, & guerdonneront largement ta vertu, ſi toſt qu'ils en ſeront aduertis: & ie ne faudray de leur eſcrire incontinent ta prouëſſe, & ce que tu as faict pour ſauuer ceſte iſle. Ce pendant, ſi tu trouues bon d'eſ-

lire

lire pour mari vn de ces vaillans hommes qui auec toy ont defendu leur patrie, ou bien quelque autre qui te viendra à gré, ie m'aideray à te le faire auoir, & te promets que noz Seigneurs te cõſtitueront douaire du threſor public. La pucelle remercia le General, & luy reſpondit en ceſte façon, qu'il falloit en vn homme chercher la qualité de la vie, les mœurs, & la bonté, & non pas s'arreſter à la force corporelle: pource que la force du corps eſt de peu de valeur, ſi elle n'eſt accompaignee d'vn eſprit bon, vertueux, & noble. Ceſte reſponſe rendit beaucoup plus illuſtre la bõté & la proueſſe de celle vaillante pucelle, qui meritoit bien d'eſtre egalee aux plus illuſtres Dames qui aient iamais eſté, tant Grecques que Latines. Le General remit le tout au bon vouloir

loir de l'illustre seigneurie, qui estãt pleinement informee du tout, donna à Marulle des deniers du public & la maria hõnorablement, luy dõnãt plusieurs rares priuileges & exemptions des charges publiques, qu'on a accoustumé d'imposer sur lez subiects pour la conseruation de l'estat.

HISTOIRE DIXNEVFieme a treschrestiẽne Princesse Marguerite, Royne de Nauarre, Ducheſſe d'Aléçon & de Berri, sœur vnique du treschrestien Roy François, premier du nom.

Origine de la tresnoble maison de Sauoye descendue de lignee Imperiale.

ON lit és Chroniques de la treſnoble maiſõ des Princes de Saxonie qu'Othõ troiſieme du nõ, qui ſucceda à ſes pere & ayeul en l'Empire d'Occident, eut vn frere appellé Hugues, auquel il donna le Duché de Saxonie. Hugues print femme, de laquelle en peu de temps il eut trois fils? Federic, Vlrich, & Berald, leſquels perdirent leur pere, eſtans encores en bas aage, & demeurerent ſous la charge, & adminiſtration de l'Empereur leur oncle. l'Empereur non ſeulement les fit nourrir curieuſement, mais auſsi print grand ſoing à les faire inſtruire aux lettres, maniemẽt des armes, & tous autres honneſtes exercices qui conuiennent à nobles & genereux Princes. Il crea l'aiſné, nommé Federic, Duc de Saxonie. Et pource

ce qu'il n'auoit aucuns enfans de sa femme, il tint & traita ces trois siens nepueux, comme s'ils fussent ses propres enfans. Ces ieunes Princes apprenoyent aussi tost ce que lõ leur monstroit, & alloyent tousiours de bien en mieux, au grand contentement de leur oncle. Mais Berald passoit ses freres en toutes choses, & deuenoit merueilleusement bien conditionné, & prenoit plaisir en diuerses sciences, & se munissoit de toutes les belles & honnorables parties que l'on sçauroit requerir en vn vray & parfaict prince: qui faisoit que l'Empereur l'aimoit parfaictement, & le tenoit cher outre mesure: de façon qu'il commença à luy mettre en main les principaux affaires de l'Empire, & ne s'expedioit rien sans le sage conseil du Prince Berald. Ce prin-

ce

ce faisoit preuue de iour en iour de la promptitude & viuacité de son heureux esprit auec vne si grãde modestie & dexterité à ordonner & effectuer les affaires, que tous les Princes & vassaux de l'Empire l'aymoyent, le reueroient & craignoyent, le cõgnoissant si iuste que tout l'or du monde ne l'eust sçeu esmouuoir à faire vn mauuais & sinistre office. L'Empereur Othon auoit pris pour femme Marie, fille du Comte René d'Arragon, grand seigneur en Espaigne. Ceste Dame fut fort impudique, & desiroit beaucoup plus les hommes, qu'elle n'estoit desiree d'eux. Elle se laissoit aller sous plusieurs, sans auoir esgard au degré qu'elle tenoit, ny à celuy à qui elle faisoit vne si vilaine iniure. Et pource que, comme l'on dit, le mari est ordinairement celuy qui

sçait

ſçait le dernier les paillardiſes de ſa femme, l'Empereur n'en ſçauoit rien, bien en auoit il quelque ſouſpeçon. Autre choſe ne ſe bruyoit par la Cour: mais perſonne n'en oſoit ſonner mot à l'Empereur. Toutesfois il y en eut vn ou deux qui aduertirent le Prince Berald de la deshonneſte vie de l'Imperatrix. Le Prince demeura tout eſtonné, & autant plein de maltalãt que l'on euſt ſçeu penſer. Neantmoins comme ſage & prudent qu'il eſtoit, il diſſimuloit l'ire & le deſdain qu'il auoit conçeu dedãs ſon eſtomach, ſe deliberant d'y proceder meurement. Il commença donc à auoir à bon eſcient l'œil ſur les actions & deportements de l'Imperatrix: mais il s'ap perceut auſsi toſt que le maiſtre d'hoſtel de l'Empereur eſtoit ſon paillard. Partant il ſe delibera d'ar-

tendre qu'il se presentast quelque bonne occasiõ, pour pouuoir prendre de l'vn & de l'autre, telle vengeance que leur meschanceté requeroit. Il aduint que l'Empereur se partit du lieu de sa demeure ordinaire, pour visiter aucunes villes imperialles assises sur la riuiere du Rhin. S'estant esloigné d'vne iournee il lui vint en memoire qu'il auoit oublié sous le cheuet de son lict, certaines saincte reliques, enchassees en or, lesquelles il auoit de coustume de porter au col. Parquoy, aiant appellé le Prince Berald, ne voulant qu'autre maniast les reliques que lui, il lui dit: Mon neueu, i'ay oublié mes reliques au cheuet de mon lict, ie voudrois que tu me les allasses viste querir. Le Prince oyant la volonté de son oncle, ne faillit d'y obeïr. Si se mit en

en chemin, accompagné de quelques vns des siens. En allant il s'imagina que pour estre l'Empereur absent, il pourroit, peut estre, trouuer l'Imperatrix auec son galand. Comme il fut arriué au lieu, il s'en va droict à la chambre de l'Empereur, où y auoit deux licts, en l'vn desquels l'Imperatrix reposoit ordinairemẽt. Comme le Prince vouloit heurter il treuue l'huis ouuert, que l'Imperatrix ou sa Dame de chambre auoit laissé à fermer par mesgarde. Entré dedans, il s'approche du lict, où par le moien d'vn flambeau qui luisoit, il voit les deux amants qui se tenoient embrassez, & qui dormoient profondement, lassez qu'ils estoient du trauail amoureux. Parquoy, plein de maltalent, & entré en colere extreme, pour la manifeste & vilaine iniure

qu'il voyoit estre faicte à l'Empereur sõ oncle, duquel il auoit reçeu & esperoit receuoir tous les iours tãt de biẽs & honneurs, esmeu, di-ie d'vn courroux, il met la main à l'espee, & perce de part en part les deux miserables paillards, qui moururent incontinent ainsi embrassez qu'ils estoient. Cela faict, il print les sainctes reliques, qui estoient au cheuet de l'autre lict, & s'en retourna vers l'Empereur. Il lui bailla les reliques, & puis lui compta de poinct en poinct ce qui estoit succedé aux adulteres. L'Empereur, oyant vne nouuelle si estrange, & vergongneuse, fut si estonné qu'il demeura long temps, sans pouuoir dire vne seulle parolle. La nouuelle de la mort des deux adulteres s'espandit par toute la Cour, & en fut le Prince Berald loué d'vn chacun.

cun. Plusieurs Barons, Princes, & Cheualiers domestiques de l'Empereurs vindrent trouuer sa Maiesté, & lui firent entendre que le forfaict que sa deshonneste femme auoit cõmis, meritoit beaucoup plus griefue & ignominieuse punition qu'elle n'auoit souffert. L'Empereur estoit lors à Coulõgne, grandement ennuyé, tant pour le deshonneur, & honte que sa folle femme lui faisoit receuoir, que pource que le meurtre auoit esté perpetré par son cher neueu. Et lui sembloit qu'il la deuoit plustost accuser d'adultere, à fin de la faire punir publiquement par voye de iustice. Toutesfois il ne s'en fit autre chose. Incontinent que le Comte René, pere de la morte Imperatrice en ouyt les nouuelles, il pensa mourir de douleur, ne se pouuant faire accroire

que sa fille fust telle, qu'elle se fust voulu abandonner à autre homme qu'à l'Empereur. Parquoy vaincu de l'amour paternel, il s'imagina que le Prince Berald auoit conceu haine mortelle contre l'Imperatrix, de crainte (peut estre) qu'elle ne luy procuraſt la malegrace de l'Empereur. Et qu'il l'auoit tuee pource qu'il se mesfioit de pouuoir auerer l'adultere qu'il suppoſoit. Ainsi le Comte René aueuglé de sa propre paſsion, tenant pour vray ce qu'il s'eſtoit imaginé, & iuſtifiant sa fille sans ouïr partie aduerſe, appella à soy quatre siens fils, braues hommes de leur perſonne & bien entendus au faict des armes, & leur commanda expreſſement que tous quatre s'en allaſſent à la Cour de l'Empereur, & là en pleine audience demandaſſent iuſtice à sa Maieſté du

meurtre

meurtre perpetré par le Prince Berald en la perſonne de leur ſœur. Les quatre freres ſe partirent, deliberez d'obeïr à leur pere d'auſsi grand cœur, comme il le leur auoit commandé en grande colere. L'aiſné ſe nommoit Thierry, le ſecond Henry, le troiſieme Conrad, & le plus ieune Louys. Ces quatre Barons arriuez à la Cour, propoſerent à l'Empereur leur plainte, menaſſans iniurieuſement le Prince Berald, comme homicide de l'Imperatrix. L'Empereur ſe troubla grandement, lui ſemblant que la mort de ſa femme ne ſe pouuoit ramenteuoir, ſans ſa grande honte & vitupere. Parquoy, apres pluſieurs propos, il leur fit reſponſe qu'il n'y auoit homme qui euſt plus d'intereſt & de faſcherie de tel inconuenient que luy, mais qu'il conuenoit auoir

patience : car de quant plus seroient les choses esuantees, de tant seroient elles plus trouuees mauuaises pour l'enormité de l'impudique vie de leur sœur sa femme. Et que pour iustification de son neueu, suffisoit que l'adultere Cheualier eust esté trouué, & mis à mort, estant en vn mesme lict auec elle. Partant n'estoit de besoing de chercher autre preuue. Lors les quatre freres, pleins d'ire & de colere, hochans les testes, ne pouuans ny sachans moderer l'indignation qui les pressoit, & contraignoit de sortir hors des gonds, respondirent en colere, que puis qu'ils voyoyent que l'Empereur n'en vouloit faire iustice, ils se mettroient en tout deuoir pour en prendre deue vengeance, ne leur semblant raisonnable que le Prince Berald eust si bõ marché

ché de leur sang. Le Comte René, entendant que l'Empereur n'en vouloit faire autre chose, se persuadant que sa fille auoit esté meurtrie à tort, delibera de s'en venger par la voye des armes. Ayant donc assemblé bon nombre de caualerie, & d'infanterie, il enuoia ses quatre fils faire le gast au païs de Saxonie. Le Prince Berald en estant aduerti, supplia l'Empereur qu'il daignast secourir son païs. Ce qu'Otton fit incontinent, creant ledict Prince Berald capitaine general de l'Empire, auec commandement expres à tous les subiects & vassaux de l'Empire, qu'ils eussent à lui obeïr comme à sa propre personne. En cest instant les ennemys auoient faict vn grand dommage, gastans le païs le plus qu'ils pouuoient par feu, fer & sang. Berald estant garni d'argent

& de ſoldats s'en alla à la defenſe de ſon païs,& paſſa le Rhin, auec ſon armee,à enſeignes deſployees, deliberé de cõbattre l'ennemy quelque part qu'il le peuſt trouuer. En cheminant il fut aduerti par vn eſpie comme les ennemys eſtoient logez à deux lieuës,loing de lui,fort mal en ordre. Les ennemis ne croyoient pas que le Prince Berald ſe peuſt ſi toſt mettre en equipage, & moins ſçauoient ils qu'il fuſt ſi pres d'eux. Pource s'eſtoient ils logez auec fort peu d'ordre,& ſans aucune crainte. Le Prince fut donc à leurs eſpaules auant qu'ils s'en apperceuſſent, & commença vaillamment à les combattre, de façon que n'ayans le loiſir de s'armer, & mettre en ordonnance, ils furent pour la plus part tuez, ou mis en routte. Les deux plus ieunes freres, Conrad & Louïs

aymans

aymans mieux mourir les armes en main, que de prendre honteusement la fuite, apres auoir faict tout deuoir pour rassembler leurs gens, finirent là leurs iours honnorablement. Le Comte René, entendant la deffaite des siens, & la mort de ses deux enfans, plein de colere, & de douleur insuportable, estoit pis que forcené & ne sçauoit à quoy se resoudre. En fin s'estant rasseuré, il recommença la guerre contre les Saxons plus cruelle que iamais, par le moien de la grande aide & secours que lui donnerent ses parens, & amys. Allans ainsi les choses de mal en pis, quelques Princes, & Seigneurs s'entremirent pour moyenner vne paix. L'Empereur s'y emploia à bon escient, mais il ne peut rien aduancer, pource que le Comte René, & ses adherents, ne vouloient

loient aucunement que le Prince Berald fuſt comprins en leurs traittez. En fin, apres pluſieurs pour-parlez, la paix ſe conclud à la condition que le Prince Berald n'y eſtoit aucunement comprins, mais demeuroit banni de toute l'Allemaigne pour dix ans, & durant ce tẽps ne pouuoit porter les armes, & enſeignes de Saxonie. Ainſi finit la guerre, & demeurerent en bonne paix. L'Empereur eſtoit merueilleuſemeut deſplaiſant du depart du Prince Berald, mais il voyoit qu'il eſtoit force de paſſer par là, pour appaiſer les troubles de l'Allemaigne. Apres pluſieurs autres propos qu'il tint à ſon neueu, il lui dit. Mon cher neueu, ie veux que d'orenauant vous portiez pour armoiries, d'or à vne aigle de ſable, membree de gueules. Ces armes

vous

vous seruiront d'enseigne & d'ornement pour vous, & pour les vostres. Berald accepta tres-volontiers le don de l'Empereur, & apres l'auoir remercié, s'en partit bien accompagné de ses vaisseaux, & de bon nombre de soldats du païs, qui se ioignirent à lui, sachans combien il estoit expert au mestier de la guerre. Estant ainsi accompagné il paruint auec sa trouppe en Bourgongne, qui pour lors estoit vn Royaume, & en estoit Roy Bozon, qui receuillit & embrassa fort volontiers, auec bon visage le Prince Berald, esperant de recouurer par son moien quelques siens chasteaux, dont s'estoient emparez certains garnements de mauuaise, & meschante vie, qui à la faueur d'iceux, pilloient tout le païs d'entour, & ne laissoient passer ny vi-

ures

ures ny marchands qu'ils ne destrouſſaſſent, & bien ſouuent leur coupoient la gorge. Apres que le Roy eut conté le tout au Prince Berald, il le pria de lui aider à chaſtier ces brigands. Ce que Berald lui promit de faire, & de faict il s'y porta ſi valeureuſement qu'en peu de temps ces garnements furent tous mis au fil de l'eſpee, & les chaſteaux recouurez. Mais ſi ie me voulois eſtendre à racompter tous les faicts d'armes de Berald, le recit en ſeroit par trop long. Il ſuffira de dire que Berald & ſes ſucceſſeurs, conquirent la Sauoye, le Comté de Morienne, le Marquiſat de Suze, Turin, le Piemont, & pluſieurs autres terres, & furent premierement appellez Comtes de Sauoye. Par-apres ce Comté fut par l'Empereur erigé en duché. Ils firent pluſieurs belles

belles entreprinſes en Leuant contre les infidelles, en faueur des Roys de Ieruſalem, & beaucoup d'autres choſes dignes d'eternelle memoire, qui ſe peuuent voir par les hiſtoires.

HISTOIRE VINGTIEme, à magnifique & vaillant cheualier, le Seigneur Franciſque Bernardin Vimercat, Capitaine des cheuaux legers pour le Roy treſchreſtien.

Plaiſante baye que Gõnelle fit à Ferrare aux freres Mineurs.

NIcolo da Eſte, Marquis de Ferrare, fut fort affectioné à l'ordre de Sainct Dominique : Il fonda pour ceſt ordre le conuent de ſaincte

cte Marie des Anges, qu'il réta bien honneſtement, & y vouluſt eſtre enſeuely. Ce Marquis eſpouſa en ſecondes nopces la fille du Seigneur Charles Malateſte de Ceſenne. Ceſte ſeconde femme eſtoit du tout affectionnee aux freres Mineurs, & s'efforçoit de perſuader à ſon mari que le bien qu'il faiſoit aux Iacopins, il le fiſt aux Cordeliers. Mais le Marquis n'y vouloit entendre. Gonnelle tenoit le party du Marquis. Partant vn iour que la Feſte Dieu approchoit, il dit à la Marquiſe: Madame, le iour de la Feſte-Dieu vous congnoiſtrez leſquels ſont mieux morigerez, ou les Cordeliers, ou les Iacopins. Venu le ſainct iour du corps de noſtre Seigneur, Gonnelle, qui auoit faict prouiſion d'vne phiole pleine de ſuc d'ongnons de Forli, aiant certaine miſtiō de poudre

dre corrosine, s'en va à la premiere Messe à sainct François, & feignant auoir mal au ventre, il se fit conduire aux chambres maistre Hugues, là où Messieurs les Religieux auoient de coustume d'aller seruir Mõsieur. Gonnelle auoit auec soy trois seruiteurs, qu'il fit tenir à la porte, ce pendant qu'il estoit aux priuez, & leur defendit qu'ils ne laissassent entrer aucun religieux, & dissent qu'il y auoit dedans vn Gentilhomme qui estoit à ses affaires. Cependant que ses seruiteurs defendoient l'entree, il frotta tous les sieges auec l'eau de la fiole. Le bois en but vne partie, mais si ne laissa il d'en demeurer mouillé. Apres que Gonnelle s'en fut sorty, les religieux à mesure qu'ils se leuoient, s'en alloyent à leurs affaires, & emportoient auec leurs fesses bonne partie du

ſuc d'ongnons. L'heure de la proceſsion venue, Meſsieurs les Cordeliers, auec leurs ſacrez ornemẽs, reliques, tabernacles, & calices, s'en allerent à l'Egliſe cathedrale pour accompaigner le corpus Domini. Ie croy qu'il y a peu de Villes en Italie, où la Proceſsion ſe face ſi belle qu'à Ferrare. On y appareille diuers & riches autels, on y repreſente hiſtoires du vieil & nouueau Teſtament, enſemble la vie de quelques Saincts. Cela eſtoit ſur la fin de May qu'il faiſoit aſſez chaut. Les pauures Cordeliers ſuoyent à bon eſciẽt. La ſueur ouuroit les pores, qui faiſoit que ce ſuc d'ongnõs penetroit dedans la chair. Ils ſentoient vne demangeaiſon fort piquante ſur les feſſes, qui lès tormentoit ſi fort, que lors qu'ils furent arriuez au deuant de Monſieur le Marquis

Marquis, & de madame la Marquise, ils estoiẽt quasi sur le point d'érager. Ils furent cõtraints, pour l'extreme demangeaison, de quitter tout leur appareil, poser à terre leurs tabernacles, calices & autres choses sacrees sans aucune reuerence ny respect de personne: puis à belles deux mains commencerent à se grat ter le derriere, & faire les plus ordes & estranges grimaces que l'on eust sceu voir, autres se frottoyent les fesses contre le mur. Cela faisoit esmerueiller vn chacun. Le peuple qui y estoit accouru, creuoit de rire. Ie croy que Saturne, qui iamais ne fut veu rire, s'il s'y fust trouué, il ne s'en fust peu tenir, voyant les grimaces qui s'y faisoient. Beaucoup aussi des autres, qui n'auoient point ornemens sacrez, & qui auoient eu leur part de ceste mau-

uaise & cuisante mistion, faisoient tout de mesme que les autres. Tout le monde rioit, fors la Marquise, qui estoit comme desesperee, tant estoit comblee de despit & de courroux. Et ce qui plus l'ennuyoit, c'estoit que Gonnelle, qui estoit aupres d'elle, luy disoit, Madame, Voyez vn peu ce spectacle, que vous semble des grimaces que font voz freres Mineurs. Voyez comme ce vieillard se tord: il semble proprement que ce soit Laocoon, quād les serpens le prindrent & le mordirent miserablement auec ses enfans. Ce sont cy voz religieux, qui donnent si bon exemple. Ie sçay que maintenant ils ne tiennent pas le col panché: mais plustost il semble qu'ils veulent iouër vne moresque. Par ces parolles aigres & piquātes, Gonnelle affligeoit d'auantage

rage l'affligee Marquise. En fin les pauures religieux estans contraints de suiure la Procession reprindrent en leurs mains toutes leurs choses sacrees : neantmoins en cheminant encores, ne se pouuoiét ils tenir dedans leur peau, tant auoit eu de force ce suc d'ongnons. Les Iacopins vindrent apres, lesquels suyuirent la Procession posement, ayans leurs reliques en main, sans faire aucun acte digne de reprehension. La Procession finie on parla diuersement de l'affaire des Freres Mineurs, & en alleguoit-on diuerses raisons: les vns attribuyoient ces mouuements, & gestes inciuils à rongne, autres à poux, autres à yurongnerie, & gourmandise, autres à quelque autre cause : mais il n'y eut personne qui touchast

au but. Mais qui l'euſt ſceu deuiner, ſinon celuy qui auoit faict la farce? qui deſcouurit le myſtere au bout de quelque temps. Il y eut pour ceſte baye vn long altercas entre le Marquis & ſa femme. Elle ne ſe pouuoit aucunement appaiſer, & touſiours le Marquis & Gonnelle luy bailloyent des attaintes, de façon que la bonne dame n'oſoit plus cõparer les pauures freres Mineurs à ceux de ſainct Dominique. Neantmoins elle perſeuera touſiours à la deuotion qu'elle auoit à leur ordre.

HISTOIRE VINTVNIE me, à treſillustre & vertueux ſeigneur, le ſeigneur Galaſſo Landriano, Comte de Landino.

La femme d'vn Gentilhomme ſe donne du bon temps amoureuſement auec le compaignon de ſon mary, & embeguine ſi bien ſondict mary, qu'il ne peut croire les vrays raports qu'on luy faict de ſa femme.

SVyuant la matiere, de laquelle nous auõs ia beaucoup parlé, ie vous peux aſſeurer que nous n'auõs iuré la guerre, ny cõtre les hommes, ny cõtre les femmes, car qui y voudra prendre garde, nous ſommes tous machurés d'vne meſme poix.

Il se trouue des hommes sages, aussi faict il des femmes. Et si ie dis qu'il y a beaucoup d'hommes sans esprit & sans iugement, qui m'arguera de mensonge? Aussi seroit-ce vne manifeste folie de nier qu'il ne se treuue assez de femmes qui ont peu de sens. L'infinité de fautes qui commettẽt chacũ iour & par l'vn & par l'autre sexe nous contraignent de le confesser. Mais à dire la verité, il y a beaucoup de raisons qui nous cõtraignent à confesser que les hõmes sont plus coulpables, & meritent beaucoup plus grief chastiement de leurs fautes, que ne font les femmes de celles qu'elles commettent. Et qui ne me voudra croire, qu'il demande l'aduis de madame Iules, & de sa fille, Madame Magdeleine Sanseuerine, femme de monseigneur le General Perrero. Mais pour n'entrer

trer maintenant en plus longue dis-
pute nous parlerons des maris qui
se laissent tirer à leurs femmes par
le nez, cõme ianins. Ie diray donc
qu'en vne bonne ville de nostre païs
de Gascongne, fut & est encor,
comme ie croy, vn ieune Gentil-
homme d'enuiron vintgsept ans,
richement aisé des biens de ce mon-
de, lequel pour sa liberalité estoit
bien venu d'vn chacun, & aymé du
peuple, & outre ce qu'il estoit aimé,
il estoit aussi fort craint par les pai-
sans, pource qu'il estoit braue sol-
dat, & vaillant de sa personne, & ne
faloit pas qu'aucun s'auãçast de luy
oster vn chapeau, car en quelque
façon que ce fust il s'en vengeoit.
Cestuy-cy s'enamoura de la fem-
me d'vn Gentilhomme sien voisin
& compaignõ, qui se plaisoit si fort
à la chasse que tousiours il estoit à

cheual, maintenant auec les chiens, maintenant auec le faucon. Noſtre gentilhomme eſtant deſmeſurement amoureux de la femme de ce ſien voiſin, & prattiquant familierement & à toutes heures en leur maiſon, eut par pluſieurs fois bon moyen de manifeſter ſon amour à la dame. Ce qu'il fit auſsi, & ſi dextremẽt qu'en brief il acquit ſon amour & deſlors commencerent à ſe iouër amoureuſement enſemble au grandiſsime plaiſir de toutes les deux parties. Mais faiſant leur cas aſſez indiſcretement, la mere du mari eut quelque ſoupçon de l'affaire, & commença diligemment à prendre garde ſur eux, de façon qu'elle s'apperceut que les deux amants iouyſſoyent de leurs amours l'vn auec l'autre, & le fit voir à vn autre ſien fils: puis tous deux en aduertirent le

mari

mari luy disans le tort que sa femme luy faisoit, & que le paillard c'estoit son compaignon. Mais le bon homme, à qui sa rusee femme auoit faict manger force saffran, auoit faict si bon estomac qu'il ne pouuoit croire aucun mal de sa femme, & ne luy pouuoit tomber en la fantasie que son compaignon luy eust iamais voulu faire vn tel tort. Parquoy il dit à sa mere, & à son frere qu'ils se trompoyent, & qu'il ne pourroit croire si grand' folie, encor que par maniere de dire, il l'eust veuë auec ses propres yeux, & qu'il cõgnoissoit assez que sa femme n'estoit pas de ce rang là pour luy faire vn si grãd deshõneur. Ainsi les amans perseuererẽt à bon escient à prendre leurs plaisirs. Aduint vn iour que le mari voulant aller à la chasse apres le disner, demãda à son

com

compaignon s'il vouloit aller auec luy. Son compaignon s'excuſe & dit qu'il auoit quelque choſe à faire, & qu'il n'y pouuoit aller. Là deſſus, noſtre chaſſeur s'en va dehors auec ſes chiens pour chaſſer au lieure, & ſon compaignon ſe fourre à la chambre de s'amie pour chaſſer auſsi au connins. Mais le chaſſant ainſi gayement voici la belle mere de la dame auec ſon autre fils, qui auoyent fait la ſentinelle, & veu entrer le paillard dans la chambre, qui commencerent à heurter à l'huis, & à appeller la damoiſelle par ſon nom. Le gentilhomme ſe retire derriere les courtines du lict, & la damoiſelle ouure la porte. Alors la belle mere d'vne voix fiere diſt, mauuaiſe femme, où eſt l'homme qui n'a pas lõg temps eſt entré icy? La damoiſelle reſpond qu'elle n'en ſçauoit rien.

Mais

Mai l'accorte vieille ne le voiant par la chãbre, va & le treuue caché derriere la courtine. Mais ni le frere du mari ny leur mere n'eurent le courage de leuer noise. Seulement luy dit la mere que l'amitié qu'il monstroit porter à son fils ne meritoit point qu'il luy fist le tort qu'il faisoit en la personne de sa femme, & que tels ieux n'estoyent receuables entre amis. Le gentilhomme se voiant descouuert, sort de sa taniere, & faisant peu de cas des parolles de la vieille, mesmes feignant de ne la pas entendre, sort hors de la maison auec vn front aussi asseuré que si l'affaire ne luy eust point touché. Quand le mari fut de retour de la chasse, à peine fut il descendu de cheual, que & mere & frere luy furent aux espaules, & en presence de sa femme luy firẽt le discours de ce

qui

qui s'estoit passé. Mais la femme, sãs s'esmouuoir aucunement, auec vn front asseuré, nioit le tout : & se tenant par les costés, auec vn asseuré visage disoit qu'on luy mettoit ce blame, sus, pource qu'ó luy vouloit mal. Le mari qui aimoit sa femme outre mesure, & ne pouuoit croire que son amy vsast mal en só endroit commanda à sa mere & à son frere que plus on ne luy tinst propos de cest affaire, & dit qu'il vouloit que son ami & de nuict & de iour peust aller & venir en sa maison, & demeurer en sa chambre auec sa femme, d'autant qu'il le congnoissoit bien, & qu'il sauoit qu'il se pouuoit seurement fier d'eux. Cela dit, il enuoya à sondit ami vn couple des lieures qu'il auoit pris. Le lendemain matin estans ensemble, il luy raconte tout ce que luy auoit esté dit par
sa

sa mere & par son frere, mais que certainement il n'en croyoit rien du tout. L'ami luy respond quil le remercioit infiniment & de bon cœur l'asseurant qu'il se pouuoit fier de luy cõme de son propre frere. Toutesfois puis que sa mere & son frere auoient si siniſtre opinion de luy, il verroit par cy apres de ne plus frequenter leur maison. Alors le sire Ianin coquefredouille, ou ianian (ie ne scai comme le nommer) entre en cholere, & dit qu'il vouloit qu'il y frequentaſt, tout ainsi comme au parauant. Ne vous semble-il, Seigneur & dames, que sa femme l'auoit gentiment coiffé, & se l'estoit galantement rendu sien. Mais puis qu'elle vouloit ainsi, ce n'estoit pas de merueille si les amants se sçauoient donner du bon temps.

HIST

ieme, à noble & treſcourtois, le Seigneur Iean Comin.

Subite ruſe d'vn eſcholier eſtant auec ſon amoureuſe, pour ſe cacher lors que le mary vouloit entrer en ſa chãbre.

PAris, ainſi que chacun ſçait, eſt vne fort grande & peuplee cité, en laquelle l'on tient pour certain qu'ordinairement il ſe treuue plus de trente mil eſcholiers, tant des petits enfans qui apprennent la Grammaire, que des Artiens, que de ceux qui eſtudient en Theologie. Vous ſauez cõme ces eſcoliers ſe gouuernẽt auec les dames, afin que quãd par long eſpace ils ſe-

ront

rõt alembiquez le cerueau sur leurs liures, ils puissent apres distiller leurs mauuaises humeurs auec les dames. Il n'y a donc pas long temps qu'vn ieune Italien alla estudier à Paris, & print vne chambre à louage en la maison d'vn imprimeur, qui auoit pour femme vne parisienne de vingt trois ans, belle, gentile, & gaye outre mesure, laquelle eust touſiours voulu rire, & donner la iamberte à vn autre, & la receuoir auſsi. Le mari ordinairement diſnoit à l'imprimerie, qui faiſoit que l'eſcholier diſnoit ſeul auec la dame. De là s'engendra vne grãde familiarité, qui peu à peu ſe cõuertiſt en amour. L'eſcholier ſe sẽtãt quaſi pris de l'amour de ſa dame, & la voiant aſſez belle, ſe delibera de tenter fortune, & voir ſi bon deſſeing lui reuſciroit. Et pource qu'il auoit grand'

commodité de parler auec elle sans truchement, il sceut si bien donner à entendre son faict, & contrefaire le passioné, que la dame, qui n'estoit ny de pierre, ny de bronse, cõmença à lui prester l'oreille, & à diuiser auec lui plus que volontiers, lui semblant le ieune homme gentil & discret. Toutesfois elle faisoit vn peu de la récherie. En fin elle se cõseille auec sa chambriere, qui estoit celle qui leur appreſtoit à manger: car autre ne demeuroit en la maison. Desirans donc les deux amants de venir aux approches & iouïr de l'amour l'vn de l'autre, ils ne demeurerent gueres à accomplir leurs desirs amoureux, L'escholier demeuroit en la chãbre au dessus de celle où l'imprimeur & sa femme couchoient. L'imprimeur se leuoit tous les matins à l'aube du iour, s'en alloit

loit à l'imprimerie, & laiſſoit ſa femme ſeulle dans le lict, à fin que la bonne dame demeurant ainſi ſeulle, n'euſt peur des eſprits, l'eſcholier auoit accouſtumé de lui venir tenir cõpagnie, & la bien couurir, de peur qu'elle ne print froid. Cõme le mari eſtoit ſorti de la maiſõ, ſa femme auec le baſton qui eſtoit au cheuet du lict, dõnoit deux ou trois coups contre le plancher. L'eſcholier oiant le mot du guet, ſe leuoit, deſcendoit en bas, & ſe couchoit auec elle, & lui preſſoit fort bien ſa beſongne, à celle fin qu'elle n'euſt enuie à ſõ mari, qui peut eſtre alors preſſoit celle de l'imprimerie. Et ainſi demeuroyent bõne piece à ſe iouer enſemble: pource que le mari ne reuenoit à la maiſõ que ſur l'heure du diſner. Vint le iour dedié à S. Iean porte Latine, qui eſt la feſte des imprimeurs de

Paris. Ce iour le mari s'eſtant leué ſelon ſa couſtume, & ſorty dehors, la femme ne faut point de donner le mot du guet à l'eſcholier, qui incõtinent deſcend à bas, ſe couche, & ſe met à luiter amoureuſement auec elle. Mais le mari, qui auoit oublié ſa bourſe ſous le cheuet du lict, s'en eſtoit allé à l'imprimerie, où eſtoient ſes autres compagnons, qui parloient de faire vn bon & gras repas enſemble. S'apperceuant qu'il n'auoit pas ſa bource, il dit à ſes compagnons. Las! i'ay laiſſé ma bourſe à la maiſon, il la me faut aller querir, ie ſeray incontinent de retour. Il ſort dõc, & s'en va à ſon logis, où trouuant ſa porte fermee (car l'eſcholier ne l'auoit pas laiſſee ouuerte) commence à heurter. La dame qui auoit sõ ami entre ſes bras qu'elle embraſſoit fort eſtroictement, crie,

crie, feignant de l'endormie. Qui eſt là? holà, le mari reſpond, ouure, ouure, car ie ſuis ton mari. Lors la dame dit tout bas à l'eſcholier. Las ma vie que ferons nous que mon mari veut entrer. Il n'y auoit aucun lieu en la chambre où l'eſcholier ſe peuſt cacher, & tardant d'ouurir la porte, le mari cryoit inceſſamment qu'elle ouuriſt. Elle affermoit qu'il auoit la clef, & qu'il pouuoit bien lui meſmes ouurir, combien qu'elle ſceuſt bien que la clef eſtoit en la chambre. Ie n'ay pas la clef dit le mari, ouure ſi tu veux, & ne me fais plus icy muſer. L'eſcholier, aidé de ſubit aduis, dit à la Dame. M'amie, met moy dans ce coffre qui eſt icy deuant. Et ainſi il y entra auec ſes habits, & s'y eſtendit, accouſtrant le couuercle de façon qu'il peut auoir air. Le mari crioit de plus fort qu'el-

le ouurist. Elle disoit qu'il eust vn peu de patience qu'elle eust pris sa chemise blanche. L'aiãt prinse, sans autrement se vestir, mettant vne main deuant la fontaine de Merlin, s'en va ouurir l'huis. Le Soleil estoit ia leué, & par les verrieres esclairoit toute la chambre. Le bon mari voyant sa femme nue, qui estoit blanche comme neige, auoit la chair fort delicate, & teinte d'vn naif vermeil, se sentit mouuoir la conscience, & commença à baiser sa femme, & à l'embrasser pour chasser le diable en enfer, qui s'estoit fierement esueillé. Mais la bonne dame, qui auoit esté assez biẽ repeue de son amy, le repoussoit auec les mains, lui disant, ô qu'il faict bon voir, qu'auiourd'huy, qui est vostre feste, vous ne vous puissiez contenir. Ie sçay bien que vous n'auez pas encor ouï

messe.

messe. Somme qu'elle sçeust tant dire & tant faire que le bon Iean s'en alla. Comme il fut parti, l'escholier sort du coffre, & entrez dãs le lict, il fit à la dame ce que le mari lui vouloit faire. Depuis la dame commanda à sa chambriere que quand son mari sortiroit dehors, elle ne faillist d'aller fermer la porte de la maison. Le soir venu estant à soupper le mari, la femme & l'escholier : le mari conta à l'escholier ce qui s'estoit passé le matin entre lui & sa femme. Dequoy riant le ieune homme lui dit, vous me deuiez bien appeller, auec vn foüet ie l'eusse bien chastiee, & l'eusse contrainte de vous complaire. Depuis les amants rirent souuẽt entre eux de ce stratageme, & continuerent longuement de iouïr de leurs amours.

HISTOIRE VINGT & troiſieme, à moult gentil & loyal marchād, le ſeigneur Antoine Sbarroya, Geneuois.

Gonnelle donne vne plaiſante baye à ſon Seigneur le Marquis Nicolo da Eſte, Seigneur de Ferrare.

GOnnelle fut Florentin de nation, fils d'vn maiſtre Bernard, qui ſe meſloit de faire des gants, des bourſes, des corroyes, & autres ſemblables choſes de cuir, & en tenoit boutique. Ce maiſtre Bernard pour eſtre de vie louable, eſtoit ſouuent eſleu pour recteur des confreres de ſaincte Marie la nouuelle. N'aiāt autre fils que Gonnelle,

nelle, il l'enuoioit à l'eſchole pour apprendre, & l'inſtruiſoit aux bonnes mœurs. L'enfant eſtoit de bon eſprit & aigu, & apprenoit fort bien la Grammaire, mais il eſtoit du tout addonné à donner des bayes à ceſtuy-cy, & à l'autre. De façon que pour ſes plaiſanteries il eſtoit aimé d'vn chacun. N'ayant volonté de demeurer à Florence, & moins encor d'exercer l'art de maiſtre Bernard, aagé d'enuirõ vingt ans, ſans dire à Dieu à ſon pere, s'en part & s'en va à Boulõgne, où il ne demeura gueres, qu'ayant ouï la renommee du Marquis Nicolo, il ſe delibera de faire en ſorte qu'il peuſt eſtre de ſa maiſon. Et ſuiuant ceſte reſolutiõ ſe rendit à Ferrare, où il ſceuſt ſi bien manier ſon faict qu'il fuſt en l'eſtat de valet de chambre du Marquis auec bons gaiges. Il ne demeu-

ra gueres en Cour qu'il n'acquiſt l'amour d'vn chacun, pour cauſe des plaiſanteries & ioyeuſetez qu'il faiſoit: de façon que le Marquis commença à l'aimer moult vulgairemẽt & le tenir fort cher. Et prattiquant auec lui fort famillierement, l'affection qu'il portoit à Gonnelle s'augmenta de telle façon, qu'il lui ſembloit que sãs lui il n'euſt peu viure, Gonnelle eſtoit aduiſé, fin, & riche en parolles, fuſt pour mettre en auãt quelque choſe, ou bien pour dire ſon aduis de ce qui auoit eſté propoſé. Et ce qu'il propoſoit, il le confermoit touſiours auec quelque raiſon apparente. Il eſtoit eloquent, & auoit le lãgage Toſcan, de façõ qu'il perſuadoit tout ce qu'il voloit. Mõ pere grãd a eſté familier dudit Gonnelle, lors qu'il eſtoit encor courtiſan. Ie lui ay pluſieurs fois ouy dire,

que

que les plaisanteries & boufõneries que faisoit Gõnelle, ne procedoient point de folie ny de faute de cerueau, mais bien de la viuacité, promptitude, & sublimité de son esprit. Car tout ce qu'il faisoit, il le faisoit apres y auoir pẽsé, & cõme il desseignoit de faire quelque gentillesse, il considereroit le naturel de ceux à qui il vouloit bailler la baye, & le plaisir qu'ẽ pourroit receuoir son seigneur le Marquis. De plusieurs qu'il fit & en diuers temps, ie vous en veux dire vne qu'il fit au Marquis mesmes: Gonnelle estoit fort pẽsif de sõ naturel: tellemẽt que quãd il se trouuoit seul, il resuoit tousiours, imaginant quelq̃ plaisãterie, laquelle il traçoit trois ou quatre fois auãt que de s'en seruir. Ayãt desseigné d'ẽ dõner vne au seigneur Marqs, il se mit vn iour à la feneſtre du palais, qui respõd sur

la

la place vers l'Egliſe epiſcopale. Il auoit vn petit couſteau en ſa main, auec la pointe de ce couſtelet, hauſſant ſouuent ſes yeux au ciel, il faiſoit certains chifres, & caracteres ſur la muraille. La deſſus arriue le Marquis: Gonnelle, faignant ne s'apperceuoir de ſa venue, entendoit touſiours à faire ſes caracteres, à hauſſer les yeux au ciel, à faire auec les mains mille bagatelles, & à faire autres geſtes, par leſquels l'on euſt penſé qu'il euſt eſté plongé bié profondement en penſer de grande importance. Quand le Marquis euſt demeuré bonne piece à aduiſer ces bigarreries, il dit à Gonnelle: A quoy eſt-ce que tu reſues tant? Comme Gõnelle ouyt le Marquis faignant ne s'eſtre premierement apperceu de lui: Et que trente diables, dit-il, allez v ous à ceſte heure

lenternant

lenternant par icy ? & monſtrant d'eſtre moult faché il adiouſte, ie payerois bonne choſe, & que maintenant vous ne m'euſsiez point deſbauché : car infinits minutes du cours du ciel ſur vne choſe que ie calculois, me ſont eſcoulez, & me faudra bien employer du temps auant que ie paruienne où i'eſtois. Allez au nom de Dieu, & ne me rompez point la teſte, c'eſt vn grand cas que ie ne puis auoir deux heures le iour pour moy. Où eſt Gonnelle, appelle moy Gonnelle, fay qu'il vienne toſt. Puis quand ie ſuis venu, ie treuue qu'on ne me veut rien. Alors diſt le Marquis, voyez le beau traict. Ceſte-cy eſt vne des daffees que tu ſçais faire. Quels tintonins as tu en la teſte ? qu'eſt-ce que tu fantaſies? qu'aſtrologues-tu ? Ce ſeroit bien bō ſi tu me voulois faire

re accroire que tu t'entens en astrologie. Maintenant n'entrera pas ta besche en mon terrien. Or sus, dit Gonnelle, ie me trouueray encor en vn petit lieu où vous ne me viẽdrez destourber. Que si vo⁹ sauiez ce que ie faisois, vous ne m'eussiez rompu mõ dessein. Alors creut le plus grãd desir du monde au Marquis d'espier & entẽdre ce que ce pouuoit estre, & commença instamment à le prier qu'il lui vouluſt declarer ce qu'il faisoit. Gonnelle apres s'estre laissé prier & reprier assez, dit: Ie faisois maintenãt vne figure Astrologique, qui estoit quasi acheuee, mais vostre suruenue m'a gasté tout mõ affaire: Et Dieu sçait quand ie me trouueray disposé pour faire ces calculs astronomiques. Oh, oh, dit le Marquis, ie disois bien que c'estoit cy de tes philofolies, & de tes bayes de nulle

nulle valeur. Dis moy, où as tu appris l'astrologie? certainemét tu resues, poure fol que tu es. Ie le dis, l'ai dit, & le diray tousiours: respond Gonnelle: Ie demeureray auec vous cent ans, & encor ne saurez vous la millieme partie de mes vertus: passez, passez, & ne m'épeschez point, vous feriez bien mieux, d'apprédre ceste belle & delectable sciéce, qui vous pourroit encor seruir assez, & qui s'apprét aisément. Ie m'obligerois à vous l'enseigner en bien peu de temps. Le Marquis se part sans autre propos. Depuis Gõnelle cõtinue chacũ iour à faire caracteres, & signes, maintenát auec la plume sur du papier, maintenant auec le couteau contre le mur: & tachoit de se mettre en lieu, où le Marquis le peust voir. Le Marquis voiant cela, se delibera de vouloir voir l'issue de ceste comedie. Gonnelle sçauoit le

nom

nom des Planettes, & congnoissoit plusieurs estoilles. Vn iour parlant en la presence du Marquis, au medecin dudit Seigneur, il dit certaines choses qui appartenoient à l'astrologie iudiciaire: où il les auoit apprinses ie n'en sçay rien. Ce medecin, qui n'estoit pas des plus sçauãs hommes du monde, iugea que Gonnelle estoit vn parfaict Astrologue, & lui dit, Gonnelle, Gonnelle, tu monstres d'estre plaisant, mais ie t'ay pour vn sçauant Astrologue. Puis se retournant vers le Marquis, lui dit, seigneur, cestuy-cy a le diable au dos, il est autre que nous ne l'estimons. Monseigneur, il a maintenant touché certains poincts, qui sont de profonde doctrine en l'astrologie iudiciaire. Pour les parolles de monsieur le medecin, qui deuoit estre cousin germain de maistre

ſtre Simon de Ville, le Marquis com
mença à adiouſter foy aux fables
de Gonnelle. Ce quoy s'apperce-
uant Gonnelle, ourdit vne trame,
pour mieux l'appaſter, & faire qu'en
luy donnant plaiſir le medecin de-
meuraſt trompé & rendu Cheualier
baigné, comme fut maiſtre Simon.
Oyez donc comment. D'ordinaire
à Ferrare aupres de la loge qui eſt
ſous le grand palais ſe voyent plu-
ſieurs aſnes chargez d'eſcuelles, die
tes, oules, eſguieres, & autres ſem-
blables vaiſſeaux de terre cuite, qui
ſe vendent là pour l'vſage du peu-
ple. Gonnelle accorde auec l'vn de
ces tupiniers, & luy encharge qu'vn
tel iour auec vne charge de tupins,
il s'en vinſt par celle rue eſtroite
qui conduit en la place vers la bou-
tique des bulettes. Et pource que
l'aſne, qui par pluſieurs fois auoit

faict ce chemin, s'en iroit tout droit au lieu où il se souloit deschar ger, il luy enioint qu'il le chassa par la place vers la face de la grande eglise: & comme il sera cõtre le portail du temple, qu'il face du furieux & du bigearre, qu'il rompe ses tupins, & qu'il assomme son asne. Cela faict qu'il s'en allast incontinent, sans iamais manifester à personne qui c'est qui l'a induit à faire son enragement, sur peine d'encourir la malle grace du Seigneur Marquis. Gonnelle estoit congnu à Ferrare des grands & des petits, & chacun sçauoit combien il estoit en la grace du Marquis. Parquoy le tupinier, se voyant bien payé, & à bon prix, & de son asne & de ses tupins, executa entierement, & au temps prefix tout ce qui luy auoit esté enchargé par Gonnelle. Gonnelle, ayant

ayant donné ordre à son tupinier, s'en vint le iour deuant à sa fenestre accoustumee auec ses instruments. Tost apres suruint le Marquis qui s'accoste de luy. Gonnelle faisoit de l'estonné sur ce qu'il faisoit semblãt de comprendre par les signes, & caracteres qu'il auoit faicts. Parquoy se tournant vers le Marquis, il luy parla en ceste façon, feignant à vn coup estre surpris de douleur, d'admiration & de tristesse: Monseigneur, prenez garde aux paroles que ie vous diray maintenant, & ne les laissez tomber à terre: car bien tost vous verrez l'effect s'en ensuyuir, si mon art ne me trompe à ceste fois. Ie voy que demain sur ceste vostre place il y aura vne grande meslee entre deux personnes, dont s'ensuyura la mort de l'vne par plusieurs coups, auec grande effusion

de sang. Ie n'ay peu encor comprendre l'heure ny l'arrester, mais ie sçay asseurement que cela aduiendra demain. Oyant le Marquis que Gonnelle affermoit ainsi son dire, & qu'il designoit le iour que la meslee se deuoit faire, il luy respondit: D'icy à demain il n'y a pas grand temps, nous verrons ces tiens miracles, & saurons si tu babilles sans sauoir ce que tu dis, ou bien si tu en parles comme entendu. Et si ce que tu as prophetisé n'aduient, ie te veux faire publier par toutes mes terres pour le plus grand dõneur de bourdes qui viue, & te faire confesser publiquement que tu es vn grand ignorant, & personne de nul sauoir. Lors dit Gonnelle, Et si, Monseigneur, vous trouuez que i'aye dit vray, la raison voudra que ie soye guerdonné. Le Marquis respond, Si tu m'as

dit

dit la verité, ie te feray couronner Astrologue laureat, auec de fort beaux priuileges. Vint le lendemain, auquel suyuant l'ordre donné le tupinier comparut, qui apres auoir rompu ses tupins, & donné tant de bastonnades qu'il voulut à son asne, auec vn cousteau trenchant luy couppa miserablement la gorge, & l'ayant laissé mort, s'en alla à ses affaires. Le bruict se leua par la place, & chacun courut au spectacle, voyans ceste yurongne, & insensé (car tel l'estimoyent ils) bastonner son asne de telle façon. Et n'y eust celuy qui s'osast approcher, ny mesmes crier, de peur d'estre payé de la mesme monnoye que le pauure asne. Le faict fut incontinent rapporté au Marquis, lequel se tournant vers Gonnelle, qui estoit auec luy, luy dit, Par ma foy tu as esté à ce coup

vn maigre astrologue. Car au lieu que tu prediſois vne grande meſlee, & la mort d'vne perſonne, la choſe s'eſt conuertie en la mort de meſsire baudet. Gonnelle faiſant de l'eſbahi reſpond, monſeigneur, le moindre poinct qu'on faut en calculant eſt cauſe de ces faux iugements. Mais ie veux me remettre à calculer de nouueau pour voir où conſiſte la faute. Encor que la choſe ne reuſcit ainſi qu'auoit predit Gonnelle, neantmoins le Marquis l'eſtima deuoir eſtre vn ſçauant perſonnage, & delibera d'eſſayer s'il pourroit apprendre ceſt art de prophetie, & en tint propos à Gonnelle, lequel voyant ſon deſſeing aller de bien en mieux, luy reſpondit, Monſeigneur, ie me fais fort en moins de quinze iours vous donner tel commencement, qu'apres de vous meſmes,

mes, auec quelques preceptes que ie vous donneray, vous sçaurez deuiner. Mais il faut que durant ces quinze iours ie couche en vostre chambre, & auec moy vostre medecin qui vous dit tant de bien de moy. Le Marquis le trouua bon, & fust ainsi faict. Lors Gonnelle faisoit leuer la nuict le Marquis & le medecin, leur monstroit maintenant l'estoille de Iupiter, maintenant celle de Venus & des autres planettes, auec le chariot & autres signes du ciel. Le Marquis apprit en peu de iours à les congnoistre tous. Le medecin crachoit assez, & luy sembloit que Gonnelle fust vn grand Astrologue. Gonnelle s'estoit faict faire à vn apothicaire cinq pilules pour lascher le ventre, qui toutesfois n'estoyent aucunement corrosiues. Voyant le temps propre pour

donner le feu à ſon artillerie, il les print toutes cinq auant que s'aller coucher. Ces pilules enuiron la minuict commencerent à vouloir faire operation. Gonnelle ſentant que le medecin dormoit, la panſe contremont, & la bouche ouuerte, ſe leue fort coyement, & tournant ſon derriere ſur la face du medecin, apres vn grand tonnerre luy deſcharga la tempeſte ſur le viſage, dont il en entra plus de ſept drachmes dans la bouche. Le pauure medecin tout emplaſtré de ceſte vilennie ſe reſueilla, & voulant crier fut contraint d'en aualler quelques onces, de façon qu'en barbottant il eſueilla le Marquis, lequel ſentãt ſi grand puanteur, & le meſcontentement du medecin leur dit, Que diable faites vous? Qui a chié? Lors Gonnelle, qui eſtoit ia ſorti du lict, luy reſpond,

pond, Marquis, voyez comme ie me suis biẽ acquité de mon deuoir, & vous ay rẽdu Astrologue, veu qu'à la minuict, à l'improuist, sans lumiere, sans calculer, du premier coup, vous auez deuiné la verité: car le medecin est tout couuert de merde. Puis ayant appellé quelques seruiteurs, fit mettre dehors & le medecin & les lincueils. Lors luy dit le Marquis: Gonnelle, Gonnelle, ceste-cy a bien esté vne des tiennes, mais elle put trop.

Puis se remit à dormir.

trieme à magnifique & vaillant ſoldat, meſsire Thomas Ronco, de Modene, lieutenant du Colonnel de l'illuſtre ſeigneur le Comte Hannibal Gonzague de Nuuolare.

Facetieuſe & ſale baye d'vn Bargamaſc à vn autre Bargamaſc, lequel ſe penſant parfumer la barbe & les cheueux de compoſition odoriferante, ſe les empaſtrouilla tous de puante gadoue.

LE ſeigneur Ceſar Fregoſe, qui depuis a eſté Lieutenant du treſchreſtien Roy de France en Italie, fut en ſa ieuneſſe Capitaine d'hommes d'armes pour l'illuſtre Seigneurie de Venize. Il a touſiours eſté hóme

me de bien, vaillant de sa personne, & de bon affaire à l'endroit des soldats. Ce dont il a tousiours faict bonne preuue, tant aux Milanois, qu'en la Toscane, & aux pays d'Vrbin, lors qu'il ayda le seigneur François Marie de la Rouere, à recouurer son estat. Pour venir à nostre compte du temps qu'il s'estoit accasé à Veronne, il tenoit vn logis à la citadelle, & pource qu'il estoit ieune & amoureux, il se plaisoit merueilleusement aux bonnes senteurs, & dependoit largement pour en faire venir de Gennes en abondance. Et quand les Citadins de Veronne ou quelques bons compaignons de soldats le venoyent voir, il les parfumoit tous. Entre ses domestiques, dont il auoit bon nombre, y en auoit vn, qui le seruoit de secretaire, encor qu'il escriuist fort mal,

mal, & si n'euſt ſceu eſcrire dix ranches, qu'il n'y euſt eu vingt lourdes fautes, tant en langage qu'en l'orthographe, où il n'entendoit goutte. Ceſtuy-cy s'appelloit Iean Antoine Dolce, Bergamot: mais lors qu'il eſtoit cuiſinier du Seigneur Scanderbeg capitaine de Cheuaux legers Albanois, ie ne ſçay par quel moyen il s'attribua le nom de Fracaſſo de Bergomo. Qui voudroit reciter par le menu les remarquables manieres de faire qui ſont en ceſtuy-cy, ce ne ſeroit iamais faict. Neantmoins, pource que ie l'ay congnu & prattiqué pluſieurs annees, ie ne peux faire de moins que de vous en raconter quelqu'vne. Premierement, c'eſt le plus temeraire, & preſomptueux perſonnage que i'aye iamais congnu. Il n'a ny diſcretion ny ciuilité aucune. Entre

autres

autres siennes bigearreries & veillaqueries, il a ceste cy, que s'il sert vn seigneur, & que ce sien seigneur l'enuoye en quelque lieu pour chose de grãde importance, & où il faille vser de grande diligence, voire s'il y alloit de la vie d'vn homme, (auquel cas il faut voler, non pas courir, pour parler aux Iuges & autres personnages qui peuuent aider le criminel) si dis ie il est ainsi enuoyé, & qu'il trouue en chemin quelque occasion de gaigner vn ou deux liards, ne vous attendez pas qu'il se bouge, il arrestera là trois ou quatre heures & dauantage, & tiendra plus de compte d'vn denier que de la vie de celuy pour lequel il est mandé. Bien souuent il faut qu'il aille à Venize pour les affaires du seigneur Cesar son maistre. Le seigneur Cesar luy faict deliurer argent

gent pour faire ses despens allant & venant. Ne pensez pas qu'il entre iamais en hostelerie, ne qu'il despende vn sold: car il ne va pas par le droit chemin, mais s'en va par les rues esgarees trouuer ceux cy, & ceux là, qui sont amis de son maistre, & loge auec eux, afin d'espargner l'argent qu'on luy a baillé pour faire son voyage. Mais maintenant ie ne veux pas me mettre à discourir toutes les bestises de nostre Fracasso, car elles sont telles, & en si grãd nombre que de plusieurs iours ie n'en pourrois venir à bout. Pour donc venir à nostre histoire, ie vous dis que quand le seigneur Cesar se parfumoit, ou en parfumoit d'autres, si le bergamot pouuoit mettre la main sus vn de ses vases de ciuette ou autre composition odoriferante, il se parfumoit la barbe, & les

cheueux

cheueux abondamment & sans discretion, de façon que bien souuent il ne laissoit rien dans le vase. En ce temps Barthelemy Bergamot, estoit valet de chambre du seigneur Cesar, celuy mesmes qu'encor auiourd'huy vous voyez estre son maistre d'hostel à Pinereul. Ce Barthelemy s'estant apperçeu que Fracasso estoit celuy qui dissipoit les parfums de son maistre, se delibera de luy en bailler d'vne, & le traitter comme il meritoit, le faisant parfumer d'odeur conuenable à si indiscret villain. Pour ce faire, il emplit vn vase de fine merde, qu'il couurit d'vn peu de composition odoriferante. Apres que le seigneur Cesar fut sorti de sa chãbre pour aller au Palais & faire compaignie aux Seigneurs Gouuerneurs de Veronne allans à la messe, Barthelemi serra fort bien

les

les vaſes pleins de bonne odeur, & laiſſa expres ſur table celuy qu'il auoit empli d'autre choſe que de muſc, & de ciuette, & ſortit de la chambre, faiſant ſemblant d'auoir autre choſe à faire. Fracaſſo, qui voyoit le poinct de ſe parfumer, entre en la chambre, ſans attendre bonnement que ſon maiſtre en fuſt ſorti, & voyant le vaſe ſur la table, ſe met apres comme le vautour ſur la charongne, & l'ayant deſcouuert, il y fourre haſtiuement les doigts, & commence à s'en empaſtrouiller la barbe & les cheueux. La bonne ſenteur, qui eſtoit par deſſus, l'empeſchoit de ſentir la vilaine puanteur du tribut des feſſes. Il y alla deux ou trois fois, & vuida quaſi tout le vaſe. Le plaiſir qu'il print à ſe parfumer ainſi à ſon bel aiſe, fut ſi grand qu'il ne ſentit point la liqueur

queur du boyau culier. Ainſi parfumé, il s'en va à la ſuite du ſeigneur Ceſar. Eſtãt en trouppe, & s'eſchauffant, il commença à ſentir ie ne ſçay quoy de bien puant, comme ſi ce fuſt d'vne puante charongne qu'on euſt ietté par la rue, & ne s'apperceuoit point qu'il portoit la charongne auec ſoy en ſa barbe, & en ſes cheueux, eſtant accouſtré comme le meritoit vn poltron, & faquin qu'il eſtoit. Barthelemy par vn plus court chemin s'en alla au Palais, où il trouua le ſeigneur Ceſar parlant auec meſsieurs les Gouuerneurs, & auec les Camerlings, qui s'y trouuerent auſsi. Là ledit Barthelemy fit le recit aux ſoldats du ſeigneur Ceſar (qui auoient accompagné leur maiſtre au Palais) du parfun qu'il auoit appreſté. Toſt apres arriua Fracaſſo, au meſme in-

ſtant que le ſeigneur Ceſar ſortoit de la chambre pour entrer en la ſale. Il puoit de toutes parts, comme font les alumettes. Dequoy s'apperceuant incontinent le ſeigneur Ceſar, dit: Que trente paire de diables eſt ceſte puanteur que ie ſens? Les ſoldats, qui auoient eſté aduertis par Barthelemy, dirent qu'il falloit que ceſte vilaine puanteur procedaſt de Fracaſſo, attendu qu'on ne ſentoit rien de mauuais auant qu'il entraſt en la ſalle. Le ſeigneur Ceſar, qui ne ſçauoit rien de la baye, s'approche de Fracaſſo, & ne congneut pas ſeullement qu'il eſtoit occaſion de la puanteur, mais vid auſſi comme il auoit les cheueux & la barbe tous couuerts de celle villennie. Si dit au Bergamot, qu'eſt-cecy que ie ſens Fracaſſo? où beau Dieu as tu eſté? qui t'a ſi eſtrangement

ment parfumé. Le pauure Fracasso ainsi embrené desplaisoit à soy mes mes, pour l'orde puanteur qu'il sentoit prouenir de soy, & ne sçauoit que penser, ne pouuant croire que la mistion, dont il s'estoit ainsi à bon escient parfumé, fust ce qui le rendoit si puant. Il demeuroit tout hors de soy, & muet, sans pouuoir rien dire, de façon que tout le monde se mocquoit de lui. Barthelemy, pour acheuer la farce, feignant d'estre marri de l'affaire de Fracasso, dit au seigneur Cesar. Monseigneur ie l'iray faire nettoier. Puis se tournant vers Fracasso, lui dit, Venez vous lauer, ie vous feray oster ceste puanteur. Comme ils furent sortis de la salle les soldats reciterent au seigneur Cesar comme l'affaire se passoit, suiuant ce qu'ils auoient sçeu de Barthelemy. Alors

dit le seigneur Cesar: Laissez les aller, puis que c'est de Bergamot à Bergamot: mais ie me doubte bien que Barthelemy ne se cõtentera pas de ceste cy, & qu'il luy en voudra faire vne autre. Voyons qu'elle sera la fin de ceste comedie: mais qu'elle ne se conuertisse en tragedie. L'embrené Fracasso, & Barthelemy s'en allerent à la maison, & mirent chaufer d'eau sur le feu. Barthelemy auoit du sauon noir & tendre, auec lequel il commença à lauer la teste, & la barbe de Fracasso. Ce sauon meslé auec l'eau, & auec celle villaine gadoue rendoit vne escume si puante, & en si grande abondance, qu'il sembloit que ce fussent des retraits tous pleins qui fussent defoncez. De façon que Barthelemy disoit entre ses dents. Si i'ay fait la faute, i'en porte bien la

penitẽce. Toutesfois deliberé de paracheuer l'euure, sans se soucier de la puanteur, il mettoit peine de despatrouiller les cheueux & la barbe de Fracasso, & bien souuent lui faisoit aualer plusieurs drachmes de ceste puante escume. Quand Fracasso vouloit cracher pour se descharger aucunement l'estomach de l'amertume que celle vilenie lui causoit: Barthelemy, faisant semblãt de le bien frotter, auec les doits lui en mettoit de belles goulees dedans la bouche, & le traitoit si bien que le pauure homme desplaisoit à soymesme. Toutesfois il aimoit mieux souffrir ceste si griefue peine, que de sentir touſiours sur soy celle puanteur. Partant il enduroit tout ce qu'on lui faisoit pour se laisser nettoyer. En fin il fut tant laué, que la barbe, & les cheueux furent nets,

combien qu'il en vinſt touſiours quelque reliqua ſous ſon nez. Mais on ne laiſſa pour cela à ſe mocquer & railler de lui: toutes les fois qu'ō le voyoit, on lui crioit, le voila, le voila, le larron des bōnes ſenteurs. Mais lui laiſſoit parler qui vouloit, & s'entendoit à faire ſes affaires. Il enduroit tant d'iniures, tant de bayes, tant d'eſcornes que c'eſt merueille comme il oſoit comparoir deuant les hommes de marque.

Mais auec ceſte patience, ſous la faueur des Seigneurs Fregoſets, que de tric que de trac, il s'eſt faict riche.

***

HISTOIRE XXV

à tres-illustre seigneur, le seigneur Berlinghier Caldore, Comte de Rise, & Colonnel en Piemont, pour le Roy tres-chrestien.

Ce que fit vne belle, noble & riche damoiselle apres le decez de son mary, n'ayant le don de continence, & ne se voulant neantmoins remarier, & la ruse dont elle vsa pour pourueoir à son affaire.

IL y eut à Milan vne damoiselle tres-riche, fort ieune, & douee de singuliere beauté. Ceste cy estant demeuree vefue à l'aage de vingt & deux ans, se resolut de iamais ne prendre mari. Elle auoit vn

petit fils au berceau qui n'auoit encor vn an, lequel elle auoit eu de son feu mari. Sondit mari par son testament laissa ce petit fils son heritier vniuersel, & bailla à sa femme cinq mil ducats pour accroist de sa dot, la laissant pendant qu'elle viuroit, dame & maistresse de tous ses biens, sans qu'elle fut tenue d'en rendre aucũ compte ny reliqua: seulement qui defendoit d'aliener aucun immeuble, fut par vente, fust par hypotheque. Ceste veufue, apres le decez de son mari, entendoit à esleuer son petit fils. Elle demeuroit en vn fort beau palais, aussi bien forny de drap de soye, tapis d'Alexandrie, riches & diuerses garnitures de lict, qu'autre qui fust dans Milan. Elle auoit vne magnifique coche auec quatre braues coursiers. Encor qu'elle n'eust si grãde famille, ny tant de seruiteurs, qu'elle

en

en auoit du viuant de ſon mari, ſi en auoit elle en aſſez bõ nombre. Entre autres elle auoit vn ſecretaire aſſez vieux, qui auoit eſté auec ſon beau pere & auec ſon mari, facteur pour les biens des champs, & vn maiſtre d'hoſtel attrempé, auec deux eſtaffiers & quelques pages. Elle auoit auſsi quelques fémes auec ſon nourriſsier & ſa nourriſſe. Tous les ſoirs elle vouloit qu'à vne certaine heure chacun ſe retiraſt en ſa chãbre: & apres que ſon palais eſtoit fermé, elle ſe faiſoit apporter les clefs en ſa chambre où elle couchoit, là où elles demeuroient toute la nuict. Et ainſi viuoit paiſiblement auec vne grande hõneſteté. Et ne pratiquoit pas beaucoup auec ſes parents, & moins auec ceux qui ne lui eſtoient rien, mais menoit vne vie ſolitaire, auec ferme deliberation,

de iamais n'entrer sous le ioug marital. Elle estoit noble, elle auoit grand dot, & grand accroist. Elle auoit esté mariee fort richement, & auoit en ses coffres plusieurs milliers de ducats, attendu ses grands reuenus, & le peu de despense qu'el le faisoit. Ces choses faisoient qu'vne bonne trouppe de gentilshommes se mirent apres à lui faire l'amour: les vns pour iouïr de sa beauté & bonne grace, les autres pour l'auoir à femme. Mais ils trauailloient en vain: car elle se lauoit d'auoir eu pour mari le plus gentil & le plus courtois que l'on eut sçeu choisir, qui l'auoit aimee vniquement, ainsi qu'il en auoit rendu bon tesmoignage à sa mort: partant ne vouloit tenter la fortune, craignant de rencontrer quelque mari fascheux, ialoux, sousp̧onneux, qui lui

lui tinſt mauuaiſe compagnie, ou qui fuſt du nombre de ceux qui sõt la fable du peuple, & la tribulation de la maiſon. Auec ceſte deliberation elle ne ſe ſoucioit aucunement de ceſtuy-cy, & ceſtuy-là, qui tout le iour lui faiſoient la cour, cherchans de l'auoir à femme, tellement que perſõne ne s'apperceuoit qu'elle fiſt meilleur viſage à l'vn qu'à l'autre. Elle demeura ainſi enuirõ deux ans, ſans qu'il lui vinſt iamais volonté d'aimer ny de ſe ſouſmettre au ioug marital: au contraire il ſembloit qu'elle meſpriſaſt tout le mõde. Mais amour, deſpité de la rigueur de ceſte damoiſelle, ſe delibera de triompher d'elle, & ſe mettre en deuoir de lui faire rompre ſon chaſte vœu. La feſte de l'Annonciation de la royne du ciel, ainſi que i'ay entendu, ſe fait auec indulgence

ce pleniere alternatiuement, vn an au grand hospistal, l'autre an au Dome. L'ā qu'elle se celebroit à l'hopistal, nostre damoiselle y vid vn gētil hōme, qui diuisoit quasi vis à vis de elle. La bōne dame estoit allé au pardon, pour receuoir pleniere remission, & elle se sentit par sa fiere cōstellation prinse de tresferuent amour. Elle ouurit ses yeux pour regarder ce gentilhomme, qui veritablement estoit fort beau, tres-vertueux & riche, & doué de bonnes mœurs. Il sembloit à la damoiselle que iamais elle n'en auoit veu de plus gentil ny de plus gracieux, & ne pouuoit oster sa veuë de dessus lui. Mais le gentilhomme, qui ne pensoit pas à elle, ne s'en donnoit point de garde. Elle eut fort desiré qu'il se fust tourné deuers elle, se faisant accroire qu'elle eut receu vn

merueil

merueilleux plaisir de sa veuë. En ce point l'apothicaire qui seruoit la damoiselle tant de confitures que de choses medicinales, s'approcha du gentilhomme, & commença à diuiser auec lui. Comme ils demeuroient longuement à parler ensemble, la damoiselle fit signe à son nourrisier, qui l'auoit accompagnee, qu'il lui vint parler. Ce qu'il fit auec toute reuerence. Lors elle lui demanda tout bas s'il congnoissoit le gentilhomme à qui l'apothicaire parloit. Apres qu'il lui eust respondu que non, elle lui enchargea qu'il visst de sçauoir dextrement son nom, & son surnom. Peu apres le gentilhomme se partit, & le suiuit le pere nourrisier tout bellement. En le suiuant il rencontre vn portefaix de qui il estoit assez familier.

Pource

Pource que telles gens congnoiſſent quaſi tout le monde, à cauſe qu'ils pratiquent en toutes les maiſons de la cité, il lui demanda qui eſtoit celuy qui paſſoit là deuant auec trois ſeruiteurs, & s'il le congnoiſſoit point. Comment reſpondit le gaignedenier, ie ſuis aſſez ſouuent en ſa maiſon, & lui fay toutes les ſemaines mille ſeruices: il ſe nomme ainſi & ainſi, & eſt logé en vne telle ruë. Lors lui dit le rusé vieillard (à celle fin qu'il n'euſt ſoupçon de rien) Voy ſi ie me trompois! ie le prenois pour vn autre, à qui il reſſemble fort. Cela dit, il s'en va, & eſtant à la maiſon racompte le tout à la damoiſelle. Elle ſe ſouuient que pluſieurs fois elle l'auoit ouyr renommer à feu ſon mari, pour noble, riche, & tres-courtois gentilhõme. Parquoy

elle

elle commença à se mettre souuent aux feneſtres pour voir s'il paſſoit point par celle rue. Elle eut en cela la fortune aſſez fauorable. Le gentil-homme auoit vn procez par deuant le poteſtat, où il alloit ſouuent. Il ne pouuoit aller au palais dudit Poteſtat par le droit chemin, qu'il ne paſſat par deuant la maiſon de la veufue. Parquoy le voyant aſſez ſouuent aller & venir par celle rue, elle s'apperceut que s'il n'eſtoit auec l'aduocat, & procureur qui manioient ſon procez, il n'alloit iamais accompagné: meſmes ſe promenant par la cité à cheual, il eſtoit touſiours ſeul. Quand elle s'alloit promener en coche, ſelon la couſtume des gentils-femmes, elle le rencontroit touſiours ſeul: car il ne menoit auec lui d'ordinaire, ſinon vn page, ou bien deux

ou

ou trois seruiteurs, quoy qui eust bon nombre de gents en sa maison. Quand ce gentilhomme la rencontroit, fust elle à pied, ou bien dans sa coche, il lui faisoit tousiours la reuerence, auec vn honneste contournement de teste, le bonnet à la main, comme c'est vne louable coustume entre les gentilshommes de reuerer & honnorer les damoiselles. Elle au semblable, non seullement à lui rendoit le salut, auec vn honneste baisser de teste, mais aussi à tous ceux qui la saluoient, s'humiliant plus ou moins selon leurs degrez: mais elle se gouuernoit de telle façon, que l'on ne pouuoit apperceuoir qu'elle portast plus d'affection à l'vn qu'à l'autre. Elle n'aymoit pas petitement le gentilhomme, mais (comme sage & prudente) elle ne descouuroit aucunemẽt son amour.

amour. La modestie, & la beauté qu'elle voyoit estre au gentilhõme, tant en son aller qu'en ses autres gestes, lui plaisoient extremement, mais beaucoup plus lui plaisoit ce qu'elle voyoit qu'il ne pratiquoit quasi auec personne. Brusiant & languissant de telle façon, desirant outre mesure estre aimee de luy, & ne luy osant descouurir son feruent amour, ny par lettres ny par message, & moins encor l'en faire certain par œillades & autres gestes, elle demeura quelques iours aymãt, brusiant, & cachãt son amour, sans se sauoir resouldre du moyẽ qu'elle deuroit tenir. En fin, aidee par l'amour elle trouua inuẽtion nouuelle pour iouyr de son gentil-hõme, sans qu'il la congneust ny qu'il la viſt, chose, peut estre qui iamais ne fut prattiquee. Mais oyez l'inuention, & la

ruſe dont elle vſa. Premierement elle ſe deſcouurit à ſes pere & mere nourriſiers : & leur dit ſuyuant quelques raiſons qu'elle leur allegua, qu'elle n'eſtoit aucunemẽt deliberee de iamais ſe remarier. Elle ſe voioit ieune, nourrie delicatement, fierement combatue, voire vaincue par les aiguillons de la chair, à quoy toutesfois elle auoit longuement reſiſté. Elle ne vouloit plus viure de telle façon : mais pretendoit de pouruoir à ſes affaires. Partant elle deliberoit de ſe trouuer vn ami ieune & bien né, qui de nuict luy tinſt cõpaignie, & ce le plus ſecrettement qu'il ſeroit poſsible à celle fin que ſon honneur n'en fuſt aucunement foulé. Cela dit, elle inſtruiſit ſon nourriſsier de ce qu'elle vouloit qu'il fiſt auec toute diligence. Partant aiant arreſté en ſoymeſme que le gen

le gentilhomme, dont nous auons parlé, estoit celuy qu'elle desiroit auoir pour ami, elle le declara à sõdit nourrisier. C'estoit aux iours desbauchez de Caresme-entrãt, ausquels il est permis à chacun de se masquer. Il y auoit ia enuiron vn an que la damoiselle auoit esté touchee de l'amour du gentilhomme, lors qu'elle le vit à l'hospital. Iamais n'auoit cessé de penser, & repẽser sur cest amour, & si ne s'estoit peu resoudre. En fin vn iour, apres auoir amplement instruit son nourrisier, elle vouloit qu'il se masquast & allast parler au gentil-homme. Ce que le diligent vieillard se mit en deuoir de faire. Si print vne beste à bas, & alla tant, & vint par la cité de costé, & d'autre qu'il rencontra le gentil-hõme lequel se promenoit seul par la cité sus vn genest d'Es-

paigne. Il s'approche de luy, & luy dit, Monsieur, si vous le trouuez bon, ie vous dirois volontiers vn mot. Le ieune homme luy dit qu'il l'escouteroit volontiers, & le pria de luy dire qui il estoit. Ie ne vous peux dire mon nom dit le vieillard, mais escoutez ce que ie vous diray. En ceste ville y a vne tresnoble, & tresbelle damoiselle, bien pourueue des biens de ce monde. Elle se treuue aussi ardamment esprise de vostre amour, que iamais femme le fut d'homme du monde. Elle vous tient pour l'vn des plus gentils bien nez, & prudents ieunes hommes de la cité. Et si elle ne vous auoit en telle estime, pour tout l'or du monde elle ne voudroit vostre accointance. Mais d'autant que plusieurs ieunes hommes ayans la ceruelle hors de la teste, & peu de

sel en leur caboche, si tost qu'ils ont vn bon œil ou quelque ris de leurs amoureuses, ils le sement incontinēt par les Egliſes, & par les places publiques: elle deſire d'experimenter ſi vous eſtes cōſtāt, ſecret & loyal. Elle eſt contente que vous vous trouuiez de nuict auec elle: mais de telle façon que vous ne la puiſsiez ny voir ny cōgnoiſtre. Partāt, ſi vous le trouuez bō la nuict prochaine, vous vous trouuerez au coing d'vne telle rue, & là ie vous iray parler, maſqué comme ie ſuis. S'il vous plaiſt, vous pourrez eſtre armé de telles armes que vous voudrez. Cōme ie ſeray vers vous, ie vous mettray vn capluchō ſur la teſte afin que vous ne puiſsiez voir où ie vous cōduiray. Bien vous aſſeure ie que vous ne deuez craindre aucune tromperie: car ie vous mettray au coſté de la plus

gentille damoiselle de Lombardie. Vous y penserez: Cela dit, le vieillard s'en part, & s'en retourne à la maison par chemins esgarez. Le gẽtilhõme demeura tout confus, auec mille discours à la teste. Il ne se pouuoit resoudre de ce qu'il deuoit faire en tel cas. Il disoit à part soy, Que sçay-ie si quelque ennemy m'appreste du venin souz ceste amorce, me voulant faire conduire à la boucherie comme vn simple mouton. Toutesfois ie n'ay point d'ẽnemis, que ie sache, aussi n'ay-ie iamais offensé personne, ny petit ny grand. Ie ne peux penser qui pourroit estre celuy qui seroit alteré de mon sang. Celuy qui m'a parlé, m'a dit, que si ie veux, ie peux aller armé. Mais encor que ie sois bien armé, dequoy me pourra il seruir? Si ie suis encapluchonné, cõment pourray-ie voir celuy

celuy qui me voudra offenser? Qui ouit iamais vne telle histoire, qu'vne dame ayme ardamment vn homme, & qu'elle ne veuille point qu'il la voie? Qui sçait si en pensant embrasser vne tendre & delicate damoiselle, ie me trouueray entre les bras d'vne orde & sale putain, qui, prodigue de son corps, se sera indifferẽment habãdonnee à tous les faquins, & truans de la Cité? Encor pourra-il estre, qu'elle sera pleine du mal de Naples, & qu'elle me dõnera sa liuree, pour me tenir estropié toute ma vie, & me faire chãger ma forme humaine. Auec tels, & semblables pensements, le ieune homme alloit discourant en soymesme ce qui luy pourroit aduenir, & ne fit que fantasier iusques à la nuict, sans se pouuoir resoudre. Il souppa sur les huict heures, mais il

mangea peu, pensant tousiours à ce qu'il deuoit faire. En fin, deliberé d'esprouuer l'auenture, il s'arme sur les neuf heures, & s'en va au lieu assigné. Il n'y arresta gueres que le nourrissier y arriua, suiuãt ce qu'il auoit promis. Apres l'auoir salué, il luy mit le capuchon en teste, & luy dit, Seigneur, appuyez vous à ma robe auec vne main par derriere, & me suyuez. Puis le mena par diuers chemins, ça & là, tournant maintenant en arriere, & bien souuent faillant le chemin tout expres, de façon que luy mesmes n'eust sçeu faire vne autrefois le chemin qu'il tenoit. En fin, il le conduisit en la maison de la veufue, & le mena en vne chambre basse tresrichement appareillee. Le lict estoit proprement accoustré, & entourné de tres-riches courtines. Dessus y auoit deux oreillers de soye cramoisie

cramoisie piquez de fil d'or, si mignardement & artificiellemét qu'vn bien grand Roy s'en fust tenu pour content. La chambre parfumee faisoit sentir de tous costez odeurs tres-soüefues. Il y auoit bon feu, & sur vne petite table y auoit vn chandelier d'argent auec vn cierge de cire blanche allumé. Il y auoit aussi sur la tablette, vne toillette faicte à la main, de diuerses couleurs, enrichie d'or & de soye d'Alexandrie, sur laquelle estoyent en bel ordre pignes d'iuoires & d'hebene pour se pigner la barbe & les cheueux, auec tres-belles coiffes, & pignoirs pour se mettre sur les espaules lors qu'on se pigne, & autres pour s'essuyer les mains. Mais que diray-ie de ce qui estoit à l'entour des murailles? En lieu de draps de soye, il y auoit de garnitures de drap d'or arrégees

l'vne ſur l'autre, en chacune deſquelles eſtoient les armes de la damoiſelle, & de ſon feu mari, & de leurs parẽs. Mais la prudẽte vefue, afin que ſon ami ne vint par ces armes à ſçauoir qui elle eſtoit, les auoit fait couurir auec diuers, & riches ouurages, ſi induſtrieuſement accouſtrez, que plus ne pouuoient. On luy auoit auſsi appreſté delicates & excellentes confitures dãs des fins vaſes de Maiorque, auec des bõs & precieux vins de Mõtbriãtin. Cõme il fut dedãs le nourriſsier luy oſta le capluchõ de la teſte, & luy dit Mõſieur, vous pouuez auoir froid, chauffez vous tãt qu'il vous plaira: puis lui preſenta la collation. Mais le ieune homme le remercia, & ne voulut ni manger ni boire: mais eñ ſe chauffant, ſe mit à contempler le riche meuble de la chambre. Il eſtoit quaſi hors de ſoy, plein d'eſtrange

ſtrange merueille, conſiderant par le menu, ſi noble & roial appareil. Si iugea que la dame du lieu deuoit eſtre vne des premieres gẽtils-femmes de Milan. Comme il fut chaud, le diſcret vieillard auec le chauffelit d'argent, chauffa fort bien le lict, & incontinent deshabilla & fit coucher le gentil-homme. A peine eſtoit-il couché que la veufue entra auec vn maſque au viſage. Elle auoit vne iouppe de damars brun, frãgee fort eſpais, auec petits cordõs de fin or & ſoie cramoiſie. Deſſous elle auoit vne ſoutane de toille d'or, toute enrichie de beaux ouurages. Sa nourrice eſtoit auec elle, auſsi maſquee, laquelle aida à deshabiller la maiſtreſſe. Le fortuné ieune homme contemploit ententiuemẽt, & auec vn œil ardant le corps de ſa dame, iſnel, de iuſte meſure, & bien formé, auec vne tresblanche poitrine fort

fort gentiment releuee, & deux rõdes & droites mammelles, qui sembloyent bien estre formees de main artiste. Il voyoit aussi la belle & delicate chair, coloree de naif vermeillon. Cõme elle se fust deshabillee, elle se couche aupres de luy sans toutesfois le toucher, & tousiours ayãt la masque sur la face. Le nourrisier & la nourrice couurirent tellement, & si songneusement le feu, qu'il ne pouuoit rendre aucune lumiere. Ils esteingnirent aussi le cierge, puis sortirent fermans l'huis de la chambre. Alors la veufue s'oste le masque du visage, & le met derriere le cheuet du lict, puis amiablement dit au ieune hõme, Monsieur, donnez moy vostre main: ce qu'il fit fort courtoisement. Quand il sentit la delicatesse & douceur de la belle main de sa dame, il se sentit

mouuoir le sang par toutes ses veines, attẽdãt ce qu'elle luy vouloit dire. Elle luy dit, Mon Seigneur, que i'ay plus cher que la prunelle de mes yeux, ie croy biẽ que n'estes pas sans vous esmerueiller du moyẽ que i'ay tenu pour vous faire icy conduire, mais pource que ie sçay que celuy q̃ vous y a amené, vous en a declairé l'occasiõ, vous deuez cesser de vous en esbahir. Partãt ie vous dis que iusques à ce que ie sois fermemẽt asseuree de vostre cõstãce, taciturnité, & fidelité, vous ne saurez iamais qui ie suis. Il vous faut dõc prẽdre garde à iamais ne sonner mot de la façõ que vous auez esté icy conduit. Car le moindre mot que vous en direz, & qu'il me fust rapporté, vous spriueroit de iamais y pouuoir reuenir. L'autre chose que ie veux de vous, est, que vous ne vous mettiez iamais en deuoir de sçauoir q̃ ie suis. Si vous obseruez

ſeruez ces deux points, ie ſeray touſiours voſtre, & n'aimeray iamais autre que vous. Le ieune hõme promit d'obſeruer le tout entierement, voire d'auantage, ſi d'auantage il luy plaiſoit luy cõmander. Alors elle ſe laiſſe aller entre les bras de ſon ami. Toute la nuict ils ſe reſiouirent amoureuſemẽt enſemble, auec plaiſir indicible de l'vn & de l'autre. Si le ieune homme pleut à la dame, la dame ne luy pleut pas moins: de façõ qu'õ ne ſauroit dire qui des deux auoit le plus de cõtẽtemẽt. Vne bõne heure auãt iour entra le nourricier maſqué, & aiãt fait allumer le feu à ſa fẽme auſsi maſquee habillerẽt eux deux le ieune hõme. Cõme la damoiſelle ſentit ouurir la chãbre, elle mit ſon maſque ſur ſon viſage, puis dit à ſon ami, Debout ſeigneur, il eſt tẽps de ſe leuer. Le ieune hõme habillé & armé, aiant dit Adieu à la dame, fut

con

cõduit par lieux destournez au lieu où il auoit esté pris, & là le nourricier qui l'auoit cõduit, luy osta le capluchõ: puis par chemins diuers s'en retourna à la maisõ. Ceste pratique dura enuirõ sept ans au grãd plaisir des amãts: & se reputoit le ieune homme le plus heureux & ioyeux amãt qui fut iamais: mais la mauuaise fortune, qui ne peut souffrir que les amans iouissent longuement de leur felicité, separa auec la mort du ieune hõme l'amour si bien demené. Vne fieure ardente & maligne assaillit ce gentil-homme de telle façõ que les medecins auec leur art n'y sceurent trouuer ny remede ny soulagemẽt. Au bout de sept iours le pauure amant mourut, au grief & indicible desplaisir de sa dame, qui encor ne cesse iour & nuict de le regretter auec larmes tres ameres.

HIST

HISTOIRE XXVI
à tres-vertueux & docte, M. Paule Siluio.

Gonnelle donne vne baye à la Marquise de Ferrare & à sa femme : se deliure gentiment des rets que ladite Marquise luy auoit tendu pour s'en venger.

GOnnelle estant Florentin de nation, se partit expres de Ferrare auec le congé du Marquis Nicolo da Este pour aller à Florence prendre femme. Estant là venu il espousa Monne Checque Lappe, ieune fille, assez belle, & bien appriſe. Il la mena à Ferrare, en vne sienne maison assez aisee, bien acconche, & pourueuë de tout ce qui fait mestier à vne maison de citadin, & si estoit

estoit pres du palais. Il la tint là enuiron dix iours, sans qu'il vouluſt permettre qu'elle prattiquaſt auec aucun, hors mis qu'il la laiſſoit aller ouyr meſſe: Madame la Marquiſe fuſt aduertie comme la femme de Gonnelle eſtoit venue, & qu'elle eſtoit toute gaillarde & fort belle, monſtrant en ſes geſtes vne ſinguliere gentilleſſe. Elle print à bon eſcient volonté de la voir: Parquoy elle dit à Gonnelle: Ie voudrois aumoins que d'ores-en auant tu nous laiſſaſſes voir ta femme, & que tu lui permiſſes de cõuerſer auec mes damoiſelles. Gonnelle qui n'attendoit autre choſe, ſinon que la Marquiſe l'en requiſt, auant que de reſpondre, laiſſa piteuſement ſortir vn grand ſouſpir de ſon eſtomac, faiſant quaſi ſemblant de larmoyer, puis dit à la Marquiſe. Las madame

ne vous mettez en peine de voir mes penibles angoisses : car voyant ma fême, vous ne pouuez receuoir aucun plaisir, mais au cõtraire vous causera vn tres-grand ennuy. Comment, respond la Marquise, tu te trompes: car sa veuë ne me sçauroit apporter que plaisir & consolation, & pour l'amour de toy ie la verray volontiers, & la caresseray. Fay la, fay la venir: Madame, dit Gonnelle, ie feray ce que vous voudrez, mais, pour Dieu, quel plaisir en pourrez vous receuoir, veu que vous ne pourrez deuiser auec elle, ny auoir aucune responce d'elle: car elle est tellemẽt sourde, que qui veut parler auec elle, ne peut estre ouy, s'il ne crie à gorge ouuerte. Da uantage elle a pris ceste mauuaise coustume, que si elle parle auec qui que ce soit (croyant qu'vn chacun

est

eſt ſourd comme elle) elle crie tant qu'elle peut, ſi qu'elle ſemble eſtre hors du ſens. Ne t'arreſte pas à cela, dit la Marquiſe, ie parleray ſi haut auec elle, qu'elle m'entendra, & fut elle ſourde cinq cens fois: va, va, & la fays venir quoy qu'il en ſoit. De par Dieu ſoit, reſpõd Gonnelle, ie vous obeïray. Il me ſuffit de vous en auoir aduerti, à fin que ne m'en ſachiez mauuais gré, & m'ẽ difiez iniure. Ie m'en vois tout droit à la maiſon lui dire que demain elle vous vienne ſaluer. Il s'en alla donc chez lui, où il s'aſsit aupres de ſa fẽme, & lui dit: Ma Checque, ie n'ay pas voulu que par cy deuant tu allaſſes par la ville, deſirant qu'auant toute autre choſe tu fiſſes la reuerence à Madame la Marquiſe. Elle a vne maladie qui aſſez ſouuent la tourmente.

Maintenant elle la tiendra huict iours, maintenant quinze, maintenant vn mois, & lui baille du torment plus ou moins, selon que la lune croit ou descroit. Ce mal est si meschand, qu'il la rend sourde de telle façon, qu'il faut que ceux qui lui veulent parler crient le plus haut qu'il leur est possible: & cependant que ceste humeur lui dure, elle ne sçait ny ne peut parler qu'elle ne crie. Ne pense pas que Monsieur le Marquis n'ait essayé tous les moyés du monde pour la guerir. Il a fait venir de pays lointains les plus excellents medecins qu'on a peu trouuer pour y pouuoir donner allegeance. Le Seigneur de Carrare, Prince de Padoue, pere d'elle, s'y est aussi employé & a ennuoyé de fort sçauans medecins: mais ç'a esté peine perdue: pource que tous les remedes

n'y

n'y ont de rien ſerui. Ce matin elle m'a rompu la teſte, m'enchargeant & commandant que ie te fiſſe venir en Cour, pource que, quoy qu'il en ſoit, elle te veut voir & diuiſer auec toy. Demain, apres diſner, tu t'appareilleras, car ie veux que tu lui ailles faire la reuerence. Comme tu ſeras entree en la chãbre tu lui feras trois belles reuerences, & t'enclinant lui diras à fort haute voix: Bien ſoit à Madame la Marquiſe, ma ſouueraine dame & maiſtreſſe. Elle te reſpondra incontinent à haute voix, s'eſcriant que tu ſois la bien venue. Tu t'approcheras d'elle & lui baiſeras les mains, & elle te fera aſſeoir. Aduiſe que tu lui reſpõdes ſagement comme ie ſçay que tu feras. La bonne femme creut facilement ceſte fable ainſi gentiment ordie. La Marquiſe eſtoit alors à Belle-

fleur, vn palais qui en ce temps là estoit dehors la cité, aupres du conuent des Anges, & maintenant il est en la cité neuue: car le Duc Hercules premier du nom, aggrandissant la cité, le fit enclorre dans les nouueaux murs. Venu le lẽdemain, comme on eut disné, Monne Checque se mit en ordre, & toute cointe, auec vn seruiteur & deux femmes, s'en alla vers Belle-fleur. Gonnelle trouue le Marquis auec plusieurs Courtisans, qui s'en alloient du chasteau vers Belle-fleur. Il leur conte la baye qu'il auoit ordie, & les prie tous de vouloir voir la farce. Le Marquis s'en alla auec sa compaignie, sur vne galerie qui a vne grande feneſtre, respondant à la salle, où la Marquise s'estoit retiree auec toutes ses Damoiselles, à cause de la fraicheur. Il y auoit

aussi

aussi plusieurs Courtisans & Gentilshommes, les vns deuisoient, les autres ioüoyent. Le Marquis arriua tout bellement sur la galerie, à l'heure mesme que Monne Checque entra en la salle, laquelle aiant faict ses trois belles reuerẽces, commence à pleine, & fort haute voix à saluer la Marquise, qui luy fit responce de mesmes, pour ne causer aucun desaccord. Comme Madame, & Monne Checque continuoient à parler le plus haut qu'elles pouuoient, ne pouuant plus le Marquis, & ceux qui estoient auec luy se tenir de rire, Gonnelle se presenta à la fenestre, & en riant, cõmença à dire tout haut, Holà, holà, quel bruit est-ce que i'entens. Lors dit le Marquis, Mes Dames acheuez vostre comedie, mais parlez vn peu plus bas. Il en aduiẽt ainsi, adiouste

Gonnelle, à ceux qui ſont ſourds. Cela dit, ils deſcendirent en la ſalle, & là le Marquis dit comme le cas alloit, & que c'eſtoit Gonnelle qui auoit dreſsé ceſte riſee. La Marquiſe fit ſemblant de prendre ceſte baye en ieu, mais au dedans elle eſtoit toute pleine du venin, ſe rongeant en ſoymeſme, & lui ſembloit qu'elle ne ſeroit point bien à ſon aiſe, iuſques à ce qu'elle ſe fuſt vengee au double de Gonnelle, luy donnant pain pour fouaſſe, auec vſure de cent pour cent. Toutesfois cachant en ſon eſtomach le deſpit qu'elle auoit conceu, elle attendoit ſon poinct pour ſe vẽger, & ce pendant ne laiſſoit de rire auec Gõnelle cõme au parauant, de façon qu'il ſembloit qu'elle euſt oublié la plaiſanterie qu'il lui auoit faicte. Quand elle ſentit que Gonnelle ne ſe doutoit

toit plus aucunement d'elle, elle communiqua au Marquis ce qu'elle preparoit en son courage, & le pria treſeſtroitement qu'il la daignaſt aider en ceſt affaire. Le Marquis luy promit de faire entieremẽt ce qu'elle deſiroit, mais il l'aduertit amiablement qu'elle aduiſaſt bien ce qu'elle feroit: car Gonnelle eſtoit ſi caut & ſi ruſé, qu'en vn inſtant il ſe depeſtreroit de toutes ſes embuſches. Bien, bien, dit elle, ſeulement vueillez moy ottroyer ce que ie vous demande, & du demeurant ne vous chaille: laiſſez m'en faire, & vous cognoiſtrez que i'en ſçay plus que luy. Si ne le chaſtie à mon dam, moyennant que vous ne me deceliez point. La Marquiſe s'eſtoit ſecrettement faict apporter vn bon faix de verges de cormier, chacune de la groſſeur d'vn bon doigt. Elle

auoit instruit ses damoiselles, & les autres femmes de sa maison, de ce qu'elle vouloit qu'elles fissent, & leur auoit distribué les verges. Mõsieur le Marquis, sçachant que tout estoit prest, en disnant appella Gonnelle, & lui dit tout bas à l'oreille: Va dire à ma femme que de l'affaire qu'elle me parla hier, i'en ay parlé au gentilhõme qu'elle sçait, & que ie le treuue fort mal disposé pour appointer. Il m'allegue quelques siénes raisons, qui me semblent assez apparentes, suiuant lesquelles il a deliberé, quoy qu'il en aduienne, que son procez se voye, & se iuge par les gens de mon Conseil: ce que ie ne veux ny ne dois empescher, en aucune maniere que ce soit. Gonnelle s'en alloit trouuer la Marquise, mais le Marquis le rappella, qu'il n'estoit point encor

sorti de la salle, & lui dit. Tu lui pourras dire qu'elle face que le Gardien de sainct François lui parle : car ie me suis laissé dire qu'il sera partie de ce qu'il lui conseillera: autre remede ie n'y saurois trouuer, & n'y a meilleur moyen que par ce Gardien. Le bon Gonnelle, qui ne sauoit pas ce qui boüillioit dans le pot, & ne pensoit pas que ceste ambassade fust vaine, & apostee, alla allaigrement executer ce que son maistre luy auoit commandé. Il trouua, que la Marquise ne s'estoit encor, mise à table, pource qu'elle s'estoit leué assez tard ce iour là, & aussi pource qu'elle l'attendoit. Comme elle vid Gonnelle, elle lui fit vn fort bon visage, & lui dit en soufriãt que il fust le biẽ venu, & quelles bõnes nouuelles c'est qu'il lui apportoit.

Gonnelle

Gonnelle, apres lui auoir faict la reuerence, s'approche d'elle, & lui fit le feint meſſage que monſieur le Marquis lui auoit enuoié faire. Cependant qu'il parloit à la Marquiſe, vne des damoiſelles ſerra l'huis de la chambre qui reſpondoit à la ſalle & tout à vn coup ſortirent d'vne garde-robbe toutes les damoiſelles, femmes, & ſeruantes de la Marquiſe, trouſſees, & armees de ces verds baſtons de cormier. Allez voir en ceſt equipage, on euſt dit que c'eſtoient les Phariſiés auec l'eſquadró de ſoldats qui allerent prendre Ieſus Chriſt. Ceſte trouppe de fémes ſe print à crier, hà meſchant Gonnelle, tu es maintenant entre nos mains: à la fin tu t'es venu prẽdre au filé. Par la croix Dieu maintenant tes maigres plaiſanteries ne te ſeruiront pas de beaucoup. La Marquiſe

quiſe alors riant & le menaçant, lui dit, aſne que tu es, tu nous as faict tant de bayes, que la raiſon veut qu'auec nos mains nous en prenions vne aigre vengeance ſur ton corps. Sus ſus, damoiſelles, & vous femmes, qu'attendez vous? Gonnelle ſe voyant accueilli à l'impourueu par ceſte trouppe de femmes toutes armees de baſtons, & bien diſpoſees de lui faire vn mauuais tour, recourut ſoudain à ſon eſprit, qui l'aida de ſubit conſeil. Parquoi ſe tournant deuers la Marquiſe il lui dit, Madame, ie vous ſupplie qu'en faueur de monſieur le Marquis, vous me daignez ſeullement ouïr dix parolles, & puis prenez vous, & vos damoiſelles tout tel chaſtiement de moy qu'il vous plaira. Que veux-tu reſpondit elle? Di hardiment ce que tu voudras:

car

car tu ne sçauras si bien dire, que tu puisses euiter le grief chastiement que ie te veux faire donner, ladre & poltron, donneur de bayes que tu es. Va, dy, & te depesche. Alors dit Gonnelle, Madame ie vous supplie, & toutes ces vostres Damoiselles & femmes, que celle de vous qui a faict porter les cornes à son mary, s'abandonnant à autruy, & prie aussi celles qui ne sont point mariees, que celle ou celles qui se sont laissé defleurer à leurs amis, aians laissé aller le chat au fromage soient les premieres à me battre, & qu'elles n'aient en façon que ce soit aucune compassion de moy, tant petite soit elle. Les Dames & Damoiselles oyans cela demeurerent toutes confuses, & ne sçauoiét que faire. Pas vne ne vouloit estre la premiere à le battre, pour ne se

faire

faire cognoistre pour la femme de peu d'honneur. Elles disoient entre elles, qu'elles n'estoient point femmes de mauuaise vie: puis se disoient l'vne à l'autre: Va toy, mais toy commence. Cependant le bon Gonnelle qui auoit ià apprehendé les estrillades, qu'il cuidoit bien receuoir, adiousta des aisles à ses pieds, & ne fit que deux sauts iusques à l'huis, qu'il ouurit incontinent, & s'enfuist où estoit le Marquis à disner. Quand le Marquis le vid, il luy demanda quelle response la Marquise luy auoit faicte. Gonnelle luy respondit, Le cancre qui vous vienne, Monsieur le compere de Pouille. Vous estes vn braue homme, de mander vostre pauure Gonnelle à la boucherie entre les mains de ces harpies: mais Dieu mercy i'en suis eschappé. Puis il recita

cita le moyen qu'il auoit obtenu pour s'oſter d'entre leurs pattes, chacun loua ſon aduis. La Marquiſe ne ſe vouloit appaiſer, voyant que le calaignaire s'en eſtoit allé ſans eau chaude. Toutesfois en fin elle s'appaiſa, cognoiſſant que pour vne baye qu'elle donneroit à Gonnelle, il eſtoit homme pour s'en venger au double. Auſsi y auoit il bien peu à gaigner auec luy, tant il eſtoit caut & fin.

HIST

à M. Guillaume Lurie, Seigneur de Lõgue, Conseiller du Roy à Bordeaux.

Simon Turchi deuient ennemy de Ieroſme Deodati Luquois: Il ſe reconcilie auec luy: puis le meurtrit d'vne eſtrange maniere, eſtant deſcouuert il eſt bruſlé vif à Anuers.

ANuers eſt comme vn marché general pour tous les Chreſtiens de l'Europe & d'ailleurs. Il y a vne maniere de viure fort libre, & biẽ plus familiere qu'en beaucoup d'autres lieux. Entre les autres familiaritez qui sõt en ceſte ville, y eſt celle, que ie vous reciteray maintenant. Les filles à marier, comme elles deuiennent gran-

delettes, ont d'ordinaires quelques ieunes hõmes, qui leur fõt l'amour, leſquels elles appellẽt ſeruiteurs: celle qui plus en a, c'eſt celle qui eſt la plus eſtimee. Ceux qui leur font la cour, & ſe declairẽt leurs ſeruiteurs, vont & viẽnent en leur maiſon tout le long du iour librement. Et encor que le pere & la mere y ſoient, ils ne laiſſẽt pour cela de les aller voir, leur faire l'amour, & demeurer à deuiſer auec elles ſoir & matin. Biẽ ſouuent il les inuitẽt à diſner, ſoupper, & banqueter en diuers iardins où les fillettes s'en vont, auec leurs amoureux, librement & ſans garde aucune, & là demeurent tout le lõg du iour à chanter, ſonner, baler, mãger & boire, & iouent en la compagnie de celuy qui les a inuitees. Le ſoir l'amant prent ſa maiſtreſſe, l'accompaigne iuſques à ſa maiſon,

&

& là la rend à sa mere, laquelle remercie amiablement le ieune homme de l'honneur & faueur qu'il a faict à sa fille. Le ieune homme luy faict la reuerence, baise la fille & la mere, puis s'en va à ses affaires. En celle ville le baiser est permis à chacun en tout temps & lieu. C'est la vie que demeinent les filles à marier. Comme elles sont mariees, il ne leur est plus permis de faire l'amour auec aucun, aumoins quil se voye. Ce qu'elles font en secret, ie n'ay point esté trop curieux de le rechercher, estant chose où on n'appelle point de tesmoings. Il peut auoir maintenant enuiron quatorze ou quinze ans que Damoiselle Marie Verue estoit en grande estime à Anuers, à cause de sa noblesse, richesse, & familiere & tresgentile cõuersation. Elle est encor auiour-

d'huy, mais d'aage meur, quoy qu'elle n'ait iamais esté mariee. Pour sa beauté, pour son plaisãt, & gracieux entretien, & autres siennes bonnes parties, elle auoit plus d'amoureux, & de seruiteurs qu'autre qui fust à Anuers: car François, Flamans, Allemans, Anglois, Italiens, Espaignols, & autres ieunes hommes d'autre nation, qui prattiquoyent en Anuers, se rendoient tous ses seruiteurs, & chaque iour luy faisoient la cour, l'honoroyent & seruoyent, de façon que sa maison sembloit le logis du Gouuerneur de la ville, tant estoit frequẽtee, & à toute heure par ses amoureux. Philibert, Prince d'Orange (qui fut Lieutenãt general de l'Empereur en Italie, & mourut au siege de Florence) fut vn de ses amoureux, de façon que pour quelque temps, le bruit fut qu'il la pren

prendroit à femme : En ce temps eſtoit à Anuers vn nõmé Simõ Turchi Luquois, facteur des Bonuiſes, renommez marchands de Luques. Il y a enuiron quatorze ans qu'il print familiarité auec la Damoiſelle Marie Verue, & continua ſi bien à luy faire la cour, & la ſeruir, qu'il ne ſe partoit iamais d'aupres elle, & en laiſſoit tous ſes autres affaires. Auſsi monſtroit la Damoiſelle Verue qu'elle l'auoit fort cher. En la ſalle, où elle ſe tenoit quand lon la courtiſoit, elle auoit faict mettre les pourtraits au naturel de tous ſes ſeruiteurs, qui faiſoit qu'auſsi toſt que quelcun ſe mettoit à luy faire l'amour, il luy enuoyoit auſsi toſt ſon effigie tiree par la main de quelque excellent peintre, laquelle elle faiſoit mettre auec les autres, & ia en auoit plus de quarante. Quatre

ans apres que Simon Turchi fut arriué à Anuers, Ieroſme Deodati Luquois y arriua auſsi auec bõne ſomme de deniers qu'il ſe print à y negotier. En peu de iours il ſe mit du nombre des ſeruiteurs de la damoiſelle Verue, qui fit qu'il print grande congnoiſſance auec Turchi, lequel comme i'ay dit, n'eſtoit pas fort diligent à manier les affaires de Bonuiſe. Turchi aiant beſoing d'argent en demanda à preſter à Deodati, lequel à pluſieurs fois luy preſta enuiron trois mil eſcus. Les Bonuiſes entẽdans le mauuais meſnage que Turchi faiſoit de leurs affaires, luy oſterent des mains le compliment, & le maniement de leur banque, & ne ſe voulurent plus ſeruir de lui. Turchi qui de ſoy n'auoit pas le moyen de negotier, s'en retourna à Luques pour s'appuyer de

de quelque marchād qui traffiquaſt en Anuers. Il aduint qu'au meſme temps Deodati s'en retourna auſsi à Luques, afin de monſtrer ſes comptes à ſes freres. Comme il les leur monſtroit, ils virent que Simō Turchi eſtoit debteur d'enuiron trois mil eſcus. Si dirent à Ieroſme qu'il aduiſaſt de s'en faire payer, & qu'il ne perdiſt point de temps. Ieroſme va trouuer Simon, & luy dit qu'il ne pouuoit ſonder ſes comptes auec ſes freres, s'il ne luy payoit l'argent qu'il luy auoit preſté en Anuers, ainſi qu'il apparoiſſoit par ſes cedules. Turchi s'excuſa le mieux qu'il peut, allant delayant le payement, & prolongeant du iour au lēdemain. Les freres de Deodati diſoyent à Ieroſme qu'il ne s'amuſaſt point aux belles parolles de Turchi. Ieroſme donc ayant produit

les cedules en iugemẽt. Simon fut prins en la place publique de Luques par les ſergents de la Cour, & mis en priſon. Pour en ſortir il luy fut force de payer ce qu'il deuoit à Deodati. Mais ſe reputant auoir eſté grieuement iniurié, ſe commença à engendrer en ſon cœur vne haine mortelle, & inextinguible contre Deodati, quoy que par dehors il n'éfiſt point de ſemblant. Il ne ceſſoit tout le long du iour d'imaginer, & rechercher quelque moien, & façon pour ſe venger, & grieuement endomager Deodati. En ces entrefaites tous deux s'en retournerent à Anuers, mais nõ pas de compagnie. Et pour le different qui eſtoit ſuruenu entr'eux, ils ne ſe hantoyent plus comme au parauant: neantmoins ils continuoient tous deux à faire la cour à la Damoiſelle Verue.

Verue. Vn iour en grande compagnie comme on parloit de Simon & de ſes affaires, Ieroſme, comme en le meſpriſãt, dit, qu'il ne ſçauoit pas que Thurchi pouuoit faire en Anuers s'il ne deuenoit corratier: car de ſoy il n'auoit aucun moyen de negotier, n'aiant ny argent ny credit. Ce propos accrut grandement la haine que Turchi portoit à Deodati: & fit comme les charbõs que les ſoufflets ont allumez: ſi lon gette de l'eau deſſus ils s'emflambent d'auantage, & prennent plus grand' force & vigueur. Ainſi la haine que Turchi portoit à Deodati, deuint plus grande, & plus griefue eſtant de nouueau reſueillee, quoy qu'il la tinſt ſecrette. Vn des ſages de Grece diſoit (que ſi on pouuoit voir dans le cœur de l'homme, ce que ſon courage va fantaſiant, &

machinant, quand il est courroucé, ententif à se vẽger,& plein de maltalent, qu'il verroit proprement vn vaisseau ardant, ou vne oulle pleine, dont l'eau bouillante tourne, & vire s'en dessus dessous ardamment, quand elle sent la chaleur du grand feu qui la fait bouillir. Ainsi alloit le courage de Turchi s'en dessus dessous pensant maintenãt vne chose, maintenant vne autre:& ne tendoient tous ses discours & toutes ses pensees sinon à la mort & ruine de Deodati. Toutesfois il dissimuloit comme vn autre Simõ, son tresmeschant & enragé vouloir de mal faire, & disoit que Ierosme se mescontoit, & qu'il estoit suffisant pour negotier de son chef. Et comme ils perseueroyẽt tous deux auec plusieurs autres à faire la cour à la Damoiselle Verue, il commencerent

rent petit à petit à se reconcilier, & sembloit qu'ils fussent deuenus bõs amis. La damoiselle Verue, selon ce qu'on en pouuoit iuger, faisoit plus de faueur à Turchi qu'aux autres, fust pource qu'il lui plaisoit plus, ou bien qu'il estoit plus liberal à lui faire presens. Et de faict il y despẽdoit assez, & plus que son degré ne portoit. Aucuns croyoient que Simon iouist de son amour, cõme les hommes sont plus enclins à croire le mal que le bien. Et pour vous dire ce que i'en entendis lors que i'estois à Anuers, c'estoient tous soupçons d'éuieux, & de mesdisans. Maintenant ie ne sçay quelle en fut l'occasion, Turchi sçeut si bien babiller, & persuader ladite damoiselle, qu'elle vendit vne partie de ses biẽs pour faire proffiter les deniers en banque. Il lui monstroit auec vi-

ues

ues raiſons le grand proffit qu'elle en tireroit. Elle ſe laiſſa perſuader, & mit en vente pour quatre ou cinq mil eſcus de ſon bien, & aiant le tout content, elle le mit entre les mains de Turchi. Simon aiant ceſte bonne ſomme de deniers, fit cõpagnie auec Vincent Caſtrucci Luquois, & commença à faire quelque traffic. Mais pour mieux courtiſer la Damoiſelle Verue, il laiſſa la charge de la bãque à Ioſeph Turchi ſon nepueu. Ceſte compagnie dura enuiron trois ans, & ſe rompit par la mort de Caſtrucci. Alors ſelon qu'on en pouuoit iuger, Simon ſembloit eſtre aſſez reconcilié auec Deodati. Peu apres ledit Simõ pria Deodati de luy preſter trois mil eſcus pour Eſpaigne. Ce que fit fort volontiers Deodati, qui y alloit à la bonne foy, & comme l'on dit à la franche

franche Marguerite. Il en fut payé au tẽps accordé. Là dessus Turchi fit cõpagnie auec les Gigli Luquois, qui auoient banque en Anuers. Ieroſme attendoit de iour en iour la féme qu'il auoit eſpouſee, qui eſtoit fille de Iean Bernadin noble Luquois, & ne laiſſoit pas de viſiter la Damoiſelle Verue, laquelle luy faiſoit aſſez bon recueil, le traittant comme ami, & nõ plus comme ſeruiteur, depuis qu'elle entendit qu'il s'eſtoit marié. Ladite damoiſelle Verue vint en grand ſoupçon, & ne ſçay comment, que les affaires de Turchi ne prinſſent point trop bon chemin. Elle voyoit qu'il ſe portoit aſſez negligemment au maniement de ſon traffic, & craignoit pour les deniers qu'elle luy auoit mis entre les mains. En aiant eu quelque aduertiſſement par aucuns

de

de la nation Luquoise, & de quelques autres, elle demoura plusieurs iours en suspés, si elle luy en deuoit toucher quelque mot ou nõ. En fin elle se delibera d'en parler à Deodati, s'en conseiller à lui, & le prier affectueusement qu'il luy vouluſt en ceci dire son aduis, & ce qu'il voudroit faire s'il estoit en sa place. Parquoy vn iour deuisans ensemble de plusieurs propos en secret, elle luy declaira ce que dessus. Ieroſme lui respondit en ceste façon: Madame, puis que de vostre grace, vous daignez demander mon aduis, en ceſtuy vostre si important affaire, ie penserois commettre vne fort grand' faute, si vous aiant esté & estant loyal, & fidelle seruiteur, ie ne vous disois librement & sincerement ce qui me semble estre pour vostre prouſit, & ce que ie voudrois

suiure

suiure si l'affaire me touchoit. Vous me dites que plusieurs de nostre nation, & d'autres encores vous ont aduerti que vous deussiez asseurer les deniers que vous auez mis entre les mains de Turchi. Certainement ie suis de mesme aduis, & me semble que le plustost sera le meilleur. Parquoy ie vous conseille vne de ces deux choses, ou bié que vous vous faciez rendre voz deniers, ou que vous faciez que les Gigli, qui sont bons & loyaux marchands, recognoissent vous deuoir ceste somme, ensemble le proufit qui en est prouenu iusques à ceste heure. Ce sage conseil pleut grandement à la Damoiselle Verue, & se delibera de le mettre à execution. Partant, aiant trouué l'opportunité elle descouurit à Simon sa volonté, lui disant, qu'à ce faire elle auoit esté cõseillee

seillee par plusieurs, & principalement par Luquois. Selon ce qu'aucuns affermét, elle s'auança de nommer Deodati. C'est veritablement vne grand' faute de dire à femmes chose que l'on doit tenir secrete: car pour certain, la plus part d'elles se sçauent fort mal taire, quād le taire ne leur apporte point de proffit. Aussi Caton Censorin souloit dire, que ce dequoy il se repentoit le plus, c'estoit s'il auoit declairé à femme chose qui deuoit estre tenue secrette. On sçait que d'ordinaire quasi toutes femmes sont ambitieuses, & se persuadent toutes de sauoir beaucoup plus qu'elles ne sauent, & desirent qu'on aye estime d'elles qu'elles sont de fort grand' conduite. Et mesmes bien souuent quelques vnes d'entre elles se laissent sortir ce mot de la bouche, que si elles

si elles auoient le sceptre en main, elles sçauroient beaucoup mieux gouuerner vn estat que non pas les hommes. Il y a bien des hommes, qui ne valent pas l'eau qu'ils gastẽt à se lauer les mains, qui ont si peu d'esprit, & sont si peu capables de manier grands affaires, que les femmes pourroient bien dire vray en leur endroit Mais ie ne veux maintenant entrer à contreroller, ny les hommes ny les femmes, attẽdu que ma mere estoit femme, & ie suis né homme. Il me suffit de vous dire que Ieroſme ne fit point trop bien de dire à la Damoiselle Verue mal de Turchi : car il ne la pouuoit conseiller d'oster son argent d'entre ses mains, que ce ne fust en luy faisant entendre qu'il le gouuernoit mal, & qu'il n'estoit pas asseuré, & ainsi le blasmoit, comme homme

qui ne se sçauoit pas gouuerner: mais de l'autre costé la Damoiselle fit mal, voire pis, de declairer à Turchi le nom de celuy qui luy auoit donné ce conseil. Elle se deuoit cõtẽter de luy auoir dit que quelques marchands, gens de bien, luy auoiẽt cõseillé d'asseurer le sien, sans particulariser personne. Ie vous ay voulu faire ce discours, pource que cõbien que Turchi se sentit grandement offensé par sa prison de Luques, & par ce que Ieroſme auoit dit en Anuers qu'il ne sçauoit pas que c'est qu'il pourroit faire s'il ne deuenoit corratier, & que pour ces raisons il eust tousiours ferme deliberatiõ de s'en vẽger, quoy qu'il fist semblant d'estre reconcilié, neantmoins ce que Ieroſme l'accõmoda des trois mil escus pour Espagne, auoit tellemẽt adouci l'aigreur de sa haine

haine ancienne qu'elle estoit presque toute assopie, selon ce que ledit Simon confessa lors qu'il estoit prest d'estre bruslé: mais ceste derniere iniure qu'il estimoit tresgrãde & tresgrieue, resueilla & ralluma de telle façõ les flãmes assoupies de sa vieille rẽcune, qu'il se delibera de s'oster Ieroſme de deuant les yeux, quoy qu'il en deust aduenir. Ce qui le cõfermoit d'auantage en son opinion, estoit que quelques iours au parauant, allant de nuict par la ville, il auoit receu vn vilain coup sur le visage, & croyoit que ce fust Ieroſme qui l'eust frappé: Mais il se trõpoit grandement: car depuis on descouurit & sçeut on qui estoit celui qui l'auoit frappé. Vous deuez sçauoir, pour vous dire ce que i'en entendi par personnes dignes de foy, que Simon estoit d'vn tres-mechant na-

turel, & de tresmauuaises complexions: Entre autres il auoit la plus mordante & venimeuse langue que lon vid iamais. Il estoit excellēt ouurier à mettre discord entre deux amis: & ordissoit si artificiellemēt ses filets de deception, qu'il les faisoit sembler vray-semblables. En somme c'estoit vne boutique de tout vice, & de toute malice, chacun se deult du mal de son prochain, & se resiouït de son bien: luy faisoit tout au cōtraire. Il loüoit grandemēt les cruautez, que plusieurs tyrās auoiēt exercees, & cherchoit d'apprendre le moien cōme il s'en falloit aider. Il auoit tousiours ce mot en la bouche, qu'il n'y auoit chose au monde de plus grand contentement, que de pouuoir prēdre vne tresgrande vengeance d'vne iniure receüe. Luy estant donc entré en teste de se venger,

ger, de tuer Ieroſme, & en faire vn ſi memorable aſſaſsinaſt, qu'à iamais il s'en parlaſt entre les hommes, il ſe ſouuinſt d'vſer de venin: mais il ne ſçauoit cõme il en pourroit auoir qu'il ne fuſt ſçeu: parquoy il ne voulut ſuiure ce moyen cõme trop doux au patient, & trop dangereux pour luy. Il cõclut donc d'executer ſon deſſeing auec le fer: mais pource qu'il eſtoit gouteux, & debile des bras & des mains, il connoiſſoit ſes forces n'eſtre aſſez gaillardes pour perpetrer l'homicide, tellement qu'il eſtoit neceſſaire d'appeller vn compaignon à tel affaire. Sur tout il ſe vouloit venger, de ſaçon qu'il n'en peuſt eſtre repris de iuſtice, & toutesfois il vouloit que chacun connuſt que c'eſtoit luy qui eſtoit l'autheur de l'homicide. Cõme i'ay dit, il laiſſoit la charge de

la banque à Ioseph son neueu: mais de luy il ne se vouloit point fier en ce faict icy. Il se tourna doncques deuers vn sien seruiteur nommé Iulio, natif de la Romagne, & luy declaira cõme il vouloit tuer Deodati. Le meschant & traistre Romagnol, qui n'estoit pas de meilleur naturel que Turchi, s'offrit à estre executeur. Les Gigli pour honorer Simon, ne connoissans sa peruerse nature, luy auoient en ce temps là donné le compliment de leur banque, & à ces fins luy auoiẽt enuoyé leur procure. Simon, comme procureur des Gigli, fit faire par vn Notaire public vne obligation, par laquelle lesdicts Gigli confessoient deuoir à la damoiselle Verue la somme des deniers qu'elle auoit baillé à Turchi. Dequoy elle se contenta. Comme le desir que Turchi

auoit de faire mourir Ieroſme, creuſt de iour en iour, il aduint vne fois qu'eſtant ledict Turchi en la maiſon d'vne couſine de la Damoiſelle Verue, il vid vne eſtrange façon de chaire. Le fonds de ceſte chaire, ſi toſt que l'homme s'y eſtoit aſsis s'abaiſſoit en bas, & incontinent ſortoient des accoudoirs, ſur leſquels on a de couſtume de s'appuier les bras, deux groſſes & fortes brãches de fer, qui deſcendoient entre les cuiſſes de celuy qui eſtoit aſsis, par telle maniere qu'il demeuroit ſi biẽ enclaué, qu'il ne ſe pouuoit remuer, ny en ſortir en aucune façõ, ſi on ne l'en deſclauoit auec la clef qui eſtoit faicte expres. Turchi ſe fit preſter ceſte chaire, & la fiſt porter à vn iardin qu'il tenoit, où ſouuẽt banquetoit la Damoiſelle Verue & autres. Aiant deliberé de ſe ſeruir de ceſte

chaire parlant vn iour auec Deodati, il luy dit qu'il auoit à ſon iardin des plus beaux chouz fleuris qui fuſſent point en tout Anuers. Ieroſme luy demanda s'il en pourroit auoir, pour en mettre auſsi à ſon iardin. Turchi lui reſpondit qu'il vinſt quād il voudroit, & qu'il choiſiroit ceux qui luy agreeroient le plus. Deodati ne ſe ſoucia point autrement d'y aller, aiāt peut eſtre autres affaires qui l'empeſcherent. Ce que voiant Simon, lui dit vn iour d'aſſez bon matin: Ieroſme il eſt arriué vn marchād de Lion, qui pour l'heure preſenté ne veut pas eſtre connu en ceſte ville, il s'eſt retiré à mon iardin. Il te prie par moy que tu le vueilles venir voir, pource qu'il a à conferer auec toy choſes de grande importance, Ieroſme creut ce que Turchi lui diſoit, & promit d'y

d'y aller. Et de faict si tost qu'il eut disné, il y alla tout seul. Et ne trouuant le marchand il demanda où il estoit. Turchi respondit qu'il estoit allé à quelque sien affaire : mais qu'il seroit incontinent de retour. Ils se mirent tous deux à se promener par la salle basse, où estoit la chaire artificielle. Là dessus entra le traistre Romagnol, qui leur dit, que le marchand venoit. Et voiant que Deodati estoit prochain de la maudite chaire, il le print, sans qu'il s'en donnast garde, & le ietta dans icelle. Ieroſme pensoit que le Romagnol se ioüast: mais il ne fut pas si tost dedans, qu'il se sentist estre enclaué de tous costez, & prisonnier, si qu'il ne sçauoit que dire, estant quasi hors de soy. Le malheureux Romagnol sortit de la salle, & serra l'huis apres soy. Deodati de-

meuroit tout estonné, quand le traistre Turchi, aiant pris vn pongnart qui estoit là aupres, lui dit, Ieroſme tu te dois ſouuenir des grieues iniures que i'ay receu de toy & ici, & à Luques. Nous ne ſommes pas maintenãt à Luques, où tu me puiſſes faire empriſonner, tu es en ma puiſſance. Or aduiſe de me faire vn eſcrit de ta main, de la teneur de ceſtuy que i'ai eſcrit, ou bien ie t'oſteray la vie auec ce pognart. Le miſerable Deodati leut l'eſcrit, par lequel il confeſſoit deuoir quelques miliers d'eſcuz à Turchi, & promit d'en faire vn ſemblable, & de faict en eſcriuit, & ſouſſcriuit vn de ſa propre main, qu'il datta de quelques mois au parauant. Il y en a pluſieurs qui afferment, que l'eſcrit contenoit autre choſe, aſſauoir que Ieroſme confeſſoit auoir malheureuſement

reuſement procedé contre Turchi à Luques, & que c'eſtoit lui qui lui auoit baillé ce coup ſur le viſage, à fin qu'il ſemblaſt que Turchi euſt iuſte occaſion de le meurtir. Mais ſoit que ce ſoit, il peut eſtre l'vn & l'autre. Turchi aiant retiré la cedule & miſe dans ſon ſein, ſacque la main à ſon pongnart, & en baille vn coup à Deodati ſur la teſte. Mais pource qu'il eſtoit foible, il le frappa vn peu ſur la teſte, & ſur vne iouë. Le miſerable Ieroſme demandoit piteuſement mercy, & prioit que pour Dieu on ne le tuaſt point. Turchi, ſoit qu'il fuſt meu à pitié, ou qu'il ne ſe ſentiſt aſſez fort, ce que veritablement ie croirois pluſtoſt, ou bien pour quelque autre occaſion, iette la le pongnart à terre, & ſortit dehors. Trouuant Iulio qui l'attendoit, il lui dit:

Ie

Ie lui ay donné vn coup, mais ie n'ay pas le courage de le tuer. Que ferons nous? Que nous ferons, reſpond le traiſtre Romagnol, puis que nous ſommes entrez en dance, il faut dancer, il le faut acheuer. Autrement ſi le faict demeure ainſi, il nous fera mourir. Va donc, & lui oſte la vie, adiouſte Turchi. Alors Iulio (qui ſe deuoit auoir trouué en cent meurtres en Romagne, où ils tuent iuſques aux petits enfans dans le berceau, & dans les egliſes, à cauſe de leurs maudites partialitez) entre dans la ſalle, prend le pongnart & s'en va droict vers le deſaſtré Deodati, lequel cõme il le vid venir ſur ſoy, luy dit piteuſement: Helas Iulio, pour l'amour de Dieu ne me tue pas. Ie ne t'offenſay iamais. Si tu me veux tirer d'ici, ie te feray maintenant vn eſcrit de ma

main

main de deux ou trois mil ducats, voire de beaucoup d'auantage, si de d'auantage tu le veux, & te promets la foy que ie ne t'offenseray iamais n'en faict n'en parolle. Et comme il vouloit encor parler d'auantage, le cruel Romagnol lui bailla vn coup mortel sur la teste, & deux ou trois estoquades dans la poictrine, de façon que le desastré Ieroſme mourut ainsi miserablement. Aians perpetré vn si horrible meurtre, Simon entre dedans, & auec l'aide de Iulio desclaue la chaire, & en tire le corps mort. Cela faict, tous deux ne le pouuás porter, le trainerent par terre iusques en la caue, & là en vn coing l'enterrerent. Puis s'en allerent faire leurs affaires aussi ioyeux, & auec aussi bons visages, que s'ils eussent faict vne saincte & louable œuure. Le soir Ieroſme fut

en

en vain attẽdu des siens,& au soup per & au coucher. Le iour d'apres comme on ne le voyoit comparoir en aucun lieu, cela fut cause qu'on en parla diuersement par Anuers. Les deux Lieutenants ciuil & criminel,estoient cousins de la Damoiselle Verue. Turchi estoit fort familier de tous deux, & bien souuent mangeoient ensemble. Le second iour,apres le meurtre commis, Turchi s'en alla souper auec le Lieutenãt ciuil,pour espier ce que l'on disoit de Deodati. On en entra en propos, & s'esbaissoit on grandement que l'on ne pouuoit aucunemẽt sauoir qui estoit deuenu Ierosme. Turchi pour faire du bon valet, dit:Mõsieur,il est bien besoin d'vser en cecy de grande diligence, pour veoir si l'on en pourra rien auerer. Le Lieutenant respondit, Nous auõs auiour

auiourd'huy arresté au Conseil de chercher demain tous les iardins, & toutes les maisons qui sont en vn tel cartier, où mesmes est mon iardin: & ne laisserons à foüiller par tous les lieux où il frequentoit. Si mon dit bien, que ce seroit fort biẽ fait: mais vne heure lui duroit mille ans, tant il auoit enuie de partir. Si tost qu'il eut souppé, il s'excusa sur quelques siens affaires, & s'en alla chez lui. Comme il y fut, il dit à Iulio: Iulio il faut auoir les yeux d'Argus, & donner tel ordre ceste nuict, que demain nous ne soyons prins à l'impourueu, & lui dit ce qui auoit esté arresté au Conseil. Tu sçais que la chaire est toute pleine de sang, il faut que tout maintenant tu t'en ailles au iardin, & que tu laues fort bien ladicte chaire, à celle fin qu'il n'y demeure

vne

vne seule gouttelette de sang. Semblablement la muraille, où elle estoit appuyee, sera toute enseignee: car le sang y reiaillit: il la faudra aussi nettoier, & aduiser bien diligemment si quand nous traisnames le corps, nous n'en sanglantames point le plancher, car il ne faut pas qu'on reconnoisse vn seul vestige de sang. Ce que i'ay entendu qu'on veut rechercher toutes les maisons, me fait craindre qu'il n'y ait quelque indice ou soupçon de l'affaire, ou bien que l'esprit du iuge deuine ce qui c'est passé. Aiant faict tout ce que ie t'ay dit, il faudra puis deterrer le corps, le charger sur tes espaulles, & l'aller ietter dans le puits de la croisette. La nuict est fort obscure, & personne ne va à cet heure là par les rues. Et par ce moyen nous viendrons à asseurer entierement

ment nostre affaire. Iulio respondit, qu'il feroit bien le tout diligẽment, hors mis qu'il n'entreprenoit pas de porter le corps, pource qu'il pesoit trop, & qu'il se souuenoit que lors qu'ils l'enterrerent, à peine pouuoyent ils tous deux ensemble le trainer par terre. Or sus, dit Simon, Va, & fay le reste, & puis ie t'enuoyeray le Piemontois, & lui commanderay qu'il face ce que tu lui diras: Mais pren garde qu'apres que tu auras ietté le corps mort dãs le puits, tu faces aussi que le Piemontois y tombe. Le puits est merueilleusement profond, s'il tombe vn coup dedans, il y sera incontinent suffoqué. Mais si tu ne lui pouuois bailler la trousse pour l'y faire tomber tu sçais qu'il ne porte point d'armes, & n'a non plus de courage qu'vn connil, porte le poignart à ta

ceinture, puis l'en tue, & le laisse sur la place. Qui est-ce qui pourra presumer que nous l'ayons tué? Voyez, ie vous prie, si Turchi estoit meschant en cramoisi. Il ne lui suffisoit pas d'auoir cruellemét brigandé, & meurtri le pauure Deodati, mais il vouloit encor faire tuer le Piemontois, sien seruiteur, qui ne l'auoit aucunement offensé. Ayant donc conclu cela auec Iulio, Iulio s'en alla tout droit nettoyer tout ce qui lui auoit esté enioint. Simon, quand il pensa qu'il en estoit temps, appella le Piemontois, & lui commanda qu'à l'heure il s'en alla au iardin, & fit tout ce que Iulio lui diroit. Le Piemontois y va, & heurte à l'huis. Quand Iulio l'eust cõgnu au parler, il lui ouure. Iulio auoit vne chandelle à la main: il marche premier, & dit au Piemontois qu'il le

le suiuit. Il auoit ia nettoyé la salle, & la chaire, & laué tout le sang, & deterré le corps à demi. Comme ils furent dans la caue, Iulio mettra la chandelle sur vn banc, & dit au Piemontois, Piemontois aide moy à sortir ce corps hors de ceste fosse. He Dieu, respondit l'autre, quel mort est-ce cy. Ne t'en enquiers pas d'auantage, lui cria Iulio; mais aide moy sans plus sonner mot, car ie veux que nous le portions à vn tel puits, & que nous le iettions dedans. Le Piemontois, qui estoit bon hommenas, & craintif, & qui congnoissoit ce Romagnol estre de tres-meschant naturel, braue, & felon, fit tout ce qu'il voulut. Et ainsi ils tirerent ce corps hors de terre, lequel le Piemontois recongneut incontinét au visage, & aux habits, estre le corps du pauure

Deodati. Dequoy il fut fort esmerueillé, mais il n'é osa faire semblãt. Ayant donc pris le corps, l'vn par les pieds, l'autre par la teste, ils sortirent du iardin. Comme ils furent dehors, le Piemontois laissa choir le corps en terre, & se mit à iouër des talons tant que les iambes le peurent porter. Iulio estant ainsi pris à l'impourueu, ne se peut si tost mettre à le suiure, parce que l'autre auoit ia pris l'auantage. Il lui courut apres bonne espace: mais pour l'obscurité de la nuict, il en perdit le trac, & ne le pouuant plus entendre marcher, il s'en retourna au iardin, & fit tout deuoir pour pouuoir porter le mort au puits: mais il lui fut impossible. Parquoy l'aiant trainé en la maison, qui n'estoit pas à sept ou huict pas loing, il serre la porte & s'en va tout estonné,

né, & mal content trouuer Simon, auquel il compta tout ce qui s'estoit passé. Turchi en fut reduit quasi au desespoir, & ne sauoit qu'y faire, voyant sa ruine manifeste. Alors commença Iulio à parler de ceste façon. Ie ne sçay ou ce poltron de Piemontois s'en sera allé: mais puis qu'il s'est aidé à deterrer le corps de Deodati, lequel sans doute il aura recongneu, ie demeure en danger de ma vie. Il me semble qu'il est de besoing que ie gaigne le haut: car si le Piemontois m'accuse, puis que ie m'en seray fuy, & que vous serez demeuré, ce sera vn argument certain que moy seul seray coulpable de la mort de Deodati, & nó vous. L'aduis du Romagnol sembla bon à Turchi: parquoy il lui bailla tout l'argent qu'il auoit en sa bourse, &

d'abõdant deux chaisnes d'or, qu'il se trouua en son escarcelle, lesquelles pouuoient peser trente ou trente trois escus piece, & lui promit que quelque part qu'il allast, il luy aideroit touiours d'argent. Iulio sortit de la ville à portes ouurants, & s'en alla contre Aix en Allemaigne. Le Piemontois s'en alla toute la nuict vagabondant ça & là, songeant à ce qu'il auoit à faire. Simon plein de diuerses pensees, ne pouuoit dormir, & ne sauoit qu'il deuoit faire. Il delibera plusieurs fois de s'enfuir si tost que le iour seroit venu: mais il craignoit par là de se rendre coulpable de l'homicide: & pensoit, puis que Iulio s'en estoit enfui, qu'il lui estoit meilleur de demeurer. Le Piemontois, comme il fut iour, s'en alla trouuer les gens de Deodati, & leur recita ce qui lui estoit

estoit aduenu, dont Simon fut aduerti ne sçay comment tout aussi tost. Parquoy il s'en alla trouuer le Lieutenant Criminel, & luy declaira comme il auoit entendu que Iulio son seruiteur auoit tué Deodati, & s'en estoit fuy. Le Lieutenant ayant ceste information s'en alla trouuer vn sien oncle, homme aagé, & fort exercé en iudicature, celui mesmes qui lui auoit remis l'office de Lieutenant, & lui dit ce qui lui auoit esté declairé touchant la mort de Deodati. Le vieillard lui demanda s'il auoit retenu Turchi, il lui dit que non. Dequoy il le reprint fort aigrement, & lui enchargea qu'incõtinent il le fist saisir. Là dessus les gens de Ierosme ayant sçeu le merueilleux, & detestable accident, s'en allerent trouuer quelques vns de leur nation,

amis de feu Ieroſme, pour aduiſer ce qui eſtoit bon de faire en vn tel cas. L'atrocité du maudit brigandage, commença à ſe publier par Anuers. Le Lieutenant criminel, s'en alla incontinent vers Simon, & luy fit commandement qu'il ne bougeaſt de ſa maiſon, il reſpondit qu'il lui obeïroit. Le iuge nota, que lors qu'il fit ce commandement, le viſage de Turchi ſe troubla tout: ſi entra en non petit ſoupçon, qu'il deuoit eſtre coulpable. Simon auoit en ſon eſcarcelle la cedulle qu'il auoit faict eſcrire à Ieroſme: il la prend, s'approche du feu qui eſtoit à la cheminee, & la ietta dedans. Le Lieutenant voyant cela lui demãda que c'eſtoit qu'il auoit bruſlé. Simon luy reſpondit que c'eſtoit vn peu de papier qui ne ſeruoit à rien. En ces entrefaictes arriuerent

les

les amis de Deodati, qui menoient auec eux le Piemontois. Le Lieutenant l'examina secrettement de poinct en poinct, & entendit de lui tout ce qu'il auoit veu, & manié: puis dit aux amis de Deodati qu'ils ne se fouciassent, & qu'il en feroit telle iustice, que le cas si enor me le requeroit. Il retint auec soy le Piemontois, lequel, apres que les autres s'en furent allez, il confronta à Turchi. Simon ne peut nier qu'il n'eust commandé au Piemontois d'aller au iardin, & d'obeyr à Iulio: mais il disoit qu'il l'auoit faict pource que Iulio lui auoit faict entendre qu'il falloit remuer & accommoder quelques litieres, ce qu'il ne pouuoit faire tout seul. Neantmoins il le dit si froidement qu'on entra en grand soupçon de lui. Parquoy il fut mis en prison.

Le Piemontois demeura en la maiſon du iuge. On manda querir le corps de Deodati, & le mit on deuant Turchi pour complaire à pluſieurs, qui diſoient que ſi Simon l'auoit tué, il ſortiroit du ſang des playes. Mais ceſte opinion eſt bien peu vraye, & principallement en ce corps cy, d'autant qu'il n'y eſtoit demeuré aucun ſang. On demanda à Turchi s'il congnoiſſoit ce corps, il reſpondit qu'il lui ſembloit que ceſtoit celui de Deodati. Les iuges s'aſſemblerent, & conſulterent ſi lon pouuoit bailler la queſtion à Turchi ou non. Ils n'eſtoient point d'accord ſur ce poinct: & ſembloit à pluſieurs qu'on n'y pouuoit appliquer la torture. Ce pendant que l'affaire prenoit long trait, Iulio qui eſtoit à Aix delibera de mander à Anuers pour aduertir

tir Turchi du lieu où il estoit, & aussi pour se faire apporter quelques habillements qu'il auoit à Anuers en la maison d'vne sienne garse. Il escriuit donc à Simon comme il estoit à Aix, & que si lon l'interrogoit de la mort de Ieroſme, il respondist qu'il en estoit innocent: mais, puis que le corps s'estoit trouué en son iardin, il croyot fermement que Iulio eust esté le meurtrier: & ce qu'il s'en estoit enfuy le lui faisoit encor plus croire. Ayant escrit ceste lettre, il instruit vn payſan comme il se deuoit gouuerner pour trouuer Turchi, & l'éuoye en Anuers. Le payſan s'y en va: mais il oublia le nõ de Turchi & de mal-heur il ne sçauoit pas lire. Comme il s'en enqueroit, ie ne sçay comment il nõma Iulio le Romagnol. Et pource que le bruit estoit

par

par tout que le Romagnol auoit assassiné Deodati, il y eut vn bourgeois, familier du Iuge Criminel, qui conduisit ce payſan à la maiſon dudit iuge. Là le pauure homme eſtant examiné, donna au iuge la lettre qu'il portoit à Turchi. Le iuge la leut, & s'eſtant mis de nouueau à examiner Simon, il le fit appliquer à la geſne. Mais le mal-heureux Turchi, ſelon qu'il auoit eſté courageux à faire mourir Ieroſme, fut d'autant plus timide à confeſſer ſon aſſaſſinat, ſans attendre la torture, pleurant comme vn petit enfant qu'on auroit feſſé. Eſtant conuaincu du faict, apres lui auoir faict ſon procez, on prononça ſa ſentence diffinitiue, par laquelle il eſtoit cõdãné à eſtre bruſlé à petit feu publiquement ſur la place d'Anuers. Le miſerable Turchi ayant entendu la cruelle

elle mort qu'il deuoit souffrir, demeura bonne piece comme hors de soy, à demi desesperé. Il ne se pouuoit disposer à la mort, & toutesfois il voioit qu'il lui conuenoit bien tost mourir. On lui enuoya vn religieux de sainct François, homme de bõne vie, & de grãde eloquence, pour l'ouyr en cõfession & l'exhorter d'ẽdurer patiẽment la mort qu'il auoit meritee pour partie de la satisfaction de ses pechez, moyennant la vertu de la passion de nostre Redempteur. Ce religieux auec l'aide du Seigneur Dieu, le prescha de façõ, & l'exhorta auec telle vehemẽce que le pauure Turchi fit entiere confession de ses pechez auec fort grãde contritiõ, & se disposa à souffrir la mort patiemmẽt autant qu'il lui seroit possible. Le bon religieux le pria que quãd il seroit dãs le feu

&

& qu'il lui diroit, Simon, maintenant est le temps de la penitence, qu'il lui vouluſt reſpondre, ouy, mon pere. Turchi promit de le faire. Le iour du ſupplice, en la meſme chaire où fuſt murtri Ieroſme, le miſerable criminel fut enclaué, & conduit ſus vn tombereau par toutes les rues d'Anuers, ayant touſiours auec ſoy le bon religieux, qui l'alloit confortant. Comme il fut arriué ſur la place, la chaire, & Simon enclaué dedans, fut poſee au lieu du ſupplice, & fut allumé à l'étour par les miniſtres de la iuſtice, vn feu nõ pas trop grãd, auquel on adiouſtoit du bois autant qu'il en falloit, l'étre tenant petit, à fin que le miſerable Turchi de peu à peu ſe roſtiſt pour endurer plus grand tourment. Le bõ religieux, qui eſtoit aupres du patiẽt autãt que l'ardeur du feu le lui permettoit,

mettoit, disoit souuent, Simon voicy le temps fructueux de la penitence. Le pauure patiẽt, tant qu'il peut parler, respondit tousiours, ouy, mon pere. Selon qu'on peut iuger, & comprendre par les actes exterieurs, le pauure Turchi monstra vne grande contrition, & patience, & print en gré la mort, quoy qu'elle fust grieue, & pleine de vitupere. Comme ils congneurent qu'il estoit mort, auant que le feu le deffist du tout, ils prindrẽt le corps à demi rosti, & le porterent hors la ville. Là ils le mirẽt sur vne haute bigue enclauẽ auec chaines de fer, & lui mirẽt au costé le põgnart auec lequel Deodati auoit esté meurtri. Puis plãterẽt ceste bigue biẽ profõd en terre sur vn grand chemin, à celle fin qu'vn chacũ vid de quelle hõteuse mort, estoit mort celui qui auoit

uoit commis vn si malheureux brigãdage. Ie croy que le miserable Simon, s'estant repenti de ses pechez, comme lon le conneut, par ce qu'il se disposa si bien à la mort, ie croy, dis-ie, que puis qu'il voioit qu'il lui falloit mourir, il se soucioit biẽ peu de quelle mort il perdist la vie, veu que ce n'est point la qualité du supplice: mais bien l'occasion d'iceluy qui rẽd la mort abominable & ignominieuse. La vertu peut bien honnorer quelque genre de mort que ce soit: mais la mort de quelque qualité qu'elle puisse estre, ne peut aucunement maculer la vertu. Quand le payſan que Iulio auoit enuoyé auec la lettre, fut à plein examiné par le iuge, les magistrats d'Anuers enuoyerent vne Ambassade au magistrat d'Aix en Allemaigne pour auoir le desloyal Romagnol, à fin de le

de le grieuement punir: Ceux d'Aix ne le voulurent liurer, mais afin que sa meschanceté ne demeurast impunie, apres que ledit Iulio eut confessé l'homicide, ils luy firent despecer les bras, les iambes, les cuisses, & rompre la poictrine, puis l'amplaquerent sur vne rouë où il languit deux iours entiers auant que de mourir. Pour fin de nostre histoire, nous pouuons dire, que qui pense bien à la fin de ses actions, bien peu souuent il s'addonnera à mal faire: Qui n'y pense, il vit & meurt comme vne beste. Partant nous pouuons dire que ceste nostre vie est vne mer ondoyante pleine de toute misere. Ie vous veux encor dire que Iean le Blond, qui a mis en François les Chroniques de Cation, fait breuie mention en ses additions de ceſt affaire, & nomme

Simon Turchi, & Ieroſme Deodati, à fin qu'on ne penſe pas que ie ſoye ſeul qui face mention de ceſt execrable aſſaſsinaſt: lequel s'il fuſt ſuruenu à Luques, ie m'aſſeure que ces magnifiques Seigneurs en euſſent faict vne iuſtice exemplaire, comme ils firent d'vn autre, & puis encores de deux, l'vn deſquels ſe vouloit faire Seigneur de ſa patrie, & l'autre tua cruellement, & ſans occaſion legitime ſon propre gendre.

HISTOIRE XXVIII.

à magnifique & excellent Docteur és droicts, M. Iean Pierre Vſpert.

Vn drappier de Lyon, pour pouuoir aller dormir la nuict auec vne eſpouſee, faict certaines pactes auec vn ſien ſeruiteur de boutique, & le faict coucher en ſon lict auec ſa femme. Le ſeruiteur oubliant les pactes faictes auec ſon maiſtre, continue toute nuict l'amoureux deduit auec ſa maiſtreſſe & ce qui en aduint.

PVis que vous m'auez requis que ie vous recite ce que ie ſçay touchant les affaires qui ſe traittent auiourd'huy entre noſtre Roy treſchreſtien & l'Empereur, pour

lesquels accorder nostre Sainct Pere le Pape prend beaucoup de peine, à celle fin de pouuoir secourir le renommé païs d'Hongrie, que les infideles gastent, ardent, & consument, ie vous auise que ie ne vous en sçaurois dire autre, que ce qui est contenu aux lettres que ie vous ay apporté de Lyon. Bien vous pourray ie conter vn faict nouuellement aduenu audict Lion, lequel à mon iugement est assez estrange & bestial, pour la niaiserie & notoire folie d'vn marchand drapier, lequel peu aduisé, & toutesfois s'estimant sage, se ficha luy mesmes en la teste l'enseigne des Solderines, qui sont deux cornes de cerf. Certainement ce seroit vne chose trop longue qui voudroit considerer les diuerses & mal ordonnees operations que les hommes aueuglez de

leurs

leurs desordõnez appetits font ainsi sottement, esquelles bien souuent se promettant de tromper leur compaignon, ils demeurent eux mesmes trompez auec leur eternel deshonneur & vitupere, ainsi que vous orrez maintenant de moy, s'il vous plaist m'escouter patiemment.

Ie dis donc qu'à Lion se trouua vn M.P. drappier de ladicte Ville, qui n'est pas des plus beaux hommes du monde, lequel print pour femme vne nommee Ysabeau, qui aussi de son costé n'a pas priué le ciel de beauté pour se l'approprier. Toutesfois pour le deshonneste deportement du mary, qui vouloit faire l'amour auec toutes les femmes qu'il apperçoit, elle est deuenue ialouse & facheuse, de telle façon qu'elle ne fait que tempester par la maison. Ils habitent en vn

logis, où il y a plusieurs inquilins, entre lesquels estoit, & est encores vne veufue, qui auoit vne niepce appelee Catherine, ieune, assez belle & preste à marier. Ce drappier voiant à toutes heures ceste Catherine, & l'aiant fort à gré, comme celui qui euſt couru apres vne cheure (ſi elle euſt eſté coiffee) s'en amouracha, & lui print enuie d'esprouuer ſi elle eſtoit de bonne haleine. Ce marchand commence donc à ſe familiariſer auec elle, & lui faire l'amour, de ſorte que croiſſant de plus en plus ceſte familiarité, il la prie de lui vouloir donner la iouïſſance de ſes deſirs, lui faiſant de belles promeſſes, ſi elle s'y condeſcendoit. Elle s'excuſoit auec beaucoup de raiſons, & ſignãment pour la crainte qu'elle auoit d'emplir ſon panier, ce que s'il aduenoit, outre ce qu'elle

n'oſeroit

n'oseroit iamais comparoir deuant le monde, elle seroit encor en danger, que sa tante (de laquelle elle s'attendoit auoir du bien) ne la chassast hors d'auec soy. Lui voiant qu'en vain il despẽdoit, & le temps & les parolles, & qu'il n'y auoit ordre de iouïr d'elle, si elle n'estoit mariee, luy promit qu'il mettroit toute diligence à luy trouuer vn mary qui lui fut propre, la priant estroittement qu'auenãt qu'elle fust mariee, elle vouluſt lors lui ottroier la iouïssance de son corps.

Lors la ieune fille lui donne espe rance qu'elle lui complairoit, qui fit que le bon marchand, faisant semblant qu'il le faisoit pour l'amour de Dieu, & pour compaſsion qu'il auoit de la fille, en parla à la tante, & commença à cercher quelque honneste parti pour la marier

& en fin trouua vn ieune mercier Lionnois appellé Claude, qui ſouuent alloit aux champs pour vendre ſa mercerie. Vint la veille des eſpouſailles, apres leſquelles & la nuict ſuiuant, le mari deuoit coucher auec l'eſpouſe, & y conſumer le ſainct mariage.

Le drappier n'aiant pas mis en oubli la promeſſe de la Catherine, lui ramenteut que ceſte nuict eſtoit celle en laquelle elle luy deuoit tenir ſa promeſſe, & lui dit: Catherine, ma chere vie, tu ſçais que demain eſt le iour que tu dois coucher auec ton mari, partant ie te prie que ceſte nuict tu vueilles permettre que ie couche auec toy, tu ne dois plus auoir peur de deuenir enceinte: car quand bien tu conceurois ceſte nuict, aiant à t'accoupler la nuict prochaine auec ton mari,

mari, on presumera tousiours que ce sera celui qui t'aura empli ton panier. Il sçeust si bien persuader la ieune fille auec mille promesses, qu'elle fust contente qu'il vinst dormir celle nuict auec elle en sa chambrette. Elle dormoit dans la garderobbe de la chambre de sa tante, & pour ne le faire passer par la chãbre de sadicte tante, elle lui dit qu'à l'heure accordee, elle lui ouuriroit vne petite poterne qui respondoit à vn cabinet. Aiant le marchand ceste bõne nouuelle, il s'en part tout gay & ioyeux: mais se souuenant combien sa femme estoit ialouse de lui, & que pour estre l'heure trop tarde, l'excuse dont il auoit accoustumé se seruir quand il alloit en garouage, ne pourroit estre de mise, (car quand il alloit garçonner, il disoit qu'il alloit à sa grange qui

eſtoit hors la ville) apres pluſieurs diſcours faicts ſur ceſt affaire, il ſe reſolut aſſez ſottement de communiquer le tout auec vn ieune hõme de Bourg en Breſſe.

Ce ieune hõme, nommé Claude, aagé de vingt ans, auoit eſté mis par ſon pere auec ce marchand drappier pour apprendre l'art de la drapperie, & eſtoit obligé à ſeruir ſon maiſtre à la boutique trois ans durant. Aiant donc appellé ce ieune hõme, il lui dit: Claude, ie veux que tu me iure ſur ces Heures de noſtre Dame, que iamais à ame du monde tu ne manifeſteras ce que ie te declareray maintenant, pource que c'eſt choſe d'importance, ainſi que tu entendras, & que meſmes tu iugeras deuoir eſtre tenue ſecrette. Le ieune homme luy iure qu'il tiendroit le tout ſecret. Mon bon marchand

chand aiant lors ceſte promeſſe auec ſerment, compte à Claude ce qu'il auoit moyẽné auec la Catherine, & cõme celle meſme nuict il deuoit aller coucher auec elle: mais pource qu'il ne vouloit point que ſa femme, qui eſtoit extremement ialouſe de luy, s'en apperceuſt, ny meſmes qu'elle ſceuſt, qu'il dormiſt hors de ſa chambre, il eſtoit besoin de la tromper en quelque façon. La tromperie donc ſera ceſte cy. Comme elle ſe ſera miſe au lict, dit le drappier, ie feray ſemblant d'auoir quelque choſe à faire, & ſortiray de la chambre portant la chandelle auec moy. La deſſus elle s'endormira, cõme elle a de couſtume: tu vois ſi ie me fie de toy, & ſi l'affaire doit eſtre tenu ſecret. Ie veux qu'à l'heure (car tu ſçais bien les eſtres de ma chambre) ie veux dy ie

que

que t'eſtant deſpouillé, ſans toutesfois poſer la chemiſolle de laine, cóme auſsi ie ne la poſe pas, tu entres en ma chambre, & ſerres l'huis apres toy. Apres tu te coucheras à coſté de ma femme, & en te couchant ſans ſonner mot, luy mettras vne main ſur la poictrine, & l'y tiendras quelque peu, puis la retireras, & te mettras ſur la bande du lict, lui tournant les eſpaules, car le plus ſouuent i'ay accouſtumé d'en vſer en ceſte façon. Le matin puis, à fin que ma femme ne te puiſſe connoiſtre, & moins s'apparceuoir de la tromperie, tu te leueras auant iour, & iras faire ce que tu auras à faire. Ie te ramentoy de rechef que tu ayes pour recommandé l'honneur de ma femme, & ſi elle s'approche de toy, repouſſe la ſans ſonner mot, & ne te retourne iamais deuers elle. Le

ieune

ieune homme lui promit d'obſeruer le tout. Voila cõment le pauure coquart, voulant planter des cornes en la teſte du mary de la Catherine, ſe les planta à luy meſme. Ainſi en aduient il, à qui ne conſidere la fin de ce qu'il entreprend. Ne demeura guieres que le marchãd n'allaſt trouuer ſa Catherine, de laquelle, ſuiuãt leur accord il fut le bien receu, & couché qu'il fut auec elle, il cueilit le premier fruict de ſon iardin, au grand contentement de toutes les deux parties. Claude auſsi, ſuiuant ce qui luy auoit eſté enioint, entra en la chambre de ſa maiſtreſſe, & ſe coucha: mais mettant la main ſur la poictrine de l'Yſabeau, pource que la nuict toute coiffe eſt bonne, il ſentit reſueiller celel qui dormoit, & oubliant le commandement de ſon maiſtre, il ne vira point autre-

ment

ment les reins à sa maistresse : mais bien lui tourna la pointe de son nerueux & dur piuot. Elle, qui estoit resueillee, pensant estre auec son mari, le recueillit moult volontiers, & embrassez ensemble, commencerent le ieu de la dance Treuigiane : de façon que Claude qui estoit de bonne haleine & gaillard, en peu de temps courut moult valeureusement cinq lances. Qui fit que la bonne Dame, qui n'auoit accoustumé d'estre tant de fois contentee pour vne nuict, pensant parler à son mary, dit: Qu'est ceci, mon mary, que vous faictes, vous voulez vous gaster? Guardez, guardez ces tant affectionnez & frequents embrassemens pour les autres nuicts. Depuis que ie suis auec vous, vous ne vous estes iamais mõstré si braue cheualier, ny ne m'auez iamais faict

tant

tant de careſſes. Claude, qui labouroit le iardin de ſon maiſtre, & l'arroſoit, faiſoit ſon ieu ſans dire mot: de maniere qu'outre les cinq premieres poſtes, il en couruſt encor deux autres. Puis feignant de vouloir dormir, ſe retira ſur la bande du lict: mais comme il ſentit que la Dame s'eſtoit endormie, tout coyemẽt il ſe leue du lict, s'en va habiller en bas, entre en la boutique, & ſe mit à faire ce qu'il y auoit à faire. Sẽblablement le marchand ſe leue, & entre dans la boutique. La femme croyãt fermemẽt que c'eſtoit ſon mary, qui auoit couché auec elle, ſe leue d'aſſez bonne heure, & cõſiderant le trauail qu'elle pẽſoit que ſondit mary euſt pris, elle lui appreſte pour deſieuner des œufs frais, & des precieuſes & reſtauratiues cõfitures, auec le meilleur vin qui ſe trouuaſt dans

Lyon.

Lion. Puis le fait appeller, & le conuie à manger, & à prendre quelque rafraischissement pour restaurer ses forces. Comme le mari voit appreſtees tant de choſes & inaccouſtumees, il s'esbahit fort, & douta que ſa femme n'euſt entendu de Claude ce qui s'eſtoit paſsé entre lui & la Catherine, ſi luy dit: Ma femme, quels appreſts ſõt ceux cy? que veullent dire tant de careſſes, que contre ta couſtume tu me faicts? Qu'ils veuillent dire? reſpond la femme. Qui le ſçait mieux que vous? Vous deuriez aumoins eſtre recors du trauail inaccouſtumé que vous auez prins ceſte nuict auec moy. Le mari lors entrãt en colere: Et quel diable de trauail ay ie donc pris, dit-il, ie n'ay rien faict, & lui voulant oſter de la teſte tout ce qu'elle euſt peu ſouſpçonner de la Catherine, commença

mença à iurer par le corps, & par le sang, qu'il n'auoit fait chose quelle qu'elle fust. Oh, dit la Dame, ie ne suis pas si hors de sens que i'aye desia oublié ce que ceste nuict vous m'auez faict: car depuis que nous sommes mariez vous ne vous estes iamais monstré si preux cheualier, ny n'auez iamais faict la moitie de ce que vous auez faict la nuict passee. Ce n'est pas si grand' chose, respond lors le bon marchand, que de courir vne ou deux postes. Vne ou deux postes, dit la Dame, par la croix de Dieu, ie sçay bien qu'il y en a eu plus de sept. Oyant ce le drappier demeura à demi hors de soy, & tout à vn traict, plein de felon courage contre Claude, il tint pour tout asseuré que sans passer les Alpes, son seruiteur l'auoit casse iusques à Cornet. De là sans plus y

penſer, vaincu d'ardante & furieuſe cholere, deſcend à la boutique, & de premiere arriuee donne vn grand coup de poing ſur le nez de ſon lieutenant, puis mettant la main à vne auſne forte & groſſe, la lui rópt deſſus le dos. Et nó content de l'auoir ſi eſtrangement pigné ſans pigne, il le chaſſe auec iniures hors de la maiſon, l'ayant premierement mis en pourpoint auec l'aide de ſes domeſtiques, & ne luy voulut rendre ny ſon manteau, ny ſes autres habits. Le ieune homme ſe voyant ainſi mal accouſtré, & habillé à la legiere, ſe trouua plein de deſpit & de maltalent. Et eſtant en temps d'hiuer, & ſentant le froid qui le tourmentoit, il ſe delibere de retourner à la maiſon de ſon pere, à Bourg en Breſſe, dix lieuës loing de Lyon. Ce qu'il fit, & tout

vergongneux & pleurant se presenta deuant son pere. Son pere estoit notaire à Bourg, homme de bonne renommee, & pour sa qualité assez aisé. Comme il void son fils se presenter deuãt lui ainsi mal en ordre, & en hiuer, il se douta fort que Claude eust commis quelque faute en la maison de son maistre, pour laquelle il eust esté ainsi honteusemẽt chassé par lui. Ayant dõc assemblé en vne chambre quelques siens parens les plus familiers, il cõmẽça en leur presence, seuerement, & auec face courroucee à examiner son fils, & le presser de fort pres, auec menaces, qu'il eust à lui declarer pour quelle occasiõ son maistre l'auroit ainsi chassé dehors. Claude, qui craignoit d'estre asprement battu, s'il ne disoit la verité, raconta l'histoire tout ainsi qu'elle estoit,

aduenuë. Ce qui fit rire, & enſemble eſmerueiller tous les parens qui eſtoient là aſſemblez. Mais le pere, qui n'adiouſtoit pas entiere foy aux vrayes paroles de ſon fils, apres auoir longuement ſur ce faict diſcouru auec ſes parens, ſe delibera de conduire Claude à Lyon, & le confronter auec ſon maiſtre. Cela deliberé, il faict habiller Claude, & auec lui ſe met en chemin pour aller à Lyon, l'examinant touſiours curieuſement. Mais Claude lui reſpondoit touſiours d'vne meſme teneur, ne ſçachant le dire autrement qu'ainſi comme l'affaire s'eſtoit paſsé. Arriuez qu'ils furent à Lyon, le notaire auec ſon fils s'en va trouuer le marchand à ſa boutique, & lui dit qu'il deſiroit parler auec lui. Et ainſi de compagnie s'en allerent à l'Egliſe prochaine,

qui

qui est de S. Nizier, Eglise moult honnoree & frequentee dans Lyon. Là arriuez le notaire dit: Sire M. P. ie desire sçauoir de vous l'occasion qui vous a meu à chasser ainsi honteusement & estrangement battre mon fils que voicy, à celle fin que s'il a commis chose qui merite le chastier, ie l'en punisse rigoureusement. Le bon marchand rougissant tout de vergongne, ne sauoit dire autre chose, sinon que Claude estoit vn gourmand, qui ne valoit rié, & qu'en façon que ce fut il ne le vouloit en la maison. Voyant donc le notaire que le marchand n'alleguoit aucune cause valable, & qu'à chasque coup il s'entretailloit en son parler, tint pour asseuré que l'affaire passast ainsi comme son fils le lui auoit touſiours conté. Partant il parla au marchand

en ceſte ſorte. Puis que vous ne voulez tenir les paches, qui ont eſté faictes entre nous iuridiquement, par eſcriture authétique & par main de notaire, qui ſont que vous tiendrez mõ fils en voſtre boutique trois ans, lui feriez ſa deſpenſe & nourriture, ainſi qu'il appartient, & lui enſeigneriez l'art de la drapperie, vous me reſtiſtuerez les nonãte eſcus que pour ceſte occaſion ie vous donnay en faiſant le marché. Le drappier nõ ſeullement refuſe de lui reſtituer vn ſeul denier, mais encor le menace, que ſi lui & ſon meſchant fils ne s'oſtent promptement de deuant lui, il leur fera iouër vn ſi eſtrange ſtratageme, qu'à l'vn & à l'autre, il fera rõpre la teſte. En fin ſe laiſſant ſurmõter à la cholere, il ſacque la main à vne dague qu'il auoit à ſon coſté, & ne regardant point qu'il eſtoit

en

en l'Egliſe, les vouloit frapper: & l'euſt faict ſans doute, ſi pluſieurs Preſtres, qui eſtoient en l'Egliſe, ne fuſſent courus au bruit, & euſſent deſparti la meſlee, apres auoir arraché la dague d'entre les deux mains du drappier, & l'auoir eſtrangement daubé, pource qu'il auoit eſté ſi hardi de mettre la main aux armes dans le ſacré temple de Dieu. Le pere de Claude voyant qu'il auoit iuſte occaſion de ſe plaindre à la iuſtice, s'en alla trouuer les Iuges de Lyon, & leur propoſa ſa complainte. Et lors fut de beſoing, pour plaider ſa cauſe, qu'il racõtaſt tout ce qui s'eſtoit paſsé entre le drappier & la Catherine, & entre ſon fils, & la femme du drappier. Le tout fut redigé par eſcrit au grand plaiſir de tous les aſsiſtans, & ſignamment de meſsieurs les Iuges,

& à l'extreme honte du drappier: lequel estant adiourné deuant le iuge, & ne sachant ny pouuant nier ce qu'on lui opposoit, apres auoir eu l'aduis du conseil, fut condamné à restituer au notaire les nonante escus, & à son fils les habillements qu'il lui retenoit, auec les despens du procés. La sentence publiee par mesieurs les iuges, le bon homme de drappier, non content que tout Lyon sçeut comme il s'estoit acquis le tymbre de Cornouaille, voulut aussi qu'à Paris, celle grande & peuplee cité, ses priuileges cornaresques fussent publiez. Tellemét qu'il appella de la sentence donnée à Lyõ par deuant le parlement de Paris. Ainsi il fut necessaire d'enuoyer le procés à Paris, au despens de celuy qui perdroit la cause, pource que par dessus ce graue parlement il n'y a point

apoint d'appel. Il falut donc que le notaire & ſon fils Claude, & ſemblablement le marchand s'alaſſent preſenter à Paris, & pourſuiuiſſent là leur procés encõmencé. Vous pouuez penſer ſi à Lyõ ceſte hiſtoire auoit causé plaiſir & admiratiõ à qui l'auoit ouïe, qu'elle ne ſeruit pas de moindre esbatement aux ſeigneurs conſeillers du parlement, trouuans tout le cas moult eſtrãge, & leur ſemblant que puis que le drappier auoit mis la paille aupres du feu, il ne ſe deuoit pas lamẽter ſi le feu s'y eſtoit pris. La choſe fut incontinent diuulguee par Paris, & ne ſe parloit d'autre choſe que de la beſtiſe du drappier, qui eſtoit monſtré de tous au doigt, comme la plus grand beſte qui fut iamais. La ſentence donc du Parlement porta qu'il auoit eſté bien iugé à Lyon, & mal appellé

auec deſpens. Maintenant, l'affaire eſtant ſi fort diuulgué, paruint aux oreilles du mari de la Catherine, lequel ſe ſentant eſtre entré au nombre des Cheualiers de Cornoüaille, & pour tel monſtré au doigt quelque part qu'il allaſt, voire que les enfans l'appelloient cornard, ſe mit en telle cholere & rage contre le drappier, qui auoit voulu premier que lui iouïr de la Catherine, qu'il ſe delibera en prẽdre vne inſigne vengeance. Parquoy vn iour, s'eſtant armé d'vn corps de cuiraſſe, & manches de maille, s'en va à la boutique du drappier, & là lui dit vne battelee d'iniures, l'appellant à chaque fois cornard, ſans aduiſer qu'il eſtoit maſchuré de la meſme poix. Apres auoir bien tempeſté, il ſacque la main à l'eſpee, s'approche du drappier,

pier, & lui tire vne grande estoquade à l'estomach : mais le drappier se recule, & se sauue à l'aide de ses seruiteurs. Quoy voyant le mercier, se retira ayant touſiours desir de se vẽger fut à ce coup, fut en vn autre, lequel s'en vint descharger son courroux sur sa femme, parce qu'il ne le pouuoit descharger sur son frãc archer, laquelle receust les coups autant enuis que femme esprouuee de sa sorte, & lui souuint bien de la defẽce qui lui fut faite lors de prester à vn autre ce qui doit estre voué à vn seul. Plusieurs femmes de sa sorte pouuoient bien en elle prendre bon exemple: mais pẽsant les vnes faire leur cas plus secrettement que les autres fõt touſiours quelque coup à la desrobee. Le maistre donc sauué, cõme i'ay dit cy dessus, la meslee fut entre ce Claude, & les seruiteurs:

Mais

Mais plusieurs voisins accoururent au bruit, lesquels entendant l'occasion de la noise, se mirét entre-deux, à fin qu'il ne s'ensuiuist plus grand scandale. Finallement pour pacifier le tout, il fallut que le drappier auec la dizaine d'escus appaisast le mercier. Par ce moyen ils s'accorderent, puis chacun auec ses cornes en teste entendit à faire son faict. Maintenant vous auez entendu comme le plaisir d'vne nuict fut quasi cause de la ruine du marchand, lequel outre beaucoup d'argent despendu, s'y acquit vne honte, & deshonneur perpetuel.

à tres honneste, & vertueuse femme, P. Fournier.

Deux amoureux faisans la court à vne mesme fille: l'vn n'estant si bien venu que l'autre, fait en sorte qu'il met dissention entre les deux parties, dont s'en ensuiuit son malheur, & la fuite de l'autre.

DEdans Rheims, ville assez renommee par tout le Royaume de France, & à laquelle les Rois sont ordinairement sacrez, y auoit vne ieune fille, & (comme ie croy) y est encores pour le present d'hõneste & riche maison, nõmee Perrette, laquelle pour sa beauté assez recommãdee estoit

estoit aymé d'vn chacun, & nommement d'vn beau ieune garçon, appellé Nicolas, lequel l'aymoit d'vn amour entier & de long temps pratiqué : car dés le temps qu'il alloit à l'escolle auec elle, il l'aimoit, & croissoit encores l'amitié qu'il luy portoit de iour en iour. Pratiquant ses amours, il pratiquoit aussi ses estudes en medecine & aux Loix, s'adonnant quelque peu à la poësie, de laquelle il s'aidoit souuent à faire des vers à la louange de sa maistresse, laquelle y prenoit fort grand plaisir. Or ce pendant que ces deux amans viuoient ainsi amoureusement l'vn auec l'autre (sans toutesfois iouyr de ce que plus ils desiroient) arriua là vn bragard courtisan, aussi enfant de ladite ville, habillé à la mode qui couroit pour lors, lequel pource qu'il estoit nouueau

ueau reuenu de Paris, se faisant accroire qu'il auoit beaucoup veu de pays, & qu'il sçauoit bien lors que c'estoit de viure, se mist incontinent à faire l'amour aux vnes & aux autres, choisissant en fin pour vnique maistresse ceste Perrette, dont nous auons parlé cy dessus, laquelle surpassoit en beauté, vertu, & sagesse, toutes ses cõpagnes: ausi auoit elle vn pere & vne mere de mesme. Ce bragard donc, qui s'appelloit Remy, ayant par plusieurs fois sondé l'amitie que lui pouuoit porter Perrette, trouua en fin qu'elle ne tenoit pas grand compte de luy, & que si peu qu'elle en faisoit l'entretenant ainsi, n'estoit que pour n'estre remarquee du vice d'orgueil & fierté, & n'estre point compriſe au rãg de celles qui contẽnent & mesprisent les hõmes qui ne sont

point

point à leur gré. Ce que voyant & que Nicolas estoit mieux venu que lui (lequel le trouuoit presque tousiours auec elle) conceut alors en son cœur vne tres-grande hayne à l'encontre de tous deux, conspirant vne trahison pour les mettre en diuorce l'vn auec l'autre, executee en la maniere qui s'ensuit.

Voyant qu'il ne profitoit rien en l'amitie de Perrette, se delibera de faire l'amour à la chambriere (qui n'estoit gueres plus deschiree que sa maistresse) à fin que par le moyen d'elle, il peust auoir meilleure issuë de son entreprise, cõme il eust aussi plus à propos qu'il ne pensoit: car vn iour qu'elle reuenoit de chez Nicolas, il la rencontra, laquelle portoit vne lettre dans son sein, qui apparoissoit dehors, contenant vne recommandation par laquelle il se

il se recõmandoit treshumblement à Perrette, la priant de le tenir tousiours en sa bonne grace. Il la tira, & l'aiant leuë tout au long, la pria de luy laisser seulement vne heure ou deux, luy faisant accroire que c'estoit vne fort belle chanson, & que pour cela il la vouloit copier. La chambriere qui ne songeoit à la malice, la luy laissa, auec promesse qu'il luy fist, de la luy rendre incontinent, ce qu'il fist. S'estant retiré tout seul en vne chambre, mist la main à la plume, & escriuit vne lettre tout au contraire de l'autre, par laquelle il mandoit à Perrette que elle ne laissast de cercher vn autre amoureux, & que quant à luy il auoit trouué vne autre maistresse vn peu plus rassise d'esprit qu'elle, & plus fidelle qu'elle ne luy auoit esté, & mesme qu'il ne l'iroit plus

voir, que pour luy dire à Dieu plus amplemẽt: & apres plusieurs autres propos, auoit escrit au dessouz:

Par celuy qui estoit tout vostre, qui plus ne vous est rien.

N. Bouquet.

Apres que le traistre Remy eut ce fait, & mesme contrefait le seing de Nicolas, il ferma la lettre le mieux qu'il peust à la façon de l'autre, à fin que la chambriere ne s'en apperceust, laquelle n'arresta guieres à la venir requerir. Le traistre lui dist qu'elle se gardast bien d'en dire rien à Perrette, ce qu'elle ne fist pas aussi, iusques à ce qu'elle en fut importunee. Perrette apres qu'elle eust leuë la lettre, commença à rougir de

de maltalent, se tirant par les cheueux, & maudissant l'heure & le iour qu'elle l'auoit iamais cõneu, & apres qu'elle eut faict plusieurs regrets & cõplaintes, elle demanda furieusement à la chambriere si elle estoit bien asseuree que Nicolas luy eust donné ceste lettre, & qu'elle se gardast bien de luy mentir en rien qui fust. La chambriere lui iura fort & ferme, que ce n'auoit point esté autre que luy, ne pensant nullemẽt à la trahison de Remy. Alors elle recommença ses pleurs plus grands que deuant, disant en ceste sorte: Ah traistre & desloyal trompeur, langue de giroette, homme de roseau, qui fleschit à tous vents. Tu te vantes d'auoir trouué vne amante plus fidelle que moy, c'est à grand' peine (combien que ne veux taxer l'honneur de nulle:) mais ie te iure que.

i'ay autant bien gardé ma fidelité qu'aucune fille qui puisse estre au monde. Et puis tu dis que tu ne me viédras plus voir que pour me dire A Dieu: mais ie t'asseure que tu n'auras pas l'hõneur de me le dire le premier: car ie le te dis dés ceste heure, & le te diray encor auec vne voix si hautaine (te monstrant mõ iuste courroux) que tu n'auras loisir de me respondre. Puis estant demeuree seule, s'esbahissoit cõme il auoit eu le courage de rompre vne amitié si long temps gardee & enracinee en leurs cœurs, & puis apres disoit: Voila que c'est de la varieté & inconstance des hommes, ne s'y fie qui voudra. Nicolas l'allant voir comme il auoit de coustume, trouua la chambriere à l'entree de l'huis, laquelle luy dist que Perrette estoit bien faschee contre luy, à cause de la lettre qu'il

qu'il luy auoit enuoyee, ayant trouué à ſon aduis quelque choſe dedãs qui n'eſtoit à ſon gré. Lui, qui ne ſçauoit rien de ce qui paſſoit, ne ſe pouuoit perſuader que ce pouuoit eſtre, ſinon d'auoir eſcrit quelque mot q luy deſpleuſt: ce qui le rendit fort penſif. Perrette le voiant venir, va au deuant comme toute deſeſperee, laquelle luy demanda qui le faiſoit eſtre ſi hardy d'entrer leans, apres l'auoir contemnee & meſpriſee ſi malheureuſement à tort & ſans cauſe, par la lettre qu'il luy auoit enuoyee, & apres luy auoir donné ſon congé. Nicolas alors tout eſtonné, lui diſt qu'il ne penſoit auoir eſcrit mot, qui ne fut au contraire de ce qu'elle lui diſoit, & que ſi on lui auoit preſenté quelque eſcrit, contenant telle choſe, que ç'auoit eſté par autre que par lui: mais elle, forcenee

de colere, ne vouloit entendre à luy, & n'euſt eſté de peur de quelque inconuenient qui euſt peu aduenir, ou d'eſtre repriſe de ſon pere, elle luy euſt (ce croy ie) ſautee en la face: toutesfois en fin elle s'amodera, ce que voiant Nicolas la pria derechef de lui monſtrer la lettre, à laquelle requeſte elle s'accorda, & l'aiant leuë cogneut incontinent la cauſe de leur diſſention. Parquoy eſtant r'aſſeuré diſt à Perrette que ce n'auoit eſté autre, que quelque traiſtre & enuieux, qui auoit fait cela pour rompre l'amitié qu'ils ſe portoient l'vn à l'autre. Partant, dit il, faut ſçauoir de la chambriere, ſi quelqu'vn a point intelligence auec elle, qui conduiſe ceſte malheurté à l'encontre de nous. Perrette la fiſt venir deuant elle, laquelle apres l'auoir interroguee par pluſieurs fois, confeſſa

feſſa en fin qu'elle l'auoit ſeulement monſtree à Remy ſon amoureux. Nicolas ſoupçonna alors tout la verité de ce qui en eſtoit. Parquoy aiant prins congé d'elle doucemẽt, ſans faire ſemblant de rien, ſe partiſt pour aller cercher ſon ennemy. La nuict eſtant deſia venuë, & le ſoleil rentré dedans ſon occident, aiant paſsé & repaſsé par pluſieurs fois deuant ſon huis, ne le voiant point ſortir, ſe miſt en peine de l'aller cercher, & le vint trouuer en vn lieu là où il faiſoit la cour à pluſieurs filles, cõme il donnoit le bon ſoir. Arriué là, paſſa outre ſans s'arreſter, & le vint attendre au lieu par où il deuoit paſſer, auquel n'y eſtoit preſque encor arriué que Nicolas le vinſt attaquer, & l'appellãt traiſtre, luy diſt qu'il miſt la main à l'eſpee, & qu'il vouloit faire vne reſponce

à la lettre qu'il auoit enuoyee à Perrette. Luy qui entendiſt en deux mots, ce que Nicolas vouloit dire, ne failliſt à ſe defendre brauement: mais non pas ſi bien que Nicolas, lequel apres pluſieurs coups ruez le vint atteindre ſur le bras dextre, dequoy il tenoit l'eſpee, ſi grand coup qu'il la lui fiſt mettre hors du poing & cheoir à terre, lui faiſant vne fort grand' playe, & penſoit meſmemẽt lui auoir coupé. Dequoy ſe contentant, le laiſſa là, & s'en alla: & ſçachant que Remi auoit du ſupport, il trouua moyen de ſortir hors de la ville, dés que la porte fut ouuerte pour s'en aller, & s'abſenter de ſon ennemy pour quelque temps. L'abſence duquel fut cauſe qu'õ renouuella la chanſon, A qui me doy ie retiter, & la chanta on pluſieurs fois deuant le logis de Perrette, à l'imita

l'imitation d'elle: toutesfois c'estoit sans en faire semblāt: laquelle l'aiant recouuerte par escrit, elle y changea & adiousta quelque couplet, que toutesfois ie ne reciteray pour n'estre prolixe, puis l'enuoya à son amy Nicolas, lequel fist aussi tost la responce, qu'il luy renuoia, laquelle i'ay biē voulu mettre icy, pour cause qu'elle n'a point encore esté mise en lumiere.

OV me doy ie plus retirer,
Puis que i'ay m'amie laissee,
De lamenter & souspirer
Est toute recreüe & lassee,
De moy cuide estre delaissee,
Pensant en moy desloyauté:
Mais ie respons à sa pensee
Pour luy monstrer ma loyauté.
Ma chere amie auez vous peur
Que si tost ie vous abandonne,

Penſez vous que ſoye vn trompeur
Comme voſtre cœur me ſoupçonne?
Non, non, ma petite mignonne,
Ne penſez point cela de moy,
Car i'ay affection tresbonne
De vous oſter bien toſt d'eſmoy.
La raiſon pourquoy ſuis abſent,
Ie la vous veux bien faire entendre,
C'eſt pour cauſe d'vn meſdiſant,
Qui vint contre nous deux me-
ſprendre.
Et pour noſtre bon droict defendre
Ie me ſuis mis en ce danger
Où maintenant me conuient rendre
Ainſi comme vn pauure eſtranger.
I'ay monſtré à mon ennemy
En ſouſtenant noſtre querelle
Le deuoir d'vn loyal amy,
Et comment ie vous ſuis fidelle,
Vous ſuppliant ma toute belle,
Excuſer mon departement,
Vous aſſeurant que d'vn bon zele

Ie

Ie vous aime parfaictement.
Gentil rossignolet du bois,
Va t'en auec ton chant ramage
Dire à m'amie à haute voix,
Qu'elle prenne vn peu de courage,
Et que l'habit de mariage
Bien tost ie luy feray porter,
Et n'oubly' point à ton message
L'habit de dueil luy faire oster.
Celuy qui feit ceste chanson,
Ce fut vn amoureux fidelle,
Qui pour auoir eu sa raison
D'vn mesdisant traistre & rebelle,
Fut contrainct de laisser sa belle
A grand regret & desplaisir,
Pour laisser passer la cautelle
De son ennemy à loisir.

HIST

à tres-noble & vertueux personnage, Ieã de Columbet, Escuyer, Seigneur de Rochefort sur Charente, Gentil-homme ordinaire de la maison de Monseigneur le duc de Guyse.

Vne Damoiselle nommee Anne de Buringel, fait empoisonner son mary, par vn à qui elle promet mariage, & depuis elle empoisonne son pere, sa sœur, & deux de ses petis neueux, & de ce qui s'en ensuiuit.

A Lucere, ville distante de quatre iournees de Naples, il y auoit vn bon Gentil-homme d'ordonnance, nommé le seigneur Alexãdre de Buringel, lequel auoit deux filles, à scauoir Anne, & Lucienne, lesquelles

lesquelles il maria hautement selon leur qualité: Le seigneur Apian de Boyse Chancelier de Naples, homme fort docte, sage, & vertueux, espousa Anne la plus aisnee, & Alphonse de Barseils, espousa Lucienne. Les nopces faictes, & la feste passee ne demeura pas long temps que le seigneur Apian s'en alla à Naples, prenant congé de sa femme, s'achemina à Barseils pour veoir ses beaux freres & sœurs, y ayant seiourné quelques iours s'en alla en grande diligence pour parfaire son voyage. Ce pendant Anne demeura seulle longuement, dont elle commença à se douloir, & pensa en elle comment elle pourroit faire quelque seruiteur pour tenir la place de son mary, voiant qu'elle estoit fort solicitee de Maurice Talleis, beau, ieune, & hardi,

d'assez

d'assez basse condition, & de mauuaise vie, elle mesme brusloit tous les iours de l'amour de Talleis, & Talleis d'elle, tellement qu'elle lascha la bride à toutes ses voluptez, quittant la foy, & amour coniugale. Le Seigneur Apian son mary la manda plusieurs fois, ce qu'elle refusa. Le mary indigné, luy manda de rechef de ne faire faute de le venir trouuer, vsant de menace: la Damoiselle s'estant excusee, luy remanda qu'elle estoit malade, & craignoit fort que l'air de Naples ne la feit mourir.

Vn iour estant auec son fauory Talleis, luy monstra les lettres de son mary, où en fin conspirerent la mort du Seigneur Apian: La conclusion estoit qu'Anne deuoit aller visiter sa sœur Lucienne à trois iournees de Lucere, au chasteau de

de Barseils, où par semblable se deuoit trouuer Talleis, & là parferoient leurs meschantes machinations. Elle estant aduertie que son beau frere estoit allé en quartier pour faire monstre, monta à cheual, & s'achemina pour aller veoir sa sœur. Estant pres du chasteau, enuoia son laquais pour l'aduertir de sa venue, dont la Damoiselle fut bien ioyeuse, & s'en alla au deuant de sa sœur, menãt auec elle ses deux petits fils, aiant premierement donné ordre à sa maison pour la festoier. Or apres la reception faicte, la bien venue, & les accolades, s'acheminerent iusques au chasteau, où aiant mis pied à terre, trouuerent la nappe mise, lauerent leurs mains, & s'asirent à table, ie vous laisse à penser la bonne chere que luy feist la Damoiselle. Apres diſner

ner les deux Damoiſelles commencerent à deuiſer du gouuernement de leurs maiſons & maris, où Lucienne loüa grandement les vertus de ſon mary, s'aſſeurant bien que s'il eſtoit preſent, qu'elle ſeroit mieux traictee qu'elle n'eſtoit, priát ſa ſœur de l'excuſer. Anne en ſouſpirant la remercia, luy diſant: Certainement ma ſœur, Dieu vous a faict plus grand grace qu'à moy, eſtant ainſi bien pourueuë de mari: & ne m'esbahis maintenãt de l'amitié que mon pere vous a touſiours encor portee, & porte au pris de moy, vous aiant trouué parti ſi bié à voſtre deſir. Lucienne lui reſpond: Il vous plaiſt de le dire, car ſans comparaiſon vous eſtes plus richement & haultement mariee que ie ne ſuis. Anne luy dit: Laiſſons les richeſſes à part, ie voudrois ſeulement

ment estre aussi bien mariee que vous estes, & auoir vn mary duquel i'eusse contentement, car à la verité ie suis aussi mal pourueuë de mary, que pauure Damoiselle qui soit en ce païs, & ne pensez pas que ie die ces propos pour vous porter enuie, ne qui vous puisse preiudicier: mais i'en donne le blasme à nostre pere, de m'auoir si mal pourueuë. Lucienne respondit plusieurs foys: mon frere vostre mary est venu ceans de sa grace, & a demeuré quelques iours nõ tant comme nous desirions, où nous l'auons trouué en tous ses faicts si honnorable & graue, que ne le sçaurions blasmer, & mesmes par plusieurs fois m'a racompté la bonne amour qu'il vous portoit, & nous monstra lettres de vostre refus de l'aller trouuer dans Naples, vous excu-

sant estre malade, & craignez l'air d'iceluy. Outre, nous dist qu'il seroit content, s'il pouuoit s'absenter pour quelque temps de Naples, pour se retirer à sa maison: ce qu'il ne pouuoit faire pour l'amour de sa charge. Anne fort courroucee respond: ô Dieu qu'elle pitié! Ie pense en moy que mes malheurs augmentét iournellemét de plus en plus, pource que celle qui me deuroit cõseiller & secourir, se monstre à demy ennemie, adioustãt pluſtoſt foy aux paroles feinctes de mon mary que aux miennes: Parquoy si vous le cõnoissiez aussi bien que moy, vous ne diriez pas tels propos, & n'estes pas bien informee des actes & bons tours qu'il faict à Naples, non content d'vne fauorite, en a trois, voire quatre. Il ne se faut esbahïr si nous n'auons lignee, chose qui me contriste

triſte grandement,& ſerois biẽ courroucee de vous declairer vne choſe que i'ay ſur le cœur, encores que vous ſoyez ma ſœur. La ieune Damoiſelle adiouſtant foy à ſes parolles,luy diſt:Ma bien aimee ſœur, ie vous prie ne trouuer eſtrange les propos que ie vous ay dit de prime face, car à ce que ie vois les hommes ſont mal aiſez à cõnoiſtre;mais en ces affaires il nous cõuient prier Dieu,& comme vertueuſes, eſſayer par tous moyẽs d'attirer la grace de noz maris, & certainement Dieu changera leur courage. Ie ne dis pas cecy pour moy, car (cõme ie vous ay dit) ie n'ay nulle occaſion de me plaindre.

Sur ces propos arriuerent quelques Damoiſelles voiſines de Lucienne,qui fut cauſe de donner fin à leurs deuis,& apres s'eſtre entreſa-

luees, commencerent à deuiſer en attendant l'heure du ſoupper, où la Damoiſelle du chaſteau pourueut. Incõtinent arriua Maurice Talleis, & deux autres Gentilshommes qui furent les biens venus, & bien feſtoiez. Apres ſoupper s'en allerent pourmener au iardin, où Talleis print Anne ſa fauorite ſouz les bras, & commencerent à deuiſer comme ils parferoient leur entreprinſe. Elle cõmença ſon propos, diſant: Mon bien aimé, vous ſçauez comme i'ay eſté mariee malgré moy, à ce vieillard qui ne tient compte de moy, & crains qu'il ne ſçache noſtre faict, & comme tout ſe paſſe: vous aſſeurant que s'il en eſt aduerty c'eſt faict de vous & de moy auſsi, & le plus expedient eſt de le faire mourir, à fin que ſans murmure nous puiſsions acheuer nos amours en ioye: toutesfois.

tesfois à la charge de me prendre à femme & espouse, & ie vous feray le plus riche & opulent du pays. Le malheureux dist qu'il en estoit content. Or bien doncq' vous irez à Naples, & ie vous bailleray mon laquais auec lettres que i'enuoieray à mon mari, & incontinent que l'aurez conneu, regardez les moyens de l'exterminer, & pour le plus expedient, ie trouue qu'il seroit bon de le faire mourir par poison. Talleis trouua fort bon ce conseil. Cependant l'heure de dormir s'approcha, & les Gentilshommes furẽt menez en vne chambre, & les Damoiselles en vne autre. Les deux sœurs coucherẽt ensemble, où Anne n'oublia à expedier les lettres pour enuoier à son mary. Le lendemain au plus matin, les Gentilshõmes prindrent congé des Damoiselles, & Anne n'ou-

blia à enuoier son laquais, & dõner la poison à Talleis, ainsi qu'ils l'auoient proposé. Estant arriué à Naples regarda où le laquais alloit, & aiant veu le Seigneur Apian, lui feit la reuerence, luy presentant tout humble seruice, dont il le remercia. Plusieurs iours lui faisoit caresses & salutations, l'accõpaignant par tout où il alloit. Vn iour il fist vn banquet, où il pria le seigneur Apian de s'y trouuer, ce qu'il lui accorda. Voyant l'heure propre, aiant aposté hõme exprés pour executer le faict, fit empoisonner le seigneur Apian miserablemẽt. Ce faict, de peur que le faict ne fut reuelé, espia tãt qu'il mist à mort celui qui l'auoit empoisonné, & montant à cheual s'en retourna à Lucere, esperant y trouuer sa fauorite pour lui cõpter le tout. Ce bon seigneur Apian se trouuant

saisi de mal, delibera se retirer en sa maison, mais il ne peut, decedant à deux lieuës pres. Anne estant à Barseils auec sa sœur, fut aduertie par le laquais du retour de son mary, dont elle monstra signe de ioye, & prenant congé, se retirant à sa maison à Lucere, où elle trouua son mary decedé, dont elle fist semblant de mener grand dueil. En fin feit faire les funerailles, où plusieurs Gentilshommes s'y trouuerent, specialement le pere de la Damoiselle, qui tous ensemble la reconforterét. Les obseques faictes, chacun se retira à sa maison. Anne demanda Talleis en mariage à son pere, lequel pource qu'il n'en fit aucune response, imagina comment elle se pourroit venger de luy, & le faire mourir, ou sans autre deliberation, proposa de l'empoisonner auec sa sœur

& ſes deux neueux. Cependant le ſeigneur Alphonſe de Barſeils tomba malade à ſa maiſon, où le Pere de Lucienne l'alla viſiter, & le feit tresbien penſer : ce neantmoins il deceda, dont le pauure pere de Lucienne fut grandement marri : & le feit enſeuelir honnorablement. Les funerailles faictes, le pere ſe retira à ſa maiſon, laiſſant Lucienne & ſes deux petits enfans.

Vn peu apres, le pere print volonté de faire vn voyage en France: parquoy il delibera de feſtoier tous ſes amis, entre leſquels il manda ſes deux filles, leſquelles s'y trouuerẽt. Anne n'oublia à continuer & braſſer ſa cruelle entrepriſe. Le banquet fut beau & hõnorable. Le pere meu de ioye demanda du vin. Anne faiſant la bonne chambriere print la taſſe, & miſt la poiſon dedans auec le vin,

le vin,& la presenta à son pere, lequel beuuant à toute l'asistance sans soy douter, beut le vin & la poison, dont apres il mourut. Lucienne fut mandee aux funerailles du pere,laquelle amena ses deux petits fils:Estant arriuee, Anne luy fist grande reception,la priant venir loger en sa maison,ce qu'elle fist, où elle seiourna quelque temps à la mauuaise heure: car sa sœur voiant l'heure propre à son dessein, n'oublia à lui donner le pareil breuuage qu'elle auoit faict à son pere: parquoy la bonne Damoiselle se sentant bien malade, se retira en sa maison,aiant laisse ses deux enfans en garde à sa sœur.Estant arriuee ne seiourna guieres que la pauure Lucienne deceda,dequoy Anne aduertie,feignãt estre bien dolente,monta à cheual pour aller à Barseils,

pour se trouuer à l'enterrement. Auant que partir donna ordre à sa maison, & laissa la garde d'icelle à vne sienne tante: ensemble ses neueux, lesquels elle lui recommanda sur toutes choses: mais la malheureuse leur auoit donné tel breuuage qu'à la mere, lesquels pource qu'ils estoient ieunes & tendres ne pouuant longuement supporter la poison, trespasserent bien tost apres le depart de la malheureuse tante. Estant à Barseils feit enterrer sa sœur, puis s'achemina à Lucere, où trouuant les enfans morts & enterrez, fit si grand dueil, que nul ne se pouuoit apperceuoir de sa trahison & cruauté. Aiant faict toutes ces choses à souhait ne demeura guieres qu'elle se maria auec Maurice Talleis, où la feste fut grande, & y assista beaucoup de noblesse. Or la

feste

feſte paſſee, Talleis voiant qu'il auoit ce qu'il deſiroit, commença à ſe desborder, hanter ieux, feſtins, & banquets, dont Anne cõmença grandement à le hayr.

Le Diable voulant acheuer la perdition de ceſte miſerable Anne, ſema telle diſcorde entre le mari & elle, qu'eſtant ialouſe de luy, & luy d'elle, qu'ils ne ſouhaitoient que la ruine l'vn de l'autre. Le ſeigneur Antonio de Boyſe, neueu de feu ſeigneur Apian (premier mari d'Anne) ſe maria, où il feit ſemondre pluſieurs Gétilshommes, entre leſquels n'oublia à ſemondre Talleis & ſa tante, & ainſi qu'vn chacun ſe reſioüiſſoient, beuuant les vns aux autres, Talleis commença fieremẽt à regarder ſa femme, & l'appellant meſchante, racontãt à aucuns de ſes plus priuez amis, qui eſtoient pres luy,

luy, le deshonneur qu'elle luy faisoit. Au contraire elle disoit qu'elle l'auoit mis en biens, & qu'on ça uoit bien qui elle estoit, & lui aussi. Talleis se voiant despriser, la heurta du pied par souz la table, tellement que se sentant blessee, l'appella meurdrier & empoisonneur, & qu'il auoit faict mourir son mary. Talleis mist la main à la dague pour la frapper, & estant empesché par quelqu'vn de la compagnie, la dague eschappa de ses mains & s'alla planter aux costez d'vn ieune Gentil-homme de bonne apparence, duquel coup il mourust vn peu apres. Le seigneur Anthonio de Boyse, ayant entendu ces propos, & voyant le meurtre faict en sa maison, enuoya querir la iustice, laquelle en grande dilligence, empognerét Talleis & Anne sa femme,

& furent tellement poursuiuis en iustice, que le pauure Talleis confessa tout le faict, la maniere de la poyson, & comment il auoit faict mourir celuy qui auoit empoysonné le seigneur Apian, & que tout ce qu'il auoit fait, estoit du consentement de sa mal-heureuse femme. La femme estant interroguee derechef separément, soustenoit estre ignorante du faict, toutesfois la iustice par subtils moyens l'atira, & confessa veritablement qu'elle auoit consenty à la mort de son feu mary, son pere, sa sœur & ses petis neueux, le tout à la persuasion du diable, concupisence de ses desirs, voluptez charnelles, la mal-heureuse ambition, ardeur d'auarice, & conuoitise, implorant la misericorde de Dieu, & la douceur de iustice.

Le tout aueré & le procés faict,

furent

furent condamnez à faire amande honorable, nuds en chemise, la corde au col, chacun vne torche ardante au poing, deuant la grande Eglise, & là crier mercy à Dieu, & à iustice. En apres furent menez & conduits par l'executeur de la haute iustice, à la place publique, où estans arriuez, eurent chacun d'eux la langue & le poing coupé, ce faict furent decapitez, les testes mises en vn lieu eminent, & d'apparence, pour memoire à tousiours: les corps bruslez & consommez en cendres. Or auant que de finer leurs iours, la pauure Damoyselle monstrant signe de grande repentence, leuant souuent les yeux au ciel, supplia l'assistance de bien enseigner & instruire leurs enfans en bõnes mœurs & crainte de Dieu, & adressants sa voix aux enfans, les exhorta de prendre

dre exemple à elle: & qu'ils euſſent touſiours la crainte de Dieu deuant leurs yeux, rendans obeïſſance à leurs parens & amys, & que ſouuent ils euſſent à rememorer ce piteux ſpectacle. Faiſans priere à Dieu & à la vierge Marie, leur vouloir pardonner leurs fautes commiſes, & à eux de ne tomber en telles pauuretez & accidents.

* * *

FIN.

ALVENSLEBEN
Bb
294

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-119201541511222-149961138-16/fragment/page=0584

Histoires
Tres Rigoureuses
et Nouvelles
de Baude
T. VI.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-119201541511222-149961138-16/fragment/page=0585



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-119201541511222-149961138-16/fragment/page=0586



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-11920154151222-14998138-16/fragment/page=0587



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-119201541511222-149961138-16/fragment/page=0588

François de Belleforest

x-rite colorchecker CLASSIC mm

LE

SIXIESME ET DERNIER

TOME DES HISTOIres tragiques, & nouuelles de Bandel.

Augmentées outre les precedentes impressions.

B6294



A LYON,
Par Benoist Rigaud.
1583.
Prins sur la copie imprimée à Paris pour François Gueffier 1578.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-119201541511222-149961138-16/fragment/page=0589